

3 HISTOIRES CLASSIQUES POUR ENFANTS

LES NUITS ARABES

Origine : Inconnue

Edité et raconté par William Patten

Cet ebook compilé par : [http://
www.freekidsbooks.org](http://www.freekidsbooks.org)

Fournir simplement de superbes livres gratuits pour enfants que tout le monde peut partager et apprécier - sans aucune condition.



Le matériel contenu dans le livre est dans le domaine public, et en tant que tel, il n'est pas soumis à droits d'auteur.

Vous êtes invités à partager ce matériel - veuillez créer un lien et renvoyer les gens vers la publication originale sur notre site Web.

Table des matières

A PROPOS DES NUITS ARABES.....	3	ALI
BABA ET LES QUARANTE VOLEURS.. ..	4	L'HISTOIRE
D'ALADDIN; OU LA LAMPE MERVEILLEUSE.....	19	SINDBAD LE
MARIN.. ..	48	LE PREMIER
VOYAGE.....	49	LE DEUXIÈME
VOYAGE.....	52	LE TROISIÈME
VOYAGE.....	55	LE QUATRIÈME
VOYAGE.....	58	LE CINQUIÈME
VOYAGE.....	61	LE SIXIÈME
VOYAGE.....	64	LE SEPTIÈME
ET DERNIER VOYAGE	68	

A PROPOS DES NUITS ARABES

Toutes les nations ont leurs contes de fées, mais l'Inde semble avoir été le pays d'où ils sont tous partis, portés dans leurs voyages par les conteurs professionnels qui ont fait vivre les contes dans toute l'Asie. À Bagdad et au Caire aujourd'hui, ce café ne manque jamais de clients où le conteur aveugle raconte aux Arabes envoûtés quelque chapitre des immortelles mille et une nuits, le roi de tous les livres merveilleux.

Personne ne sait où les contes ont été écrits, sauf qu'ils sont sortis de l'Extrême-Orient, de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse. Haroun Al Raschid, qui s'appelait Le Juste, était un véritable monarque oriental qui vivait à Bagdad il y a plus de mille ans, à peu près au même moment où Charlemagne était roi de France. On peut croire que les contes sont très anciens, mais tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont été traduits de l'arabe en français en 1704-17 par un Français du nom de Galland, et que le manuscrit de sa traduction est conservé à la Bibliothèque nationale de France.

Les garçons américains ont d'abord eu la chance de lire les notes en anglais sur le moment où le président Monroe a été élu._

ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS

Il était une fois dans une ville de Perse deux frères, l'un nommé Cassim, et l'autre Ali Baba. Leur père a partagé un petit héritage à parts égales entre eux.

Cassim a épousé une femme très riche et est devenu un riche marchand. Ali Baba épousa une femme aussi pauvre que lui, et vécut en coupant du bois et en l'amenant sur trois ânes dans la ville pour le vendre.

Un jour qu'Ali Baba était dans la forêt, et qu'il venait de couper du bois pour charger ses ânes, il vit au loin un grand nuage de poussière qui semblait s'approcher de lui. Il l'observa avec attention, et distingua peu après un corps de cavaliers qu'il soupçonnait d'être des brigands. Il a décidé de quitter ses fesses pour se sauver. Il grimpa sur un grand arbre, planté sur un haut rocher, dont les branches étaient assez épaisses pour le cacher, et pourtant lui permettaient de voir tout ce qui se passait sans être découvert.

La troupe, qui était au nombre de quarante, bien montée et bien armée, vint au pied du rocher sur lequel était l'arbre, et y mit pied à terre. Chacun débridait son cheval, l'attachait à quelque buisson, et lui suspendait au cou un sac de blé qu'il apportait derrière lui. Puis chacun d'eux enleva sa sacoche qui parut à Ali Baba pleine d'or et d'argent à cause de son poids.

L'un, qu'il prit pour leur capitaine, vint sous l'arbre dans lequel Ali Baba était caché ; et, se frayant un chemin à travers des buissons, prononça ces mots : « Ouvre, Sésame ! Dès que le capitaine des brigands eut ainsi parlé, une porte s'ouvrit dans le rocher ; et après avoir fait entrer toute sa troupe devant lui, il les suivit, lorsque la porte se referma d'elle-même.

Les voleurs sont restés un certain temps dans le rocher, pendant lequel Ali Baba, craignant d'être pris, est resté dans l'arbre.

Enfin la porte s'ouvrit de nouveau, et comme le capitaine entra le dernier, il sortit le premier, et se tint debout pour les voir tous passer près de lui ; quand Ali Baba l'entendit faire fermer la porte en prononçant ces mots : « Tais-toi, Sésame ! Chacun alla à la fois brider son cheval, boucler sa besace et remonter à cheval. Quand le capitaine les vit tous prêts, il se mit à leur tête, et ils s'en retournèrent par où ils étaient venus.

Ali Baba les suivit des yeux aussi loin qu'il put les voir, et resta ensuite un temps considérable avant de redescendre. Se souvenant des mots que le capitaine des voleurs employait pour faire ouvrir et fermer la porte, il eut la curiosité d'essayer si le fait de les prononcer aurait le même effet.

En conséquence, il alla parmi les buissons, et apercevant la porte cachée derrière eux, se tint devant elle et dit : "Ouvre, Sésame !" La porte s'est instantanément grande ouverte.

Ali Baba, qui s'attendait à une caverne sombre et lugubre, fut surpris de voir une chambre bien éclairée et spacieuse, qui recevait la lumière d'une ouverture au sommet du rocher, et dans laquelle se trouvaient toutes sortes de provisions, de riches ballots de soie, étoffes, brocards et tapis précieux, empilés les uns sur les autres, lingots d'or et d'argent

en gros tas, et de l'argent dans des sacs. La vue de toutes ces richesses lui fit supposer que cette caverne devait être occupée depuis des siècles par des brigands qui s'étaient succédé.

Ali Baba entra hardiment dans la grotte et ramassa autant de la pièce d'or, qui était dans des sacs, qu'il pensait que ses trois ânes pourraient en porter. Lorsqu'il les eut chargées des sacs, il plaça du bois dessus de manière qu'on ne pût les voir. Quand il était entré et sorti aussi souvent qu'il le souhaitait, il se tenait devant la porte et prononçait les mots : "Fermez, Sésame !" la porte se ferma d'elle-même. Il a ensuite fait le meilleur de son chemin vers la ville.

Quand Ali Baba rentra chez lui, il conduisit ses ânes dans une petite cour, ferma soigneusement les grilles, jeta le bois qui recouvrait les sacoches, emporta les sacs dans la maison et les rangea devant sa femme. Il vida ensuite les sacs, ce qui souleva un tel monceau d'or qu'il éblouit les yeux de sa femme, puis il lui raconta toute l'aventure du début à la fin, et surtout lui recommanda de la garder secrète.

La femme se réjouissait beaucoup de leur bonne fortune et comptait tout l'or pièce par pièce. « Femme, répondit Ali Baba, tu ne sais pas ce que tu entreprends, quand tu fais semblant de compter l'argent, tu ne l'auras jamais fait. Je vais creuser un trou et l'enterrer. Il n'y a pas de temps à perdre. – Vous avez raison, mon mari, répondit-elle ; "mais faites-nous savoir, aussi près que possible, combien nous avons. Je vais emprunter une petite mesure, et la mesurer pendant que vous creusez le trou."

Au loin, la femme courut chez son beau-frère Cassim, qui habitait juste à côté, et, s'adressant à sa femme, la pria de lui prêter une mesure pour un peu de temps. Sa belle-sœur lui a demandé si elle en aurait un grand ou un petit. L'autre en a demandé un petit. Elle lui ordonna de rester un peu, et elle en chercherait un sans hésiter.

La belle-sœur s'exécuta, mais connaissant la pauvreté d'Ali Baba, elle fut curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme voulait mesurer, et, mettant astucieusement du suif au fond de la mesure, la lui apporta, avec l'excuse qu'elle était désolée de l'avoir fait rester si longtemps, mais qu'elle n'avait pas pu le trouver plus tôt.

La femme d'Ali Baba rentra chez elle, posa la mesure sur le tas d'or, le remplit et le vida souvent sur le canapé, jusqu'à ce qu'elle ait fini, lorsqu'elle fut très satisfaite de trouver que le nombre de mesures s'élevait à autant qu'elles le faisaient. , et alla le dire à son mari, qui avait presque fini de creuser le trou. Pendant qu'Ali Baba enterrait l'or, sa femme, pour montrer son exactitude et sa diligence à sa belle-sœur, reprit la mesure, mais sans s'apercevoir qu'une pièce d'or était restée collée au fond. « Ma sœur, lui dit-elle en la lui redonnant, vous voyez que je n'ai pas tenu longtemps votre mesure. Je vous en suis obligée et vous la rends avec remerciements.

Dès que la femme d'Ali Baba fut partie, la femme de Cassim regarda le dessous de la mesure, et fut dans une inexprimable surprise d'y trouver une pièce d'or collée. L'envie a immédiatement possédé son sein. "Quoi!" dit-elle, "l'or d'Ali Baba est-il assez abondant pour le mesurer? D'où vient-il toute cette richesse?"

Cassim, son mari, était à son comptoir. Lorsqu'il rentra chez lui, sa femme lui dit : « Cassim, je sais que tu te crois riche, mais Ali Baba est infiniment plus riche que toi. Il ne compte pas son argent, mais le mesure. Cassim la pria d'expliquer l'énigme, ce qu'elle fit en lui racontant le stratagème qu'elle avait utilisé pour faire la découverte, et lui montra la pièce de monnaie, qui était si ancienne qu'ils ne pouvaient pas dire sous quel règne de prince elle avait été frappée.

Cassim, après avoir épousé la riche veuve, n'avait jamais traité Ali Baba comme un frère, mais l'avait négligé ; et maintenant, au lieu d'être content, il conçut une basse envie de la prospérité de son frère. Il n'a pas pu dormir toute la nuit et est allé le voir le matin avant le lever du soleil. « Ali Baba, dit-il, tu m'étonnes ! tu fais semblant d'être misérablement pauvre, et pourtant tu mesures de l'or. Ma femme a trouvé cela au bas de la mesure que tu as empruntée hier.

Par ce discours, Ali Baba s'aperçut que Cassim et sa femme, par la folie de sa propre femme, savaient ce qu'ils avaient tant de raisons de cacher ; mais ce qui a été fait ne pouvait pas être défait. Aussi, sans manifester la moindre surprise ni inquiétude, il avoua tout, et offrit à son frère une partie de son trésor pour garder le secret.

— J'en attends autant, répondit hautainement Cassim ; "mais je dois savoir exactement où est ce trésor, et comment je peux le visiter moi-même quand je veux; autrement, j'irai dénoncer contre vous, et alors non seulement vous n'obtiendrez plus, mais vous perdrez tout ce que vous avez, et J'aurai une part pour mon information."

Ali Baba lui a dit tout ce qu'il désirait, jusqu'aux mots mêmes qu'il devait utiliser pour être admis dans la grotte.

Cassim se leva le lendemain matin bien avant le soleil, et partit pour la forêt avec dix mules portant de grands coffres, qu'il se proposait de remplir, et suivit la route qu'Ali Baba lui avait indiquée. Il ne fallut pas longtemps avant qu'il atteigne le rocher et découvre l'endroit, par l'arbre et d'autres marques que son frère lui avait données. Lorsqu'il atteignit l'entrée de la caverne, il prononça les mots "Ouvre Sésame !" La porte s'ouvrit immédiatement et, lorsqu'il fut à l'intérieur, se referma sur lui. En examinant la grotte, il était dans une grande admiration de trouver beaucoup plus de richesses qu'il n'en avait attendu de la relation d'Ali Baba. Il déposa rapidement autant de sacs d'or qu'il put en porter à la porte de la caverne ; mais ses pensées étaient si pleines des grandes richesses qu'il devrait posséder, qu'il ne pouvait pas penser au mot nécessaire pour l'ouvrir, et au lieu de « Sésame », il dit : « Ouvrez, Orge ! » et fut très étonné de constater que la porte restait bien fermée.

Il a nommé plusieurs sortes de céréales, mais la porte ne s'ouvrait toujours pas.

Cassim ne s'était jamais attendu à un tel incident, et était si alarmé du danger qu'il courait, que plus il s'efforçait de se souvenir du mot « Sésame », plus sa mémoire était confondue, et il l'avait autant oublié que s'il l'avait n'en entendit jamais parler, il jeta les sacs dont il s'était chargé, et se promena distraitement dans la grotte, sans avoir la moindre considération pour les richesses qui l'entouraient.

Vers midi, les voleurs ont visité leur grotte. A quelque distance, ils virent les mules de Cassim traînant sur le rocher, avec de grosses poitrines sur le dos. Alarmés par cela, ils ont galopé à toute vitesse vers la grotte. Ils chassèrent les mules, qui

s'égarèrent dans la forêt si loin qu'ils furent bientôt hors de vue, et se rendirent directement, le sabre nu à la main, à la porte qui, sur le fait que leur capitaine prononça les paroles appropriées, s'ouvrit aussitôt.

Cassim, qui entendit le bruit des pas des chevaux, devina aussitôt l'arrivée des voleurs, et résolut de faire un effort pour sa vie. Il se précipita vers la porte, et dès qu'elle vit la porte ouverte, il sortit en courant et jeta le chef à terre, mais ne put échapper aux autres voleurs qui, avec leurs cimètres, le privèrent bientôt de la vie.

Le premier soin des voleurs après cela fut d'examiner la grotte. Ils trouvèrent tous les sacs que Cassim avait apportés à la porte, pour être prêts à charger ses mules, et les ramenèrent chez eux, mais ils ne manquèrent pas ce qu'Ali Baba avait emporté auparavant. Alors, tenant conseil et délibérant sur cet événement, ils devinèrent que Cassim, quand il était dedans, ne pouvait plus sortir, mais ne pouvaient imaginer comment il avait appris les mots secrets par lesquels seuls il pouvait entrer. Ils ne pouvaient pas nier le fait qu'il était là; et pour effrayer toute personne ou complice qui tenterait la même chose, ils convinrent de couper le corps de Cassim en quatre quartiers, d'en pendre deux d'un côté, et deux de l'autre, à l'intérieur de la porte de la grotte. Ils n'eurent pas plus tôt pris cette résolution qu'ils la mirent à exécution; et quand ils n'eurent plus rien pour les retenir, laissèrent le lieu de leurs trésors bien clos. Ils montèrent à cheval, allèrent battre de nouveau les routes et attaquer les caravanes qu'ils pourraient rencontrer.

Entre-temps, la femme de Cassim était très inquiète quand la nuit est venue et son mari n'a pas été renvoyé. Elle courut vers Ali Baba très inquiète et lui dit: « Je crois, beau-frère, que tu sais que Cassim est parti dans la forêt, et pour quelle raison; il fait maintenant nuit et il n'est pas revenu; peur qu'un malheur ne lui soit arrivé." Ali Baba lui dit qu'elle n'avait pas besoin de s'effrayer, car Cassim ne jugerait certainement pas convenable d'entrer dans la ville avant que la nuit ne soit assez avancée.

La femme de Cassim, considérant combien il importait à son mari de garder l'affaire secrète, était d'autant plus facilement persuadée de croire son beau-frère. Elle rentra chez elle et attendit patiemment jusqu'à minuit. Alors sa peur redoubla, et sa douleur fut d'autant plus sensible qu'elle fut forcée de la garder pour elle. Elle se repentit de sa folle curiosité et maudit son désir de se mêler des affaires de son frère et de sa belle-sœur. Elle passa toute la nuit à pleurer; et, dès qu'il fut jour, alla vers eux, leur disant, par ses larmes, la cause de sa venue.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur lui demandât d'aller voir ce qu'était devenu Cassim, mais partit aussitôt avec ses trois ânes, la suppliant d'abord de modérer son affliction. Il alla dans la forêt, et lorsqu'il arriva près du rocher, n'ayant vu ni son frère ni les mulets sur sa route, il fut sérieusement effrayé de trouver du sang répandu près de la porte, qu'il prit pour un mauvais présage; mais quand il eut prononcé le mot, et que la porte fut ouverte, il fut frappé d'horreur à la triste vue du corps de son frère. Il ne tarda pas à déterminer comment il devait payer les dernières redevances à son frère; mais sans parler du peu d'affection fraternelle qu'il lui témoignait, entra dans

grotte pour trouver quelque chose pour envelopper ses restes; et après en avoir chargé un de ses ânes, il les recouvrit de bois. Il chargea les deux autres ânes de sacs d'or, les recouvrant de bois aussi comme auparavant ; puis, fermant la porte, il s'en alla ; mais il eut la prudence de s'arrêter quelque temps à l'extrémité de la forêt, afin de ne pas entrer dans la ville avant la nuit. Rentré chez lui, il conduisit les deux ânes chargés d'or dans sa petite cour, et laissa le soin de les décharger à sa femme, tandis qu'il conduisait l'autre chez sa belle-sœur.

Ali Baba a frappé à la porte, qui a été ouverte par Morgiana, une esclave habile et intelligente, qui a été féconde en inventions pour faire face aux circonstances les plus difficiles. Lorsqu'il entra dans la cour, il déchargea l'âne, et prenant Morgiana à part, lui dit : « Tu dois observer un secret inviolable. Le corps de ton maître est contenu dans ces deux sacoches. Il faut l'enterrer comme s'il était mort naturellement. la mort. Va maintenant le dire à ta maîtresse. Je m'en remets à ton esprit et à tes habiles artifices.

Ali Baba a aidé à placer le corps dans la maison de Cassim, a de nouveau recommandé à Morgiana de bien jouer son rôle, puis est revenu avec son âne.

Morgiane sortit, de grand matin, chez un pharmacien, et demanda une sorte de pastille qui passait pour efficace dans les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire a demandé qui était malade. Elle répondit, avec un soupir, Son bon maître, Cassim lui-même, et qu'il ne pouvait ni manger ni parler. Le soir, Morgiana retourna chez le même pharmacien et, les larmes aux yeux, demanda un élixir qu'on ne donnait aux malades qu'à la dernière extrémité. "Hélas!" dit-elle en le prenant à l'apothicaire, je crains que ce remède n'ait pas plus d'effet que les pastilles, et que je perde mon bon maître.

D'autre part, comme Ali Baba et sa femme passaient souvent toute la journée entre Cassim et leur propre maison, et paraissaient mélancoliques, personne ne s'étonnait le soir d'entendre les hurlements et les cris lamentables de la femme de Cassim et de Morgiana, qui disait partout que son maître était mort. Le lendemain matin, à l'aube, Morgiane se rendit chez un vieux cordonnier qu'elle savait être toujours de bonne heure à son échoppe, et lui souhaita le bonjour, lui mit une pièce d'or dans la main en disant : « Baba Mustapha, tu dois apporter avec toi ton matériel de couture et viens avec moi ; mais je dois te dire que je te banderai les yeux quand tu arriveras dans un tel endroit. »

Baba Mustapha sembla hésiter un peu à ces mots. « Ah ! ah ! répondit-il, vous devez me faire faire quelque chose contre ma conscience ou contre mon honneur ?

— Dieu m'en garde, dit Morgiana en mettant une autre pièce d'or dans sa main, que je demande quoi que ce soit qui soit contraire à votre honneur ! seulement venez avec moi et ne craignez rien.

Baba Mustapha est allé avec Morgiane, qui, après avoir bandé ses yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avait mentionné, l'a transporté à la maison de son défunt maître, et n'a jamais desserré ses yeux jusqu'à ce qu'il soit entré dans la pièce où elle avait rassemblé le cadavre. .

« Baba Mustapha, dit-elle, tu dois te hâter de coudre les parties de ce corps ensemble ; et quand tu auras fini, je te donnerai une autre pièce d'or.

Après que Baba Mustapha eut terminé sa tâche, elle lui banda à nouveau les yeux, lui donna la troisième pièce d'or comme elle l'avait promis, et lui recommandant le secret, le ramena à l'endroit où elle avait d'abord bandé ses yeux, ôta le bandeau et laissez-le rentrer chez lui, mais le regarda retourner vers sa stalle, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait hors de vue, de peur qu'il n'ait la curiosité de revenir et de l'esquiver ; elle est ensuite rentrée chez elle. Morgiane, à son retour, chauffa de l'eau pour laver le corps, et en même temps Ali Baba le parfuma d'encens, et l'enveloppa dans les vêtements funéraires avec les cérémonies accoutumées. Peu de temps après, l'officier compétent apporta la bière, et lorsque les serveurs de la mosquée, dont le travail était de laver les morts, proposèrent d'accomplir leur devoir, elle leur dit que c'était déjà fait. Peu de temps après, l'imaun et les autres ministres de la mosquée arrivèrent. Quatre voisins ont porté le cadavre au cimetière, à la suite de l'imaun, qui a récité des prières. Ali Baba est venu après avec quelques voisins, qui ont souvent relevé les autres en portant la bière au cimetière. Morgiane, esclave du défunt, suivait la procession, pleurant, se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux. La femme de Cassim resta à la maison en deuil, poussant des cris lamentables avec les femmes du voisinage, qui venaient, selon la coutume, lors des funérailles, et, joignant leurs lamentations aux siennes, remplissaient de loin le quartier de bruits de

chagrin.

De cette manière, la mort mélancolique de Cassim fut dissimulée et étouffée entre Ali Baba, sa veuve, et Morgiana, son esclave, avec tant de ruse que personne dans la ville n'en eut la moindre connaissance ou soupçon. Trois ou quatre jours après les funérailles, Ali Baba transporta ouvertement ses quelques biens dans la maison de sa belle-sœur, dans laquelle il fut convenu qu'il habiterait désormais ; mais l'argent qu'il avait pris aux brigands, il l'y transporta de nuit. Quant à l'entrepôt de Cassim, il le confie entièrement à la gestion de son fils aîné.

Pendant que ces choses se faisaient, les quarante brigands visitèrent de nouveau leur retraite dans la forêt. Grande fut donc leur surprise de trouver le corps de Cassim emporté, avec quelques-uns de leurs sacs d'or. "Nous sommes certainement découverts", a déclaré le capitaine. « L'enlèvement du corps et la perte d'une partie de notre argent montrent clairement que l'homme que nous avons tué avait un complice ; et pour notre propre vie, nous devons essayer de le retrouver. Qu'en dites-vous, mes gars ?

Tous les voleurs ont approuvé à l'unanimité la proposition du capitaine.

" Eh bien, dit le capitaine, l'un de vous, le plus hardi et le plus habile d'entre vous, doit entrer dans la ville, déguisé en voyageur et en étranger, pour essayer s'il peut entendre parler de l'homme que nous avons tué. , et s'efforcer de savoir qui il était, et où il habitait. C'est une question de première importance, et par crainte de toute trahison, je propose que quiconque entreprend cette entreprise sans succès, même si l'échec ne provient que d'une erreur. du jugement, subira la mort."

Sans attendre les sentiments de ses compagnons, l'un des brigands se leva et dit : « Je me soumetts à cette condition, et pense que c'est un honneur d'exposer ma vie pour servir la troupe.

Après que ce brigand eut reçu de grandes félicitations du capitaine et de ses camarades, il se déguisa pour que personne ne le prenne pour ce qu'il était ; et prenant congé de la troupe cette nuit-là, il entra dans la ville juste à l'aube, et se promena de long en large, jusqu'à ce qu'accidentellement il arrive à l'étal de Baba Mustapha, qui était toujours ouvert devant toutes les boutiques.

Baba Mustapha était assis avec un poinçon à la main, juste en train de travailler.

Le voleur le salua en lui disant bonjour ; et, s'apercevant qu'il était vieux, dit : « Honnête homme, tu commences à travailler de très bonne heure : est-il possible qu'une personne de ton âge voie si bien ? »

« Vous ne me connaissez pas », répondit Baba Mustapha ; "car si vieux que je sois, j'ai de bons yeux extraordinaires; et vous n'en douterez pas quand je vous dirai que j'ai cousu le corps d'un mort dans un endroit où je n'avais pas autant de lumière que j'en ai maintenant."

"Un cadavre !" s'écria le voleur avec un étonnement affecté. "Oui, oui," répondit Baba Mustapha; "Je vois que tu veux me faire parler, mais tu n'en sauras pas plus."

Le voleur était sûr d'avoir découvert ce qu'il cherchait. Il en sortit une pièce d'or et la mit dans la main de Baba Mustapha, lui dit : "Je ne veux pas connaître ton secret, bien que je puisse supposer que tu pourrais me le confier en toute sécurité. La seule chose que je désire de toi est de me montrer la maison où vous avez recousu le cadavre."

"Si j'étais disposé à vous faire cette faveur," répondit Baba Mustapha, "je vous assure que je ne le peux pas. J'ai été emmené à un certain endroit, d'où j'ai été conduit les yeux bandés à la maison, et ensuite ramené de la même manière; vous voyez donc l'impossibilité pour moi de faire ce que vous désirez.

– Eh bien, répondit le brigand, vous pouvez cependant vous souvenir un peu du chemin où vous avez été conduit les yeux bandés. Allons, laissez-moi vous aveugler les yeux au même endroit. Nous marcherons ensemble ; peut-être en reconnaîtrez-vous une partie ; et comme tout le monde doit être payé pour sa peine, il y a une autre pièce d'or pour vous ; contentez-moi de ce que je vous demande. Ce disant, il mit une autre pièce d'or dans sa main.

Les deux pièces d'or étaient de grandes tentations pour Baba Mustapha. Il les regarda longtemps dans sa main sans dire un mot, mais enfin il sortit sa bourse et les mit dedans. « Je ne peux pas promettre, dit-il au voleur, que je me souviens exactement du chemin ; puisque tu le désires, je vais essayer ce que je peux faire." A ces mots Baba Mustapha se leva, à la grande joie du voleur, et le conduisit à l'endroit où Morgiana avait bandé ses yeux. "C'était ici," dit Baba Mustapha, "j'avais les yeux bandés, et je me suis tourné de ce côté." Le voleur noua son mouchoir sur ses yeux et marcha à côté de lui jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent directement à la maison de Cassim, où habitait alors Ali Baba. Le voleur, avant de retirer la bande, a marqué la porte avec un morceau de craie, qu'il avait prêt à la main,

puis lui a demandé s'il savait à qui appartenait cette maison; à quoi Baba Mustapha a répondu que, comme il ne vivait pas dans ce quartier, il ne pouvait pas le dire.

Le voleur, voyant qu'il ne pouvait plus rien savoir de Baba Mustapha, le remercia de la peine qu'il s'était donnée, et le laissa regagner son échoppe, tandis qu'il retournait dans la forêt, persuadé qu'il serait très bien reçu.

Peu de temps après que le voleur et Baba Mustapha se soient séparés, Morgiana sortit de la maison d'Ali Baba pour faire une course, et à son retour, voyant la marque que le voleur avait faite, s'arrêta pour l'observer. « Quelle peut être la signification de cette marque ? se dit-elle ; "quelqu'un ne veut pas de bien à mon maître: cependant, quelle que soit l'intention qu'il a été fait, il convient de se prémunir contre le pire."

En conséquence, elle alla chercher un morceau de craie, et marqua deux ou trois portes de chaque côté, de la même manière, sans dire un mot à son maître ou à sa maîtresse.

Cependant, le brigand rejoignit sa troupe dans la forêt, et leur raconta son succès, s'étendant sur sa bonne fortune de rencontrer si tôt la seule personne qui pût l'informer de ce qu'il désirait savoir. Tous les voleurs l'écoutaient avec la plus grande satisfaction ; lorsque le capitaine, après avoir loué sa diligence, s'adressant à tous, leur dit : « Camarades, nous n'avons pas de temps à perdre : partons bien armés, sans que cela paraisse qui nous sommes ; mais afin de n'exciter aucun soupçon, qu'un ou deux seuls entrent ensemble dans la ville, et se joignent à notre rendez-vous, qui sera la grande place. En attendant, notre camarade qui nous a apporté la bonne nouvelle et moi, nous irons découvrir la maison, afin que nous consultations ce qu'il valait mieux faire."

Ce discours et ce plan furent approuvés de tous, et ils furent bientôt prêts. Ils partirent par groupes de deux chacun, après un certain intervalle de temps, et pénétrèrent dans la ville sans être le moins du monde suspects. Le capitaine, et celui qui avait visité la ville le matin comme espion, arriva le dernier. Il conduisit le capitaine dans la rue où il avait marqué la résidence d'Ali Baba ; et quand ils arrivèrent à la première des maisons que Morgiana avait marquées, il la montra. Mais le capitaine remarqua que la porte voisine était tracée à la craie de la même manière et au même endroit ; et la montrant à son guide, lui demanda de quelle maison il s'agissait, celle-là ou la première. Le guide fut si confus qu'il ne sut que répondre, mais encore plus perplexe quand lui et le capitaine virent cinq ou six maisons pareillement marquées. Il assura au capitaine, sous serment, qu'il n'en avait marqué qu'un, et qu'il ne pouvait dire qui avait écrit le reste, de sorte qu'il ne pouvait distinguer la maison où le cordonnier s'était arrêté.

Le capitaine, constatant que leur dessein s'était avéré avorté, se rendit directement au lieu de rendez-vous et dit à sa troupe qu'ils avaient perdu leur travail et devaient retourner dans leur caverne. Lui-même leur donna l'exemple, et ils revinrent tous comme ils étaient venus.

Quand la troupe fut réunie, le capitaine leur dit la raison de leur retour ; et bientôt le conducteur fut déclaré par tous digne de mort. Il se condamna, reconnaissant qu'il aurait dû prendre de meilleures précautions, et se prépara à recevoir le coup de celui qui était chargé de lui trancher la tête. Mais comme la sécurité de la troupe exigeait la découverte du deuxième intrus dans la grotte, un autre de la bande, qui se promit qu'il

devait mieux réussir, se présenta, et son offre étant acceptée, il alla corrompre Baba Mustapha, comme l'autre avait fait ; et, étant montré la maison, l'a marquée dans un endroit plus éloigné de la vue avec de la craie rouge.

Peu de temps après, Morgiana, dont rien ne pouvait échapper aux yeux, sortit, et voyant la craie rouge, et se disputant avec elle-même comme elle l'avait fait auparavant, marqua les maisons des autres voisins au même endroit et de la même manière.

Le voleur, à son retour dans sa compagnie, appréciait beaucoup la précaution qu'il avait prise, qu'il regardait comme un moyen infaillible de distinguer la maison d'Ali Baba des autres ; et le capitaine et tous pensaient que cela devait réussir. Ils se transportèrent dans la ville avec la même précaution qu'auparavant ; mais quand le voleur et son capitaine sont venus à la rue ils ont trouvé la même difficulté ; à quoi le capitaine était furieux, et le voleur dans une aussi grande confusion que son prédécesseur.

Ainsi le capitaine et sa troupe furent forcés de se retirer une seconde fois, et bien plus mécontents ; tandis que le voleur, qui avait été l'auteur de la faute, subit la même peine, à laquelle il se soumit volontiers.

Le capitaine, ayant perdu deux braves de sa troupe, craignit de trop la diminuer en poursuivant ce projet pour se renseigner sur la demeure de leur pillard. Il a trouvé par leur exemple que leurs têtes n'étaient pas aussi bonnes que leurs mains dans de telles occasions, et a donc résolu de prendre sur lui l'importante commission.

En conséquence, il alla s'adresser à Baba Mustapha, qui lui rendit le même service qu'il avait rendu aux autres voleurs. Il n'apposa aucune marque particulière sur la maison, mais l'examina et l'observa avec tant de soin, en passant souvent devant elle, qu'il lui fut impossible de s'y méprendre.

Le capitaine, bien satisfait de sa tentative, et informé de ce qu'il voulait savoir, retourna dans la forêt ; et quand il entra dans la grotte, où la troupe l'attendait, il dit : "Maintenant, camarades, rien ne peut empêcher notre pleine vengeance, car je suis certain de la maison ; et en chemin j'ai pensé comment la mettre en exécution, mais si quelqu'un peut former un meilleur expédient, qu'il le communique."

Il leur raconta alors son stratagème ; et comme ils l'approuvaient, il leur ordonna d'aller dans les villages environnants, et d'acheter dix-neuf mules, avec trente-huit grandes jarres de cuir, une pleine d'huile et les autres vides.

Au bout de deux ou trois jours, les voleurs avaient acheté les mulets et les jarres, et comme les bouches des jarres étaient un peu trop étroites pour son dessein, le capitaine les fit élargir ; et après avoir mis dans chacune un de ses hommes, avec les armes qu'il jugea convenables, laissant ouverte la couture qu'on avait défaits pour leur laisser respirer, il frotta l'extérieur des jarres avec l'huile du vase plein.

Les choses étant ainsi préparées, lorsque les dix-neuf mules furent chargées de trente-sept voleurs dans des jarres et de la jarre d'huile, le capitaine, en tant que conducteur, partit avec elles et atteignit la ville au crépuscule du soir, comme il l'avait fait. destiné. Il les conduisit à travers les rues jusqu'à ce qu'il arrive chez Ali Baba, à la porte duquel il avait l'intention de frapper ; mais a été empêché par le fait qu'il était assis là après le souper pour

prendre un peu d'air frais. Il arrêta ses mules, s'adressa à lui et lui dit : « J'ai apporté de l'huile d'une belle manière pour la vendre au marché de demain ; et il est maintenant si tard que je ne sais où loger. Si je n'étais pas gênant pour vous, faites-moi la grâce de me laisser passer la nuit avec vous, et je serai très obligé de votre hospitalité.

Bien qu'Ali Baba ait vu le capitaine des brigands dans la forêt et l'ait entendu parler, il était impossible de le reconnaître sous le déguisement d'un marchand de pétrole. Il lui a dit qu'il devait être le bienvenu et a immédiatement ouvert ses portes pour que les mules puissent entrer dans la cour. En même temps il appela un esclave, et lui ordonna, quand les mules seraient déchargées, de les mettre dans l'étable, et de les nourrir ; puis se rendit à Morgiane pour lui proposer de préparer un bon souper pour son hôte. Après qu'ils eurent fini de souper, Ali Baba, chargeant de nouveau Morgiane de s'occuper de son hôte, lui dit : « Demain matin, je compte aller au bain avant le jour ; prends soin que mon linge de bain soit prêt, donne-le à Abdalla. (c'était le nom de l'esclave) et fais-moi du bon bouillon contre mon retour." Après cela, il est allé se coucher.

Pendant ce temps, le capitaine des brigands pénétra dans la cour, enleva le couvercle de chaque jarre et ordonna à ses gens ce qu'il fallait faire. Commenant par la première jarre, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, il dit à chacun : « Dès que je jetterai quelques pierres par la fenêtre de la chambre où je suis couché, ne manquez pas de sortir, et je vous rejoindrai aussitôt. " Après cela, il rentra dans la maison, lorsque Morgiane, prenant une lampe, le conduisit dans sa chambre, où elle le laissa ; et lui, pour éviter tout soupçon, éteignit peu après la lumière, et se coucha dans ses vêtements, afin d'être plus prêt à se lever.

Morgiane, se souvenant des ordres d'Ali Baba, prépara son linge de bain et ordonna à Abdalla de se mettre sur la marmite pour le bouillon; mais pendant qu'elle le préparait, la lampe s'éteignit, et il n'y eut plus d'huile dans la maison, ni de cierges. Que faire, elle ne savait pas, car le bouillon devait être fait. Abdalla, la voyant très mal à l'aise, dit : « Ne t'inquiète pas et ne te taquine pas, mais va dans la cour et prends de l'huile dans l'un des pots.

Morgiane remercia Abdalla de ses conseils, prit le pot d'huile et entra dans la cour ; quand, alors qu'elle s'approchait de la première jarre, le voleur à l'intérieur dit doucement : « Est-il temps ?

Bien que naturellement très surprise de trouver un homme dans le pot au lieu de l'huile qu'elle voulait, elle sentit immédiatement l'importance de garder le silence, car Ali Baba, sa famille et elle-même étaient en grand danger ; et, se ressaisissant, sans montrer la moindre émotion, elle répondit : « Pas encore, mais tout à l'heure. Elle alla tranquillement de cette manière vers toutes les jarres, donnant la même réponse, jusqu'à ce qu'elle arrive à la jarre d'huile.

Par ce moyen, Morgiane découvrit que son maître Ali Baba avait admis trente-huit voleurs dans sa maison, et que ce prétendu marchand d'huile était leur capitaine. Elle se hâta de remplir son pot d'huile, et retourna dans la cuisine, où, dès qu'elle eut allumé sa lampe, elle prit une grande marmite, revint à la cruche d'huile, remplit la marmite, la mit en marche. sur un grand feu de bois, et dès qu'il a bouilli, il en a versé assez dans chaque bocal pour étouffer et détruire le voleur à l'intérieur.

Lorsque cette action, digne du courage de Morgiana, fut exécutée sans aucun bruit, comme elle l'avait projeté, elle retourna dans la cuisine avec la bouilloire vide ; et ayant éteint le grand feu, elle avait fait bouillir l'huile, et laissant juste assez pour faire le bouillon, éteint aussi la lampe, et resta silencieuse, résolue de ne pas aller se reposer avant d'avoir observé ce qui pourrait suivre à travers une fenêtre de la cuisine, qui donnait sur la cour.

Elle n'avait pas attendu longtemps avant que le capitaine des voleurs ne se lève, n'ouvre la fenêtre, et ne trouvant aucune lumière, et n'entendant aucun bruit, ou personne ne remuant dans la maison, donna le signal désigné en lançant de petites pierres, dont plusieurs touchèrent la porte. bocaux, car il ne doutait pas du son qu'ils produisaient. Il écouta alors, mais n'entendant ni ne voyant rien qui lui permît de juger que ses compagnons s'agitaient, il commença à devenir très inquiet, lança des pierres une seconde et aussi une troisième fois, et ne put comprendre la raison pour laquelle aucun d'eux ne devait répondre à son signal. . Très effrayé, il descendit doucement dans la cour, et se dirigeant vers la première jarre, tout en demandant au voleur, qu'il croyait vivant, s'il était prêt, il sentit l'huile bouillie, qui faisait sortir une vapeur de la jarre. Par conséquent, il soupçonnait que son complot visant à assassiner Ali Baba et à piller sa maison avait été découvert. Examinant tous les bocaux, l'un après l'autre, il constata que toute sa bande était morte ; et, furieux au désespoir d'avoir échoué dans son dessein, il força la serrure d'une porte qui conduisait de la cour au jardin, et, escaladant les murs, s'échappa.

Lorsque Morgiane le vit partir, elle alla se coucher, satisfaite et heureuse d'avoir si bien réussi à sauver son maître et sa famille.

Ali Baba se leva avant le jour et, suivi de son esclave, se rendit aux bains, ignorant tout à fait l'événement important qui s'était produit chez lui.

Quand il revint des bains, il fut très surpris de voir les jarres d'huile, et que le marchand n'était pas parti avec les mulets. Il demanda à Morgiana, qui ouvrit la porte, la raison de cela. « Mon bon maître, répondit-elle, Dieu vous garde ainsi que toute votre famille. Vous serez mieux informé de ce que vous voulez savoir quand vous aurez vu ce que j'ai à vous montrer, si vous me suivez.

Dès que Morgiane eut fermé la porte, Ali Baba la suivit, lorsqu'elle lui demanda de regarder dans le premier pot, et de voir s'il y avait de l'huile. Ali Baba s'exécuta et, voyant un homme, recula d'alarme et poussa un cri. « N'ayez pas peur, dit Morgiana, l'homme que vous y voyez ne peut vous faire de mal ni à personne d'autre. Il est mort. « Ah, Morgiana, dit Ali Baba, qu'est-ce que tu me montres ? Expliquez-vous. — Je le ferai, répondit Morgiana. Modérez votre étonnement et n'excitez pas la curiosité de vos voisins ; car il est d'une grande importance de garder cette affaire secrète. Regardez dans tous les autres bocaux."

Ali Baba examina toutes les autres jarres, l'une après l'autre ; et quand il arriva à celle qui contenait l'huile, la trouva prodigieusement enfoncée, et resta quelque temps immobile, regardant tantôt les jarres, tantôt Morgiana, sans dire un mot, tant sa surprise fut grande.

Enfin, quand il se fut remis, il dit : « Et qu'est devenu le marchand ?

"Marchand!" répondit-elle; "il en est autant que moi. Je vais vous dire qui il est et ce qu'il est devenu; mais vous feriez mieux d'entendre l'histoire dans votre propre chambre; car il est temps pour votre santé que vous ayez eu votre bouillon après ton bain."

Morgiane lui raconta alors tout ce qu'elle avait fait, depuis la première observation de la marque sur la maison, jusqu'à la destruction des voleurs et la fuite de leur capitaine.

En entendant parler de ces actes de bravoure de la bouche de Morgiane, Ali Baba lui dit: "Dieu, par ton moyen, m'a délivré des pièges que ces voleurs ont tendus pour ma destruction. Je te dois donc la vie; et, pour le premier signe de ma reconnaissance, donnez-vous votre liberté à partir de ce moment, jusqu'à ce que je puisse compléter votre récompense, comme je l'entends.

Le jardin d'Ali Baba était très long et ombragé à l'extrémité par un grand nombre de grands arbres. Près de ceux-ci, lui et l'esclave Abdalla ont creusé une tranchée assez longue et large pour contenir les corps des voleurs; et comme la terre était légère, ils ne tardèrent pas à le faire. Cela fait, Ali Baba cacha les jarres et les armes ; et comme il n'avait pas besoin de mules, il les envoya à différentes époques pour être vendues au marché par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenait ces mesures, le capitaine des quarante brigands retourna dans la forêt avec une mortification inconcevable. Il n'y resta pas longtemps : la solitude de la sombre caverne lui devint effrayante. Il décida cependant de venger le sort de ses compagnons et d'accomplir la mort d'Ali Baba. A cet effet, il retourna à la ville et prit un logement dans un khan, et se déguisa en marchand de soieries. Sous ce caractère assumé, il transporta peu à peu à son logement de la caverne une grande quantité d'étoffes riches et de linge fin, mais avec toutes les précautions nécessaires pour dissimuler l'endroit d'où il les apportait. Pour disposer des marchandises, lorsqu'il les eut ainsi amassées, il prit un entrepôt, qui se trouvait en face de celui de Cassim, que le fils d'Ali Baba occupait depuis la mort de son oncle.

Il prit le nom de Cogia Houssain, et, en tant que nouveau venu, était, selon la coutume, extrêmement civil et complaisant avec tous les marchands ses voisins. Le fils d'Ali Baba fut, de son voisinage, l'un des premiers à converser avec Cogia Houssain, qui s'efforça de cultiver plus particulièrement son amitié. Deux ou trois jours après son installation, Ali Baba vint voir son fils, et le capitaine des brigands le reconnut aussitôt et apprit bientôt par son fils qui il était.

Après cela, il redoubla d'assiduité, le caressa de la manière la plus engageante, lui fit de petits présents, et le pria souvent de dîner et de souper avec lui, alors qu'il le traitait fort bien.

Le fils d'Ali Baba n'a pas choisi d'être soumis à une telle obligation envers Cogia Houssain ; mais il était tellement à l'étroit, faute de place dans sa maison, qu'il ne pouvait le recevoir.

Il fit donc part à son père, Ali Baba, de son souhait de l'inviter en retour.

Ali Baba avec grand plaisir a pris le traitement sur lui-même. "Fils," dit-il, "demain étant vendredi, qui est un jour où les boutiques de ces grands marchands comme

Cogia Houssain et vous-même êtes enfermés, faites-le vous accompagner, et en passant devant ma porte, appelez. J'irai ordonner à Morgiana de vous fournir un souper.

Le lendemain, le fils d'Ali Baba et Cogia Houssain se sont rencontrés sur rendez-vous, se sont promenés et, à leur retour, le fils d'Ali Baba a conduit Cogia Houssain dans la rue où vivait son père, et quand ils sont arrivés à la maison, ils se sont arrêtés et ont frappé à la porte. . « Ceci, monsieur, dit-il, est la maison de mon père, qui, d'après le récit que je lui ai fait de votre amitié, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connaissance ; et je désire que vous joigniez ce plaisir à ceux pour dont je vous suis déjà redevable."

Bien que le seul but de Cogia Houssain soit de s'introduire dans la maison d'Ali Baba afin de le tuer, sans risquer sa propre vie ni faire de bruit, il s'excusa et offrit de prendre congé ; mais un esclave ayant ouvert la porte, le fils d'Ali Baba le prit obligeamment par la main, et, en quelque sorte, le força à entrer.

Ali Baba reçut Cogia Houssain d'un air souriant et de la manière la plus complaisante qu'il pût souhaiter. Il le remercia de toutes les faveurs qu'il avait faites à son fils ; de surcroît, l'obligation était d'autant plus grande qu'il était un jeune homme, peu au courant du monde, et qu'il pouvait contribuer à son information.

Cogia Houssain a rendu le compliment en assurant à Ali Baba que bien que son fils n'ait peut-être pas acquis l'expérience des hommes plus âgés, il avait un bon sens égal à l'expérience de beaucoup d'autres. Après un peu plus de conversation sur différents sujets, il offrit à nouveau de prendre congé, quand Ali Baba, l'arrêtant, lui dit : « Où allez-vous, monsieur, en si hâte ? Je vous prie de bien vouloir me faire l'honneur de souper avec moi, bien que mon divertissement ne soit pas digne de votre acceptation ; tel qu'il est, je l'offre de tout cœur. — Monsieur, répondit Cogia Houssain, je suis bien persuadé de votre bonne volonté ; mais la vérité est que je ne puis manger aucune nourriture qui ait du sel ; jugez donc comment je me sentirai à votre table. « Si c'est la seule raison, dit Ali Baba, cela ne doit pas me priver de l'honneur de votre compagnie ; car, premièrement, on ne met jamais de sel dans mon pain, et quant à la viande que nous aura ce soir, je vous promets qu'il n'y en aura pas. Par conséquent, vous devez me faire la faveur de rester. Je reviendrai immédiatement.

Ali Baba entra dans la cuisine et ordonna à Morgiana de ne pas saler la viande qui devait être préparée ce soir-là ; et de faire rapidement deux ou trois ragoûts en plus de ce qu'il avait commandé, mais en veillant à ne pas y mettre de sel.

Morgiane, toujours prête à obéir à son maître, ne put s'empêcher d'être surprise de son étrange ordre. « Qui est cet homme étrange, dit-elle, qui ne mange pas de sel avec sa viande ? Votre souper sera gâté si je le retiens si longtemps. « Ne te fâche pas, Morgiane, répondit Ali Baba ; "c'est un honnête homme, faites donc ce que je vous dis."

Morgiana obéit, bien qu'avec beaucoup de réticence, et eut la curiosité de voir cet homme qui ne mangeait pas de sel. A cet effet, lorsqu'elle eut fini ce qu'elle avait à faire dans la cuisine, elle aida Abdalla à remonter la vaisselle ; et regardant Cogia Houssain, le reconnut à première vue, malgré son déguisement, comme étant le capitaine

des voleurs, et l'examinant avec beaucoup de soin, s'aperçut qu'il avait un poignard sous son vêtement. « Je ne suis nullement étonnée, se dit-elle, que ce méchant, qui est le plus grand ennemi de mon maître, ne mange pas de sel avec lui, puisqu'il a l'intention de l'assassiner ; mais je l'en empêcherai.

Morgiane, pendant qu'ils étaient au souper, résolut dans son esprit d'exécuter l'un des actes les plus audacieux jamais médités.

Quand Abdalla vint chercher le dessert ou le fruit, et l'eut mis avec le vin et les verres devant Ali Baba, Morgiana se retira, s'habilla proprement, avec une coiffure convenable comme une danseuse, ceignit sa taille d'une ceinture en vermeil, pour qui y suspendit un poignard avec une poignée et une garde du même métal, et lui mit un beau masque sur le visage.

Lorsqu'elle se fut ainsi déguisée, elle dit à Abdalla : « Prends ton tabor, et allons divertir notre maître et l'ami de son fils, comme nous faisons quelquefois quand il est seul.

Abdalla prit son tambourin et joua jusque dans la salle devant Morgiana qui, lorsqu'elle arriva à la porte, fit une basse révérence en demandant la permission de montrer son talent, tandis qu'Abdalla s'arrêta de jouer. "Entrez, Morgiana," dit Ali Baba, "et laissez Cogia Houssain voir ce que vous pouvez faire, qu'il nous dise ce qu'il pense de votre performance."

Cogia Houssain, qui ne s'attendait pas à cette diversion après le souper, commença à craindre de ne pouvoir profiter de l'occasion qu'il croyait avoir trouvée ; mais espérait, s'il manquait maintenant son but, l'obtenir une autre fois, en entretenant une correspondance amicale avec le père et le fils ; par conséquent, bien qu'il aurait pu souhaiter qu'Ali Baba ait refusé la danse, il feignit de lui en être obligé et eut la complaisance d'exprimer sa satisfaction de ce qu'il vit, ce qui plaisait à son hôte.

Dès qu'Abdalla vit qu'Ali Baba et Cogia Houssain avaient fini de parler, il se mit à jouer du tambourin et l'accompagna d'un air sur lequel Morgiana, qui était une excellente interprète, dansa d'une manière qui aurait créé l'admiration. dans n'importe quelle entreprise.

Après avoir dansé plusieurs danses avec beaucoup de grâce, elle tira le poignard, et le tenant dans sa main, commença une danse, dans laquelle elle se surpassa, par les nombreuses figures différentes, les mouvements légers, et les sauts surprenants et les efforts merveilleux avec lesquels elle l'a accompagné. Tantôt elle présentait le poignard à un sein, tantôt à un autre, et souvent semblait frapper le sien. Enfin elle arracha le tabor d'Abdalla avec sa main gauche, et tenant le poignard dans sa droite, présenta l'autre côté du tabor, à la manière de ceux qui gagnent leur vie en dansant, et sollicitent la libéralité des spectateurs.

Ali Baba mit une pièce d'or dans le tabor, ainsi que son fils ; et Cogia Houssain, voyant qu'elle venait à lui, avait tiré sa bourse de son sein pour lui faire un présent ; mais tandis qu'il y mettait la main, Morgiana, avec un courage et une résolution dignes d'elle, lui plongea le poignard dans le cœur.

Ali Baba et son fils, choqués par cette action, ont crié à haute voix. "Malheureuse femme !" s'écria Ali Baba, "qu'as-tu fait, pour me ruiner moi et ma famille ?"

— C'était pour vous conserver, non pour vous ruiner, répondit Morgiana ; "car voyez ici," continua-t-elle, ouvrant le prétendu vêtement de Cogia Houssain, et montrant le poignard, "quel ennemi vous aviez amusé! Regardez-le bien, et vous le trouverez à la fois le marchand d'huile fictif, et le capitaine de la bande de quarante brigands. Souviens-toi aussi qu'il ne mangerait pas de sel avec toi, et qu'aurais-tu de plus pour te persuader de son mauvais dessein ? Avant de le voir, je l'ai soupçonné dès que tu m'as dit que tu avais un tel hôte. Je le connaissais, et vous constatez maintenant que mes soupçons n'étaient pas sans fondement.

Ali Baba, qui sentit aussitôt la nouvelle obligation qu'il avait envers Morgiana de lui avoir sauvé la vie une seconde fois, l'embrassa : « Morgiana, dit-il, je t'ai donné ta liberté, puis je t'ai promis que ma gratitude ne s'arrêterait pas là, mais que je vous donnerais bientôt de plus hautes preuves de sa sincérité, ce que je fais maintenant en faisant de vous ma belle-fille. Puis s'adressant à son fils, il lui dit : « Je te crois, mon fils, si consciencieux que tu ne refuseras pas Morgiana pour femme. et s'il avait réussi, il ne fait aucun doute qu'il vous aurait sacrifié aussi à sa vengeance. Considérez qu'en épousant Morgiana, vous épousez le conservateur de ma famille et de la vôtre.

Le fils, loin de manifester de l'aversion, consentit volontiers au mariage ; non seulement parce qu'il ne désobéirait pas à son père, mais aussi parce que cela convenait à son penchant. Après cela, ils pensèrent à enterrer le capitaine des brigands avec ses camarades, et le firent si secrètement que personne ne découvrit leurs ossements que bien des années après, alors que personne ne se souciait de la publication de cette histoire remarquable. Quelques jours après, Ali Baba célébra les noces de son fils et de Morgiana avec une grande solennité, une fête somptueuse, et les danses et spectacles habituels ; et eut la satisfaction de voir que ses amis et voisins, qu'il invitait, n'avaient aucune connaissance des vrais motifs du mariage ; mais que ceux qui n'ignoraient pas les bonnes qualités de Morgiana, louaient sa générosité et sa bonté de cœur. Ali Baba n'a pas visité la grotte des voleurs pendant une année entière, car il supposait que les deux autres étaient peut-être en vie.

A la fin de l'année, lorsqu'il constata qu'ils n'avaient fait aucune tentative pour le déranger, il eut la curiosité de faire un autre voyage. Il monta à cheval, et quand il arriva à la grotte, il descendit, attacha son cheval à un arbre, puis s'approchant de l'entrée, et prononça les mots : « Ouvre, Sésame ! la porte s'est ouverte. Il entra dans la caverne et, d'après l'état dans lequel il trouva des choses, jugea que personne n'y était allé depuis que le capitaine était allé chercher les marchandises pour sa boutique. A partir de ce moment, il croyait qu'il était la seule personne au monde qui avait le secret d'ouvrir la grotte, et que tout le trésor était à sa seule disposition. Il mit dans sa besace autant d'or que son cheval pouvait en porter et retourna en ville.

Quelques années plus tard, il emmena son fils dans la grotte et lui apprit le secret, qui descendit jusqu'à sa postérité, qui, usant de leur bonne fortune avec modération, vécut dans l'honneur et la splendeur.

L'HISTOIRE D'ALADDIN ; OU LE MERVEILLEUX LAMPE

Il y avait autrefois, dans une des grandes et riches villes de la Chine, un tailleur nommé Mustapha. Il était très pauvre. Il pouvait à peine, par son travail quotidien, subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, qui ne se composait que de sa femme et d'un fils.

Son fils, qui s'appelait Aladdin, était un garçon très négligent et oisif. Il désobéissait à son père et à sa mère, sortait tôt le matin et restait dehors toute la journée, jouant dans les rues et les lieux publics avec des enfants oisifs de son âge.

Lorsqu'il eut l'âge d'apprendre un métier, son père le prit dans sa propre boutique et lui apprit à se servir de son aiguille ; mais tous les efforts de son père pour le retenir à son travail furent vains, car à peine eut-il le dos tourné qu'il partit pour ce jour-là. Mustapha l'a réprimandé ; mais Aladdin était incorrigible, et son père, à son grand chagrin, fut forcé de l'abandonner à son oisiveté, et en fut si inquiet qu'il tomba malade et mourut en quelques mois.

Aladdin, qui n'était plus retenu par la peur d'un père, se livrait entièrement à ses habitudes oisives et ne quittait jamais les rues de ses compagnons. Il suivit cette voie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans s'occuper d'aucune poursuite utile, ni la moindre réflexion sur ce qu'il deviendrait. Comme il jouait un jour, selon la coutume, dans la rue avec ses méchants associés, un inconnu passant par là se leva pour l'observer.

Cet étranger était un sorcier, connu sous le nom de magicien africain, car il l'était depuis deux jours qu'il arrivait d'Afrique, son pays natal.

Le magicien africain, observant dans le visage d'Aladdin quelque chose qui l'assurait qu'il était un garçon apte à son but, s'enquit de son nom et de l'histoire de certains de ses compagnons ; et quand il eut appris tout ce qu'il désirait savoir, il s'approcha de lui et, le prenant à part de ses camarades, dit : « Mon enfant, ton père ne s'appelait-il pas Mustapha le tailleur ? » Oui, monsieur, » a répondu le garçon ; "mais il est mort depuis longtemps."

A ces mots, le magicien africain jeta ses bras autour du cou d'Aladdin, l'embrassa plusieurs fois, les larmes aux yeux, et lui dit : « Je suis ton oncle. Ton digne père était mon propre frère. Je t'ai connu au premier regard ; sont tellement comme lui." Puis il donna à Aladdin une poignée d'argent en disant : « Va, mon fils, vers ta mère, donne-lui mon amour et dis-lui que je lui rendrai visite demain, afin que je puisse voir où mon bon frère a vécu ainsi. longtemps, et mit fin à ses jours."

Aladdin courut vers sa mère, ravi de l'argent que son oncle lui avait donné.

« Mère, dit-il, ai-je un oncle ? "Non, mon enfant," répondit sa mère, "tu n'as pas d'oncle à côté de ton père ou du mien." "Je viens à l'instant", dit Aladdin, "d'un homme qui dit qu'il est mon oncle et le frère de mon père. Il a pleuré et m'a embrassé quand je lui ai dit que mon père était mort, et m'a donné de l'argent, en vous envoyant son amour. , et promettant de venir vous rendre visite, afin qu'il voie la maison où mon père a vécu et où il est mort." "En effet, mon enfant," répondit la mère, "ton père n'avait pas de frère, et tu n'as pas d'oncle."

Le lendemain, le magicien trouva Aladdin jouant dans une autre partie de la ville, et l'embrassant comme auparavant, lui mit deux pièces d'or dans la main et lui dit: "Porte ceci, mon enfant, à ta mère. Dis-lui que je vais venir la voir ce soir, et dis-lui de nous apporter quelque chose pour le souper ; mais montre-moi d'abord la maison où tu habites.

Aladdin montra la maison au magicien africain et porta les deux pièces d'or à sa mère, qui sortit acheter des provisions ; et, considérant qu'elle avait besoin de divers ustensiles, elle les emprunta à ses voisins. Elle passa toute la journée à préparer le souper ; et la nuit, quand elle fut prête, elle dit à son fils : « Peut-être que l'étranger ne sait pas comment trouver notre maison ; va et amène-le, si tu le rencontres.

Aladdin était juste prêt à partir, lorsque le magicien frappa à la porte et entra chargé de vin et de toutes sortes de fruits, qu'il apporta pour le dessert. Après avoir donné ce qu'il apportait entre les mains d'Aladdin, il salua sa mère et lui demanda de lui montrer l'endroit où son frère Mustapha avait l'habitude de s'asseoir sur le canapé; et quand elle l'eut fait, il tomba et la baisa plusieurs fois en s'écriant, les larmes aux yeux : « Mon pauvre frère ! que je suis malheureux de n'être pas venu assez tôt pour te donner une dernière étreinte ! La mère d'Aladin lui a demandé de s'asseoir au même endroit, mais il a refusé.

« Non, dit-il, je ne ferai pas cela ; mais permettez-moi de m'asseoir en face, afin que, bien que je ne voie pas le maître d'une famille qui m'est si chère, je puisse au moins voir l'endroit où il s'asseoir."

Quand le magicien eut choisi une place, et s'assit, il commença à discuter avec la mère d'Aladin. «Ma bonne sœur, dit-il, ne vous étonnez pas que vous ne m'ayez jamais vu depuis tout le temps où vous avez été mariée à mon frère Mustapha d'heureuse mémoire. J'ai été quarante ans absent de ce pays, qui est ma patrie , ainsi que celui de mon défunt frère ; et pendant ce temps, j'ai voyagé dans les Indes, la Perse, l'Arabie, la Syrie et l'Égypte, et ensuite j'ai traversé l'Afrique, où j'ai élu domicile. Enfin, comme il est naturel pour un homme, j'avais le désir de revoir ma patrie et d'embrasser mon cher frère, et trouvant que j'avais la force d'entreprendre un si long voyage, je fis les préparatifs nécessaires et me mis en route. de la mort de mon frère. Mais Dieu soit loué pour toutes choses !

C'est un réconfort pour moi de trouver, pour ainsi dire, mon frère dans un fils qui a ses traits les plus remarquables."

Le magicien africain, s'apercevant que la veuve pleurait au souvenir de son mari, changea la conversation, et se tournant vers son fils, lui demanda : « Quelle affaire faites-vous ? Êtes-vous de n'importe quel métier ?

À cette question, le jeune homme baissa la tête et ne fut pas un peu décontenancé lorsque sa mère répondit : « Aladdin est un homme oisif. Son père, de son vivant, fit tout ce qu'il put pour lui apprendre son métier, mais ne put réussir ; et depuis sa mort, malgré tout ce que je puis lui dire, il ne fait que vagabonder son temps dans les rues, comme vous l'avez vu, sans songer qu'il n'est plus un enfant ; et si vous ne lui en faites pas honte, je désespère de son jamais venir à tout

bien. Pour ma part, je suis résolu, un de ces jours, à le mettre dehors, et à le laisser subvenir à ses besoins."

Après ces mots, la mère d'Aladdin éclata en sanglots ; et le magicien dit: "Ce n'est pas bien, neveu; vous devez penser à vous aider et à gagner votre vie. Il y a plusieurs sortes de métiers. Peut-être n'aimez-vous pas celui de votre père et en préféreriez-vous un autre? Si vous n'avez pas envie d'apprendre un artisanat, je vais prendre une boutique pour vous, la meubler de toutes sortes d'étoffes et de toiles fines, et puis avec l'argent que vous en tirerez, vous pourrez vous procurer des produits frais et vivre dans d'une manière honorable. Dites-moi librement ce que vous pensez de ma proposition, vous me trouverez toujours prêt à tenir ma parole.

Ce plan convenait parfaitement à Aladdin, qui détestait le travail. Il dit au magicien qu'il avait plus d'inclination pour cette affaire que pour toute autre, et qu'il lui serait bien obligé de sa bonté. « Eh bien, dit le magicien africain, je vous emmènerai avec moi demain, je vous vêtirai aussi joliment que les meilleurs marchands de la ville, et ensuite nous ouvrirons une boutique comme je l'ai dit.

La veuve, après ses promesses de bonté envers son fils, ne doutait plus que le magicien soit le frère de son mari. Elle le remercia de ses bonnes intentions ; et après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de la faveur de son oncle, servit un souper, au cours duquel ils parlèrent de plusieurs choses indifférentes ; puis le magicien prit congé et se retira.

Il revint le lendemain, comme il l'avait promis, et emmena Aladdin avec lui chez un marchand, qui vendait toutes sortes de vêtements pour différents âges et grades prêts à l'emploi, et une variété de belles étoffes, et ordonna à Aladdin de choisir ceux qu'il préférait, pour lequel il a payé.

Lorsqu'Aladin se trouva si bien équipé, il en remercia son oncle, qui lui dit ainsi : "Comme tu vas bientôt être marchand, il convient que tu fréquentes ces boutiques et que tu les connaisses." Il lui montra ensuite les plus grandes et les plus belles mosquées, le conduisit dans les khans ou auberges où logeaient les marchands et les voyageurs, puis au palais du sultan, où il avait libre accès ; et enfin l'amena à son propre khan, où, rencontrant quelques marchands qu'il avait connus depuis son arrivée, il leur donna une friandise, pour les faire connaître ainsi qu'à son prétendu neveu.

Ce divertissement dura jusqu'au soir, quand Aladdin aurait pris congé de son oncle pour rentrer chez lui ; le magicien ne le laissa pas partir seul, mais le conduisit à sa mère, qui, dès qu'elle le vit si bien habillé, fut transportée de joie, et accorda mille bénédictions au magicien.

Tôt le lendemain matin, le magicien appela de nouveau Aladdin et lui dit qu'il l'emmènerait passer cette journée à la campagne et que le lendemain il achèterait la boutique. Il le conduisit ensuite à l'une des portes de la ville, dans de magnifiques palais, à chacun desquels appartenaient de beaux jardins, dans lesquels n'importe qui pouvait entrer. À chaque bâtiment où il est venu, il a demandé à Aladdin s'il ne trouvait pas ça bien; et le jeune homme était prêt à répondre, quand quelqu'un se présentait en criant : « Voici une plus belle maison, mon oncle, que toutes celles que nous ayons encore vues. Par cet artifice, le magicien rusé conduisit Aladdin quelque part dans le pays; et

comme, il voulait le porter plus loin, pour exécuter son dessein, il en profita pour s'asseoir dans l'un des jardins, au bord d'une fontaine d'eau claire, qui se déversait par une gueule de lion de bronze dans un bassin, faire semblant d'être fatigué. « Allons, mon neveu, dit-il, tu dois être fatigué comme moi ; reposons-nous, et nous pourrons mieux poursuivre notre promenade.

Le magicien tira ensuite de sa ceinture un mouchoir avec des gâteaux et des fruits, et pendant ce court repas il exhorta son neveu à renoncer à la mauvaise compagnie, et à rechercher celle des hommes sages et prudents, pour s'améliorer par leur conversation ; "car," dit-il, "vous serez bientôt à la propriété de l'homme, et vous ne pouvez pas trop tôt commencer à imiter leur exemple." Quand ils eurent mangé autant qu'ils voulurent, ils se levèrent, et poursuivirent leur promenade à travers des jardins séparés les uns des autres seulement par de petits fossés, qui en marquaient les limites sans interrompre la communication, tant était grande la confiance que les habitants mettaient les uns envers les autres. . Par ce moyen, le magicien africain entraîna insensiblement Aladdin au delà des jardins, et traversa le pays jusqu'à ce qu'ils atteignirent presque les montagnes.

Enfin ils arrivèrent entre deux montagnes d'une hauteur moyenne et d'une taille égale, séparées par une vallée étroite, qui était le lieu où le magicien avait l'intention d'exécuter le dessein qui l'avait amené d'Afrique en Chine. "Nous n'irons pas plus loin maintenant", dit-il à Aladdin; "Je vais vous montrer ici des choses extraordinaires, dont, quand vous aurez vu, vous me remercirez; mais pendant que j'allume une lumière, ramassez tous les bâtons secs et lâches que vous pouvez voir, pour allumer un feu avec."

Aladdin a trouvé tellement de bâtons séchés qu'il en a rapidement rassemblé un grand tas. Le magicien les a bientôt mis le feu; et quand ils étaient dans un incendie, jeta de l'encens, prononçant plusieurs mots magiques qu'Aladin ne comprit pas.

Il l'avait à peine fait que la terre s'ouvrit juste devant le magicien et découvrit une pierre avec un anneau de cuivre fixé dessus. Aladdin avait tellement peur qu'il se serait enfui, mais le magicien l'a attrapé et lui a donné une telle boîte sur l'oreille qu'il l'a renversé. Aladdin se leva en tremblant et, les larmes aux yeux, dit au magicien : « Qu'ai-je fait, mon oncle, pour être traité de cette manière sévère ? » Je suis votre oncle, répondit le magicien ; « Je remplace ton père, et tu ne dois rien répondre. Mais mon enfant, ajouta-t-il en s'adoucissant, n'aie pas peur, car je ne te demanderai rien, si ce n'est que tu m'obéisses ponctuellement, si tu récolterais les avantages que je vous destine.

Sachez donc que sous cette pierre se cache un trésor, destiné à être vôtre, et qui vous rendra plus riche que le plus grand monarque du monde. Personne d'autre que vous-même n'est autorisé à soulever cette pierre ou à entrer dans la grotte ; vous devez donc exécuter ponctuellement ce que je peux ordonner, car c'est une question de grande conséquence pour vous et pour moi.

Aladdin, étonné de tout ce qu'il a vu et entendu, a oublié ce qui était passé et, se levant, a dit: "Eh bien, mon oncle, que faut-il faire? Commandez-moi, je suis prêt à obéir." "Je suis fou de joie, mon enfant", dit le magicien africain en l'embrassant. "Saisissez l'anneau et soulevez cette pierre." "En effet, mon oncle," répondit Aladdin, "je ne suis pas assez fort; vous devez m'aider." "Vous n'avez pas besoin de mon aide", répondit le magicien; « Si je t'aide, nous ne pourrons rien faire.

de l'anneau et soulevez-le ; vous verrez qu'il viendra facilement." Aladdin fit ce que le magicien lui ordonna, souleva la pierre avec facilité et la posa de côté.

Lorsque la pierre a été retirée, un escalier d'environ trois ou quatre pieds de profondeur est apparu, menant à une porte. "Descends, mon fils," dit le magicien africain, "ces marches, et ouvre cette porte. Elle te conduira dans un palais, divisé en trois grandes salles. Dans chacune d'elles, tu verras quatre grandes citernes en laiton placées de chaque côté. , plein d'or et d'argent; mais gardez-vous de vous en mêler. Avant d'entrer dans la première salle, n'oubliez pas de retrousser votre robe, de l'enrouler autour de vous, puis de traverser la seconde dans la troisième sans vous arrêter. toutes choses, ayez soin de ne pas toucher aux murs, autant qu'à vos vêtements, car si vous le faites, vous mourrez sur le coup. Au fond de la troisième salle, vous trouverez une porte qui s'ouvre sur un jardin, planté de beaux arbres chargés de fruits. Traversez directement le jardin jusqu'à une terrasse, où vous verrez devant vous une niche, et dans cette niche une lampe allumée. Abaissez la lampe et éteignez-la. Quand vous aurez jeté la mèche et versez la liqueur, mettez-la dans votre ceinture et apportez-la-moi.

N'ayez pas peur que la liqueur abîme vos vêtements, car ce n'est pas de l'huile, et la lampe sera sèche dès qu'elle sera jetée."

Après ces mots, le magicien retira une bague de son doigt et la mit à celle d'Aladin en disant : « C'est un talisman contre tout mal, tant que vous m'obéissez. Allez donc hardiment et nous serons riches tous les deux. toute notre vie."

Aladdin descendit les marches et, ouvrant la porte, trouva les trois salles telles que les avait décrites le magicien africain. Il les parcourut avec toutes les précautions que pouvait inspirer la peur de la mort, traversa le jardin sans s'arrêter, décrocha la lampe de la niche, jeta la mèche et la liqueur, et, comme le magicien l'avait voulu, la mit dans sa ceinture. . Mais en descendant de la terrasse, voyant qu'elle était parfaitement sèche, il s'arrêta dans le jardin pour observer les arbres, qui étaient chargés de fruits extraordinaires, de couleurs différentes sur chaque arbre.

Certains portaient des fruits entièrement blancs, et d'autres clairs et transparents comme du cristal ; certains rouge pâle, et d'autres plus profonds ; certains verts, bleus et violets, et d'autres jaunes; bref, il y avait des fruits de toutes les couleurs. Les blancs étaient des perles ; les diamants clairs et transparents; le rouge profond, rubis ; les plus pâles, rubis balas; le vert, les émeraudes ; le bleu, les turquoises ; la pourpre, les améthystes ; et le jaune, les topazes. Aladdin, ignorant leur valeur, aurait préféré les figues, ou les raisins, ou les grenades ; mais comme il avait la permission de son oncle, il résolut d'en cueillir de toutes sortes. Ayant rempli les deux bourses neuves que son oncle lui avait achetées avec ses vêtements, il en enveloppa dans les pans de sa veste, et bourra sa poitrine aussi pleine qu'elle pouvait en contenir.

Aladdin, s'étant ainsi chargé de richesses dont il ne connaissait pas la valeur, revint par les trois salles avec la plus grande précaution, et arriva bientôt à l'entrée de la grotte, où le magicien africain l'attendait avec la plus grande impatience. Dès qu'Aladdin l'a vu, il s'est écrié: "Prie, oncle, prête-moi ta main, pour m'aider." « Donnez-moi d'abord la lampe, répondit le magicien ; "ce sera gênant pour vous." "En effet, mon oncle," répondit Aladdin, "je ne peux pas maintenant, mais je le ferai dès que je serai debout." Le magicien africain était déterminé à avoir la lampe avant de l'aider à se relever ; et Aladdin, qui s'était tellement encombré de ses fruits qu'il ne pouvait pas bien y accéder,

a refusé de le lui donner jusqu'à ce qu'il soit sorti de la grotte. Le magicien africain, provoqué par ce refus obstiné, s'emporta, jeta un peu de son encens dans le feu, et prononça deux paroles magiques, lorsque la pierre qui avait fermé la bouche de l'escalier se mit en place, avec la terre. dessus de la même manière qu'à l'arrivée du magicien et d'Aladdin.

Cette action du magicien a clairement révélé à Aladdin qu'il n'était pas son oncle, mais celui qui l'avait conçu mal. La vérité était qu'il avait appris de ses livres de magie le secret et la valeur de cette lampe merveilleuse, dont le propriétaire serait rendu plus riche que n'importe quel souverain terrestre, et d'où son voyage en Chine. Son art lui avait également dit qu'il n'était pas autorisé à le prendre lui-même, mais qu'il devait le recevoir comme un don volontaire des mains d'une autre personne. C'est pourquoi il employa le jeune Aladdin et espérait, par un mélange de bonté et d'autorité, le rendre obéissant à sa parole et à sa volonté. Lorsqu'il constata que sa tentative avait échoué, il entreprit de retourner en Afrique, mais évita la ville, de peur que toute personne qui l'avait vu partir en compagnie d'Aladdin ne s'enquiert après le jeune homme. Aladdin étant soudain enveloppé de ténèbres, pleura et appela son oncle pour lui dire qu'il était prêt à lui donner la lampe; mais en vain, puisque ses cris ne pouvaient être entendus. Il descendit au bas des marches, dans le dessein d'entrer dans le palais, mais la porte, qui s'ouvrait auparavant par enchantement, se referma par le même moyen. Il redoubla alors de cris et de larmes, s'assit sur les marches sans espoir de revoir jamais la lumière, et dans l'attente de passer des ténèbres présentes à une mort prochaine. Dans cette grande urgence, il a dit : « Il n'y a de force ou de puissance que dans le grand et haut Dieu » ; et en joignant les mains pour prier, il frotta l'anneau que le magicien lui avait mis au doigt. Aussitôt un génie d'aspect affreux apparut et dit : « Que veux-tu ? Je suis prêt à t'obéir. Je sers celui qui possède l'anneau à ton doigt, moi et les autres esclaves de cet anneau. A un autre moment, Aladdin aurait été effrayé à la vue d'une figure aussi extraordinaire, mais le danger dans lequel il se trouvait lui fit répondre sans hésitation : « Qui que tu sois, délivre-moi de ce lieu.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il se trouva à l'endroit même où le magicien l'avait laissé pour la dernière fois, et aucun signe de grotte ou d'ouverture, ni de perturbation de la terre. Rendant grâce à Dieu de se retrouver une fois de plus dans le monde, il a fait le meilleur pour rentrer chez lui. Lorsqu'il arriva chez sa mère, la joie de la voir et sa faiblesse de manque de nourriture le rendirent si faible qu'il resta longtemps comme mort. Dès qu'il fut guéri, il raconta à sa mère tout ce qui lui était arrivé, et ils furent tous les deux très véhéments dans leurs plaintes contre le cruel magicien. Aladdin dormit très profondément jusqu'à tard le lendemain matin, quand la première chose qu'il dit à sa mère fut qu'il voulait quelque chose à manger et souhaita qu'elle lui donne son petit déjeuner.

« Hélas ! mon enfant, dit-elle, je n'ai pas un peu de pain à te donner : tu as mangé hier toutes les provisions que j'avais à la maison ; mais j'ai un peu de coton que j'ai filé ; vends-le et achète du pain et quelque chose pour notre dîner. »

« Mère, répondit Aladdin, garde ton coton pour une autre fois, et donne-moi la lampe que j'ai rapportée hier ; j'irai la vendre, et l'argent que j'en tirerai servira à la fois au déjeuner et au dîner, et peut-être le souper aussi.

La mère d'Aladdin a pris la lampe et a dit à son fils : « La voici, mais elle est très sale ; si elle était un peu plus propre, je crois que cela apporterait quelque chose de plus. Elle prit du sable fin et de l'eau pour le nettoyer ; mais n'avait pas plus tôt commencé à le frotter qu'en un instant un génie hideux de taille gigantesque apparut devant elle, et lui dit d'une voix de tonnerre : « Que veux-tu ? Je suis prêt à t'obéir comme ton esclave, et le esclave de tous ceux qui ont cette lampe entre leurs mains, moi et les autres esclaves de la lampe. »

La mère d'Aladin, terrifiée à la vue du génie, s'évanouit ; quand Aladdin, qui avait vu un tel fantôme dans la caverne, arracha la lampe de la main de sa mère et dit hardiment au génie : « J'ai faim, apporte-moi quelque chose à manger.

Le génie disparut aussitôt, et revint en un instant avec un grand plateau d'argent, contenant douze plats couverts du même métal, qui renfermaient les mets les plus délicieux ; six grandes galettes de pain blanc sur deux assiettes, deux flacons de vin et deux coupes d'argent. Il plaça tout cela sur un tapis et disparut ; cela a été fait avant que la mère d'Aladdin ne se remette de son évanouissement.

Aladdin était allé chercher de l'eau et l'avait aspergée sur son visage pour la récupérer. Que cela ou l'odeur de la viande l'ait guérie, elle ne tarda pas à revenir à elle-même. "Mère" dit Aladdin, "n'aie pas peur; lève-toi et mange; voici ce qui te mettra dans le cœur, et en même temps satisfera mon extrême faim."

Sa mère fut très surprise de voir le grand plateau, les douze plats, les six pains, les deux flacons et les coupes, et de sentir l'odeur savoureuse qui s'exhalait des plats. "Enfant," dit-elle, "à qui sommes-nous obligés de cette grande abondance et libéralité? Le sultan a-t-il été mis au courant de notre pauvreté et a-t-il eu pitié de nous?" « N'importe, mère, dit Aladdin, asseyons-nous et mangeons ; car vous avez presque autant besoin que moi d'un bon déjeuner ; quand nous aurons fini, je vous le dirai.

En conséquence, la mère et le fils s'assirent et mangèrent avec d'autant plus de plaisir que la table était si bien garnie. Mais tout le temps, la mère d'Aladin ne pouvait s'empêcher de regarder et d'admirer le plateau et les plats, bien qu'elle ne puisse pas juger s'ils étaient en argent ou en tout autre métal, et la nouveauté plus que la valeur attirait son attention.

La mère et le fils ont pris le petit déjeuner jusqu'à l'heure du dîner, puis ils ont pensé qu'il valait mieux combiner les deux repas ; pourtant, après cela, ils découvrirent qu'il leur en resterait assez pour le souper et deux repas pour le lendemain.

Lorsque la mère d'Aladdin eut emporté et placé ce qui restait, elle alla s'asseoir à côté de son fils sur le canapé en disant: "Je m'attends maintenant à ce que tu satisfasses mon impatience et dis-moi exactement ce qui s'est passé entre le génie et toi pendant que j'étais évanoui" ; qu'il s'est volontiers conformé.

Elle fut aussi étonnée de ce que lui raconta son fils que de l'apparition du génie ; et lui dit: "Mais, mon fils, qu'avons-nous à faire avec les génies? Je n'ai jamais entendu dire qu'aucun de mes amis n'en ait jamais vu. Comment ce vil génie s'est-il adressé à moi, et non à toi, à qui il était apparu auparavant dans la grotte ? » "Mère," répondit Aladdin, "le génie que tu as vu n'est pas celui qui m'est apparu. Si tu te souviens, celui que j'ai vu pour la première fois s'appelait l'esclave de

la bague à mon doigt; et celui que tu as vu s'appelait l'esclave de la lampe que tu avais à la main ; mais je crois que vous ne l'avez pas entendu, car je pense que vous vous êtes évanoui dès qu'il a commencé à parler.

"Quoi!" s'écria la mère, votre lampe était-elle donc l'occasion pour ce génie maudit de s'adresser à moi plutôt qu'à vous ? Ah ! mon fils, ôtez-la de ma vue et mettez-la où il vous plaira. vendez-le que de courir le risque d'être de nouveau effrayé à mort en le touchant ; et si vous vouliez suivre mon conseil, vous vous sépareriez aussi de l'anneau, et vous n'auriez rien à voir avec les génies, qui, comme nous l'a dit notre prophète, sont que des diables."

"Avec votre permission, mère," répondit Aladdin, "je vais maintenant prendre soin de vendre une lampe qui peut être si utile à vous et à moi. Ce faux et méchant magicien n'aurait pas entrepris un si long voyage pour s'assurer ce merveilleux lampe s'il n'avait pas su que sa valeur dépassait celle de l'or et de l'argent. Et puisque nous l'avons honnêtement acquise, faisons-en un usage profitable, sans faire grand bruit, et exciter l'envie et la jalousie de nos voisins. Cependant, puisque les génies vous effrayent tant, je vous l'enlèverai des yeux, et je la mettrai où je la trouverai quand je la voudrai... L'anneau, je ne puis me résoudre à m'en séparer, car sans cela vous ne m'aviez jamais revu ; et bien que je sois vivant maintenant, peut-être que s'il avait disparu, je ne le serais peut-être plus dans quelques instants ; par conséquent, j'espère que vous me donnerez la permission de le garder et de le porter toujours à mon doigt.

La mère d'Aladdin a répondu qu'il pouvait faire ce qu'il voulait; de son côté, elle n'aurait rien à faire avec les génies, et n'en dirait plus rien.

La nuit suivante, ils avaient mangé toutes les provisions que le génie avait apportées ; et le lendemain Aladdin, qui ne pouvait supporter l'idée de la faim, mettant un des plats d'argent sous sa veste, sortit de bonne heure pour le vendre, et s'adressant à un Juif qu'il rencontra dans les rues, le prit à part, et tirant l'assiette, lui a demandé s'il voulait l'acheter. Le Juif rusé prit le plat, l'examina, et dès qu'il trouva que c'était de l'argent, il demanda à Aladdin combien il l'appréciait. Aladdin, qui n'avait jamais été habitué à un tel trafic, lui dit qu'il se fierait à son jugement et à son honneur. Le Juif était quelque peu déconcerté par ce traitement clair ; et, doutant qu'Aladdin comprenne la matière ou la pleine valeur de ce qu'il offrait de vendre, il sortit une pièce d'or de sa bourse et la lui donna, bien que ce ne fût que le soixantième de la valeur de l'assiette. Aladdin, prenant l'argent avec beaucoup d'empressement, se retira avec tant de hâte que le Juif, non content de l'exorbitance de son profit, fut vexé de n'avoir pas pénétré dans son ignorance, et allait courir après lui, pour tâcher d'obtenir de la monnaie. de la pièce d'or; mais il courait si vite et était allé si loin, qu'il lui aurait été impossible de le rattraper.

Avant qu'Aladin ne rentre chez lui, il passa chez un boulanger, acheta des galettes de pain, changea son argent et, à son retour, donna le reste à sa mère, qui alla acheter des provisions pour un certain temps. Ils vécurent de cette manière jusqu'à ce qu'Aladin ait vendu les douze plats séparément, selon la nécessité, au Juif, pour le même prix ; qui, après la première fois, n'osait pas lui en offrir moins, de peur de perdre un si bon marché. Quand il eut vendu le dernier plat, il eut recours au plateau, qui pesait dix fois plus que les plats, et aurait

l'a porté à son ancien acquéreur, mais qu'il était trop grand et trop encombrant ; il fut donc obligé de le ramener chez lui chez sa mère, où, après que le Juif eut examiné le poids du plateau, il déposa dix pièces d'or, dont Aladdin fut très satisfait.

Lorsque tout l'argent fut dépensé, Aladin recourut à nouveau à la lampe. Il le prit dans sa main, chercha l'endroit où sa mère l'avait frotté avec le sable, le frotta aussi, quand le génie apparut aussitôt et dit : " Que voudrais-tu ? Je suis prêt à t'obéir comme ton esclave, et l'esclave de tous ceux qui ont cette lampe entre leurs mains, moi et les autres esclaves de la lampe." « J'ai faim », dit Aladdin ; « Apportez-moi quelque chose à manger. Le génie disparut et revint bientôt avec un plateau, le même nombre de plats couverts qu'auparavant, les posa et disparut.

Dès qu'Aladdin s'aperçut que leurs provisions étaient de nouveau épuisées, il prit un des plats et alla chercher son chapelier juif ; mais passant devant la boutique d'un orfèvre, l'orfèvre l'apercevant l'appela et lui dit : « Mon garçon, j'imagine que tu as quelque chose à vendre au Juif, que je te vois souvent visiter ; mais peut-être ne sais-tu pas que c'est le plus grand voyou même parmi les Juifs.

Je vous donnerai la pleine valeur de ce que vous avez à vendre, ou je vous dirigerai vers d'autres marchands qui ne vous tromperont pas."

Cette offre incita Aladdin à tirer son assiette de sous sa veste et à la montrer à l'orfèvre, qui vit à première vue qu'elle était faite du meilleur argent, et lui demanda s'il avait vendu une telle assiette au Juif ; quand Aladdin lui a dit qu'il lui en avait vendu douze, pour une pièce d'or chacun. "Quel méchant !" s'écria l'orfèvre. "Mais," ajouta-t-il, "mon fils, ce qui est passé ne peut être rappelé. En vous montrant la valeur de cette assiette, qui est de l'argent le plus fin que nous utilisons dans nos magasins, je vous ferai voir combien le Juif a triché. toi."

L'orfèvre prit une balance, pesa le plat, et lui assura que son plateau rapporterait au poids soixante pièces d'or, qu'il offrit de rembourser sur-le-champ.

Aladdin l'a remercié pour son traitement équitable et n'est ensuite jamais allé voir une autre personne.

Bien qu'Aladdin et sa mère aient eu un trésor inépuisable dans leur lampe, et auraient pu avoir tout ce qu'ils souhaitaient, ils vivaient pourtant avec la même frugalité qu'auparavant, et on peut facilement supposer que l'argent pour lequel Aladdin avait vendu la vaisselle et le plateau suffisait à les entretenir quelque temps.

Pendant cet intervalle, Aladdin fréquenta les boutiques des principaux marchands, où ils vendaient des draps d'or et d'argent, des draps, des étoffes de soie et des bijoux, et se joignant souvent à leur conversation, acquit une connaissance du monde et le désir de s'améliorer. Par sa connaissance parmi les bijoutiers, il apprit que les fruits qu'il avait cueillis en prenant la lampe étaient, au lieu de verre coloré, des pierres d'une valeur inestimable ; mais il eut la prudence de n'en parler à personne, pas même à sa mère.

Un jour, alors qu'Aladdin se promenait dans la ville, il entendit proclamer un ordre ordonnant aux gens de fermer leurs magasins et leurs maisons, et de rester à l'intérieur.

portes tandis que la princesse Buddir al Buddoor, la fille du sultan, allait au bain et revenait.

Cette proclamation inspira à Aladdin un désir ardent de voir le visage de la princesse, qu'il résolut de satisfaire en se plaçant derrière la porte du bain, afin qu'il ne pût manquer de voir son visage.

Aladdin ne s'était pas caché longtemps avant l'arrivée de la princesse. Elle était suivie d'une grande foule de dames, d'esclaves et de muets, qui marchaient de chaque côté et derrière elle. Lorsqu'elle arriva à trois ou quatre pas de la porte du bain, elle ôta son voile et donna à Aladdin l'occasion de voir son visage en entier.

La princesse était d'une beauté remarquable : ses yeux étaient grands, vifs et pétillants ; son sourire envoûtant ; son nez impeccable ; sa bouche petite ; ses lèvres vermillon. Il n'est donc pas surprenant qu'Aladdin, qui n'avait jamais vu un tel éblouissement de charmes, en ait été ébloui et enchanté.

Après le passage de la princesse et son entrée dans le bain, Aladdin quitta sa cachette et rentra chez lui. Sa mère le perçut comme plus pensif et mélancolique que d'habitude, et lui demanda ce qui s'était passé pour qu'il soit ainsi, ou s'il était malade. Il raconta alors à sa mère toute son aventure, et conclut en déclarant : « J'aime la princesse plus que je ne puis l'exprimer, et je suis résolu à la demander en mariage au sultan.

La mère d'Aladdin a écouté avec surprise ce que son fils lui a dit ; mais quand il parlait de demander la princesse en mariage, elle riait tout haut. « Hélas ! mon enfant, dit-elle, à quoi penses-tu ? Il faut être fou pour parler ainsi.

« Je vous assure, mère, répondit Aladdin, que je ne suis pas fou, mais dans mon bon sens. J'ai prévu que vous me reprocheriez folie et extravagance ; mais je dois vous dire encore une fois que je suis résolu à exiger la princesse du sultan en mariage, et je ne désespère pas du succès. J'ai les esclaves de la Lampe et de l'Anneau pour m'aider, et vous savez combien leur aide est puissante. Et j'ai un autre secret à vous dire : ces morceaux de verres que j'ai tirés des arbres du jardin du palais souterrain sont des bijoux d'une valeur inestimable et dignes des plus grands monarques. Toutes les pierres précieuses que les bijoutiers ont à Bagdad ne peuvent être comparées aux miennes ni par la taille ni par la beauté ; et je suis sûr que leur offre assurera la faveur du sultan. Vous avez un grand plat de porcelaine propre à les contenir ; allez le chercher, et voyons à quoi ils ressembleront, quand nous les aurons disposés selon leurs différentes couleurs. »

La mère d'Aladin apporta le plat de porcelaine, quand il sortit les bijoux des deux bourses dans lesquelles il les avait gardés, et les rangea selon sa fantaisie. Mais l'éclat et l'éclat qu'ils dégageaient le jour, et la variété des couleurs, éblouissaient tellement les yeux de la mère et du fils qu'ils en étaient étonnés au-delà de toute mesure. La mère d'Aladdin, enhardie par la vue de ces riches bijoux, et craignant que son fils ne se rende coupable de plus grandes extravagances, obtempéra à sa demande et promit de se rendre de bonne heure le lendemain matin au palais du sultan. Aladin se leva avant le lever du jour, réveilla sa mère, la pressant d'aller au palais du sultan, et d'y être admis, si possible,

devant le grand vizir, les autres vizirs et les grands officiers de l'état entrèrent prendre place dans le divan, où le sultan assistait toujours en personne.

La mère d'Aladin prit le plat de porcelaine dans lequel on avait mis la veille les bijoux, l'enveloppa dans deux belles serviettes, et partit pour le palais du sultan.

Lorsqu'elle arriva aux portes, le grand vizir, les autres vizirs et les seigneurs les plus distingués de la cour venaient d'entrer ; mais quoique la foule fût grande, elle monta dans le divan, vaste salle dont l'entrée était fort magnifique. Elle se plaçait juste avant le sultan, grand vizir, et les grands seigneurs, qui siégeaient en conseil à sa droite et à sa gauche. Plusieurs causes furent appelées, selon leur ordre, plaidées et jugées, jusqu'au moment où le divan se séparait généralement, où le sultan, se levant, rentrait dans son appartement, accompagné du grand vizir ; les autres vizirs et ministres d'État se retirèrent alors, ainsi que tous ceux que leurs affaires les y avaient appelés.

La mère d'Aladin, voyant le sultan se retirer et tout le peuple partir, jugea avec raison qu'il ne siégerait pas ce jour-là, et résolut de rentrer chez lui ; et à son arrivée dit, avec beaucoup de simplicité : « Mon fils, j'ai vu le sultan, et je suis bien persuadé qu'il m'a vu aussi, car je me suis placé juste devant lui ; mais il était tellement occupé de ceux qui servaient de tous côtés, que je le plaignais et que je m'étonnais de sa patience. Enfin, je crois qu'il était profondément fatigué, car il s'est levé tout à coup, et n'a pas voulu entendre un grand nombre de ceux qui étaient prêts à lui parler, mais ils sont partis, ce dont j'étais bien content, car en effet je commençais à perdre patience, et j'étais extrêmement fatigué d'être resté si longtemps. Mais il n'y a pas de mal : j'irai encore demain ;

Le lendemain matin, elle se rendit au palais du sultan avec le présent, dès la veille ; mais quand elle y arriva, elle trouva les portes du divan fermées.

Elle alla ensuite six fois aux jours fixés, se plaça toujours directement devant le sultan, mais avec aussi peu de succès que le premier matin.

Le sixième jour, cependant, après que le divan eut été démantelé, lorsque le sultan rentra dans son propre appartement, il dit à son grand vizir : « J'ai observé pendant quelque temps une certaine femme, qui assiste constamment tous les jours que je donne audience. , avec quelque chose enveloppé dans une serviette; elle se lève toujours du début à la rupture de l'audience, et affecte de se placer juste devant moi. Si cette femme vient à notre prochaine audience, ne manquez pas de l'appeler, cela J'entendrai peut-être ce qu'elle a à dire." Le grand vizir a répondu en baissant la main, puis en la soulevant au-dessus de sa tête, signifiant sa volonté de la perdre s'il échouait.

Le jour d'audience suivant, lorsque la mère d'Aladdin se rendit au divan et se plaça devant le sultan comme d'habitude, le grand vizir appela aussitôt le chef des porteurs de masse et, la montrant du doigt, lui ordonna de l'amener devant le sultan. La vieille femme suivit aussitôt le porteur de masse, et lorsqu'elle atteignit le sultan, inclina la tête vers le tapis qui couvrait la plate-forme du trône, et resta dans cette posture jusqu'à ce qu'il lui ordonna de se lever, ce qu'elle n'avait pas plus tôt fait. qu'il lui dit : "Bonne femme, je t'ai vue te tenir debout

plusieurs jours, depuis le début jusqu'au lever du divan; quelle affaire vous amène ici ?"

Après ces paroles, la mère d'Aladdin se prosterna une seconde fois et, lorsqu'elle se leva, dit: "Monarque des monarques, je vous prie de pardonner l'audace de ma pétition et de m'assurer de votre pardon et de votre pardon." "Bien," répondit le sultan, je te pardonnerai, quoi qu'il en soit, et aucun mal ne t'arrivera.

Parlez avec audace."

Lorsque la mère d'Aladdin eut pris toutes ces précautions par crainte de la colère du sultan, elle lui raconta fidèlement la mission pour laquelle son fils l'avait envoyée, et l'événement qui l'avait amené à faire une demande si hardie malgré toutes ses remontrances.

Le sultan écouta ce discours sans montrer la moindre colère ; mais, avant qu'il ne lui donnât aucune réponse, il lui demanda ce qu'elle avait apporté ficelé dans la serviette. Elle prit le plat de porcelaine qu'elle avait déposé au pied du trône, le dénoua et le présenta au sultan.

L'étonnement et la surprise du sultan étaient inexprimables lorsqu'il a vu tant de bijoux grands, beaux et précieux rassemblés dans le plat. Il resta quelque temps perdu dans l'admiration. Enfin, quand il se fut remis, il reçut le cadeau de la main de la mère d'Aladin en disant : « Comme c'est riche ! comme c'est beau ! Après avoir admiré et manipulé tous les bijoux l'un après l'autre, il se tourna vers son grand vizir, et, lui montrant le plat, lui dit : "Voici ! admirez ! émerveillez-vous ! et avouez que vos yeux n'ont jamais vu de bijoux si riches et si beaux auparavant ! " Le vizir était charmé. – Eh bien, reprit le sultan, que dis-tu d'un tel présent ? N'est-il pas digne de la princesse ma fille ? Et ne dois-je pas l'offrir à quelqu'un qui l'estime à un si grand prix ? » Je ne peux qu'avouer, répondit le grand vizir, que le présent est digne de la princesse ; mais je prie Votre Majesté de m'accorder trois mois avant de prendre une résolution définitive. J'espère qu'avant ce temps mon fils, que vous avez considéré avec votre faveur, pourra faire un cadeau plus noble que cet Aladdin, qui est un étranger complet à votre majesté."

Le sultan accéda à sa requête, et il dit à la vieille femme : « Bonne femme, rentre chez toi, et dis à ton fils que j'accepte la proposition que tu m'as faite ; mais je ne puis épouser la princesse ma fille avant trois mois. l'expiration de ce temps, revenez."

La mère d'Aladdin rentra chez elle beaucoup plus satisfaite qu'elle ne s'y attendait, et raconta à son fils avec beaucoup de joie la réponse condescendante qu'elle avait reçue de la bouche même du sultan ; et qu'elle devait revenir au divan ce jour-là trois mois.

Aladin se crut le plus heureux de tous les hommes en apprenant cette nouvelle, et remercia sa mère du soin qu'elle avait mis dans l'affaire, dont le bon succès était d'une si grande importance pour sa paix qu'il comptait chaque jour, semaine, et même heure pendant qu'il passait. Quand deux des trois mois furent passés, sa mère un soir, n'ayant pas d'huile dans la maison, sortit pour en acheter et trouva un général en liesse - les maisons habillées de feuillages, de soies et de tapis, et chacun s'efforçant de montrer leur joie selon leur capacité. Les rues

étaient bondés d'officiers en habit de cérémonie, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, accompagnés chacun d'un grand nombre de valets de pied. La mère d'Aladdin demanda au marchand d'huile quel était le sens de toute cette préparation de fête publique. « D'où venez-vous, bonne femme, dit-il, que vous ne sachiez pas que le fils du grand vizir doit épouser la princesse Buddir al Buddoor, la fille du sultan, dans la nuit ? Elle va bientôt revenir du bain ; et ces les officiers que vous voyez doivent assister à la cavalcade vers le palais, où la cérémonie doit être célébrée.

La mère d'Aladdin en apprenant cette nouvelle a couru chez elle très rapidement. "Enfant", s'écria-t-elle, "tu es perdu; la belle promesse du sultan sera vaine! Cette nuit, le fils du grand vizir doit épouser la princesse Buddir al Buddoor."

A ce récit, Aladdin fut foudroyé, et il se souvint de la lampe, et du génie qui avait promis de lui obéir ; et sans se livrer à de vaines paroles contre le sultan, le vizir ou son fils, il résolut, si possible, d'empêcher le mariage.

Quand Aladdin fut entré dans sa chambre, il prit la lampe, la frotta au même endroit qu'auparavant, quand aussitôt le génie apparut et lui dit : " Que veux-tu ? Je suis prêt à t'obéir comme ton esclave ; je et les autres esclaves de la lampe." « Écoutez-moi », dit Aladdin. « Tu m'as jusqu'ici obéi ; mais maintenant je vais t'imposer une tâche plus dure. La fille du sultan, qui m'était promise pour épouse, est cette nuit mariée au fils du grand vizir.

Amenez-les-moi tous les deux ici dès qu'ils se retireront dans leur chambre. »

"Maître," répondit le génie, "je t'obéis."

Aladdin a soupé avec sa mère comme c'était leur habitude, puis est allé dans son propre appartement et s'est assis pour attendre le retour du génie, selon ses ordres.

Entre-temps, les festivités en l'honneur du mariage de la princesse se sont déroulées dans le palais du sultan avec une grande magnificence. Les cérémonies furent enfin terminées, et la princesse et le fils du vizir se retirèrent dans la chambre qui leur avait été préparée. A peine y étaient-ils entrés et avaient-ils congédié leurs serviteurs, que le génie, le fidèle esclave de la lampe, au grand étonnement et à l'alarme des mariés, prit le lit et, par une agence invisible pour eux, le transporta. en un instant dans la chambre d'Aladdin, où il le déposa. "Enlevez l'époux", dit Aladdin au génie, "et gardez-le prisonnier jusqu'à l'aube de demain, puis revenez avec lui ici." Aladdin étant laissé seul avec la princesse, il s'efforça d'apaiser ses craintes et lui expliqua la trahison pratiquée contre lui par le sultan son père. Il se coucha ensuite à côté d'elle, mettant un cimeterre tiré entre eux, pour montrer qu'il était déterminé à assurer sa sécurité et à la traiter avec le plus grand respect possible. Au point du jour, le génie parut à l'heure dite, ramenant l'époux, qu'en soufflant dessus, il avait laissé immobile et ravi à la porte de la chambre d'Aladin pendant la nuit ; et, sur l'ordre d'Aladdin, transporta le canapé avec la mariée et le marié dessus, par la même agence invisible, dans le palais du sultan.

Au moment où le génie avait posé le lit avec la mariée et le marié dans leur propre chambre, le sultan vint à la porte pour offrir ses bons vœux à sa fille.

Le fils du grand vizir, qui faillit périr de froid en restant toute la nuit dans son léger sous-vêtement, n'entendit pas plus tôt frapper à la porte qu'il se leva et courut dans la chambre du vestiaire, où il s'était déshabillé la nuit. avant.

Le sultan, ayant ouvert la porte, se rendit au chevet, embrassa la princesse sur le front, mais fut extrêmement surpris de la voir si mélancolique. Elle ne lui lança qu'un regard triste, exprimant une grande affliction. Il soupçonnait qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans ce silence, et se rendit aussitôt à l'appartement de la sultane, lui dit dans quel état il avait trouvé la princesse, et comment elle l'avait reçu. « Sire, dit la sultane, j'irai la voir ; elle ne me recevra pas de la même manière.

La princesse reçut sa mère avec des soupirs et des larmes, et des signes de profond abattement. Enfin, sur elle lui pressant le devoir de lui dire toutes ses pensées, elle donna à la sultane une description précise de tout ce qui lui était arrivé pendant la nuit ; sur quoi la sultane lui enjoignit la nécessité du silence et de la discrétion, car personne ne donnerait foi à une si étrange histoire. Le fils du grand vizir, exalté de l'honneur d'être le gendre du sultan, garda le silence de son côté, et les événements de la nuit ne laissèrent pas jeter la moindre ombre sur les festivités du lendemain, en célébration continue. du mariage royal.

Quand vint la nuit, les mariés furent de nouveau servis dans leur chambre avec les mêmes cérémonies que la veille. Aladdin, sachant qu'il en serait ainsi, avait déjà donné ses ordres au génie de la lampe ; et à peine furent-ils seuls que leur lit fut enlevé de la même manière mystérieuse que la veille ; et ayant passé la nuit de la même manière désagréable, ils furent le matin transportés au palais du sultan. A peine avaient-ils été replacés dans leur appartement que le sultan vint faire ses compliments à sa fille, que la princesse ne put plus lui cacher les malheureux traitements qu'elle avait subis, et lui raconta tout ce qui s'était passé, comme elle l'avait déjà fait. l'a raconté à sa mère. Le sultan, en entendant ces étranges nouvelles, consulta le grand vizir ; et trouvant de lui que son fils avait été soumis à un traitement encore pire par une agence invisible, il décida de déclarer le mariage annulé, et toutes les festivités, qui devaient encore durer plusieurs jours, annulées et terminées.

Ce changement soudain dans l'esprit du sultan a donné lieu à diverses spéculations et rapports. Personne d'autre qu'Aladdin ne connaissait le secret, et il le gardait avec le silence le plus scrupuleux ; et ni le sultan ni le grand vizir, qui avaient oublié Aladin et sa demande, n'avaient le moins du monde pensé qu'il avait quelque part dans les étranges aventures qui frappaient les mariés.

Le jour même où les trois mois contenus dans la promesse du sultan expiraient, la mère d'Aladdin se rendit de nouveau au palais et se tint au même endroit à

le divan. Le sultan la reconnut de nouveau et ordonna à son vizir de la faire amener devant lui.

Après s'être prosternée, elle fit répondre, en réponse au sultan : « Sire, je viens au bout de trois mois vous demander l'accomplissement de la promesse que vous avez faite à mon fils. Le sultan pensait peu que la demande de la mère d'Aladdin lui était faite sérieusement, ou qu'il n'entendrait plus parler de l'affaire. Il prit donc conseil auprès de son vizir, qui suggéra au sultan d'attacher au mariage des conditions que personne dans l'humble condition d'Aladdin ne pourrait remplir.

Conformément à cette suggestion du vizir, le sultan répondit à la mère d'Aladin : "Bonne femme, il est vrai que les sultans doivent respecter leur parole, et je suis prêt à tenir la mienne, en rendant votre fils heureux en mariage avec la princesse ma fille. Mais comme je ne peux pas l'épouser sans autre preuve que votre fils est capable de la soutenir dans l'état royal, vous pouvez lui dire que je remplirai ma promesse dès qu'il m'enverra quarante plateaux d'or massif, pleins de la même sorte de bijoux dont vous m'avez déjà fait cadeau, et portés par autant d'esclaves noirs, qui seront conduits par autant de jeunes et beaux esclaves blancs, tous magnifiquement vêtus. princesse ma fille sur lui ; donc, bonne femme, va le lui dire, et j'attendrai que tu m'apportes sa réponse.

La mère d'Aladdin se prosterna une seconde fois devant le trône du sultan et se retira. Sur le chemin du retour, elle riait en elle-même de l'imagination folle de son fils. « Où, dit-elle, peut-il se procurer tant de grands plateaux d'or et de si précieuses pierres pour les remplir ? C'est tout à fait hors de son pouvoir, et je crois qu'il ne sera pas très content de mon ambassade cette fois. Lorsqu'elle revint chez elle, pleine de ces pensées, elle raconta à Aladdin toutes les circonstances de son entrevue avec le sultan, et les conditions auxquelles il consentit au mariage. « Le sultan s'attend à votre réponse immédiatement, » l'a dite ; puis ajouta en riant : « Je crois qu'il peut attendre assez longtemps !

"Pas si longtemps, mère, que vous l'imaginez", répondit Aladdin. "Cette demande n'est qu'une bagatelle et ne sera pas un obstacle à mon mariage avec la princesse. Je me préparerai immédiatement à satisfaire sa demande."

Aladdin se retira dans son propre appartement et convoqua le génie de la lampe, et lui demanda de préparer et de présenter immédiatement le cadeau, avant que le sultan ne ferme son audience du matin, selon les termes dans lesquels il avait été prescrit. Le génie a professé son obéissance au propriétaire de la lampe et a disparu. En très peu de temps, un train de quarante esclaves noirs, conduit par le même nombre d'esclaves blancs, est apparu en face de la maison dans laquelle vivait Aladdin. Chaque esclave noir portait sur sa tête un bassin d'or massif, plein de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes. Aladdin s'est alors adressé à sa mère; « Madame, je vous prie de ne pas perdre de temps ; avant que le sultan et le divan ne se lèvent, je voudrais que vous retourniez au palais avec ce présent comme dot demandée pour la princesse, afin qu'il juge par ma diligence et mon exactitude du désir ardent et sincère Je dois me procurer l'honneur de cette alliance."

Dès que cette magnifique procession, avec la mère d'Aladdin en tête, eut commencé à marcher de la maison d'Aladdin, toute la ville fut remplie de la foule des gens désireux de voir un si grand spectacle. Le port gracieux, la forme élégante et la merveilleuse ressemblance de chaque esclave ; leurs tombes marchent à égale distance l'une de l'autre ; l'éclat de leurs ceintures ornées de pierres précieuses et l'éclat des aigrettes de pierres précieuses dans leurs turbans excitaient la plus grande admiration des spectateurs. Comme il fallait traverser plusieurs rues pour se rendre au palais, tout le long du chemin était bordé de files de spectateurs. Rien, en effet, n'a été jamais vu si beau et brillant dans le palais du sultan, et les robes les plus riches des émirs de sa cour n'étaient pas comparables aux robes coûteuses de ces esclaves, qu'ils supposaient être des rois.

Comme le sultan, averti de leur approche, avait donné l'ordre de les faire entrer, ils ne rencontrèrent aucun obstacle, mais entrèrent dans le divan en ordre régulier, une partie tournant à droite et l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés et qu'ils eurent formé un demi-cercle devant le trône du sultan, les esclaves noirs posèrent les plateaux d'or sur le tapis, se prosternèrent en touchant le tapis avec leur front, et en même temps les esclaves blancs firent de même. . Quand ils se levaient, les esclaves noirs découvraient les plateaux, puis tous se tenaient debout, les bras croisés sur la poitrine.

Pendant ce temps, la mère d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône, et s'étant prosternée, dit au sultan : « Sire, mon fils sait que ce cadeau est bien en dessous de l'avis de la princesse Buddir al Buddoor ; mais espère néanmoins que votre la majesté l'acceptera et le rendra agréable à la princesse, et avec d'autant plus de confiance qu'il s'est efforcé de se conformer aux conditions qu'il vous a plu d'imposer.

Le sultan, accablé à la vue d'une telle magnificence plus que royale, répondit sans hésitation aux paroles de la mère d'Aladin : « Va dire à ton fils que j'attends les bras ouverts pour l'embrasser ; et plus il se hâte de venir recevoir la princesse ma fille de mes mains, plus il me fera plaisir." Dès que la mère d'Aladin se fut retirée, le sultan mit fin à l'audience ; et se levant de son trône, ordonna que les serviteurs de la princesse fussent venir porter les plateaux dans l'appartement de leur maîtresse, où il allait lui-même les examiner avec elle à loisir. Les quatre-vingt esclaves furent conduits dans le palais ; et le sultan, informant la princesse de leurs magnifiques vêtements, ordonna de les amener devant son appartement, afin qu'elle puisse voir à travers les treillis qu'il n'avait pas exagérés dans son récit.

Entre-temps, la mère d'Aladdin arriva à la maison et montra dans son air et sa contenance la bonne nouvelle qu'elle apportait à son fils. « Mon fils, dit-elle, vous pouvez vous réjouir d'être arrivé à la hauteur de vos désirs. Le sultan a déclaré que vous épouserez la princesse Buddir al Buddoor. Il vous attend avec impatience.

Aladdin, ravi de cette nouvelle, fit très peu de réponse à sa mère, mais se retira dans sa chambre. Là, il frotta sa lampe, et le génie obéissant apparut. "Génie", dit Aladdin, "conduis-moi immédiatement dans un bain, et donne-moi la robe la plus riche et la plus magnifique jamais portée par un monarque."

A peine les mots furent-ils sortis de sa bouche que le génie le rendit, ainsi que lui-même, invisible, et le transporta dans un hummum du plus beau marbre de toutes sortes de couleurs, où il fut déshabillé, sans voir par qui, dans une salle magnifique et spacieuse. Il a ensuite été bien frotté et lavé avec diverses eaux parfumées. Après avoir traversé plusieurs degrés de chaleur, il en ressort un homme tout à fait différent de ce qu'il était auparavant. Sa peau était claire comme celle d'un enfant, son corps léger et libre ; et lorsqu'il revint dans la salle, il trouva, au lieu de ses pauvres vêtements, une robe dont la magnificence l'étonna. Le génie l'aida à s'habiller, et quand il eut fini, le ramena dans sa propre chambre, où il lui demanda s'il avait d'autres commandes. "Oui", répondit Aladdin; "Apportez-moi un coursier qui surpasse en beauté et en bonté le meilleur des écuries du sultan, avec une selle, une bride et d'autres caparaçons correspondant à sa valeur. Fournissez également vingt esclaves, aussi richement vêtus que ceux qui ont porté le présent au sultan, pour marcher à mes côtés et me suivre, et vingt autres pour me précéder sur deux rangs. En plus de cela, amenez à ma mère six femmes esclaves pour l'assister, aussi richement vêtues au moins que n'importe laquelle de la princesse Buddir al Buddoor, chacune portant une robe complète digne de n'importe quelle sultane. Je veux aussi dix mille pièces d'or dans dix bourses; va, et dépêche-toi.

Dès qu'Aladin eut donné ces ordres, le génie disparut, mais revint bientôt avec le cheval, les quarante esclaves, dont dix portaient chacun une bourse contenant dix mille pièces d'or, et six femmes esclaves, chacune portant sur sa tête un différent robe pour la mère d'Aladdin, enveloppée dans un morceau de tissu argenté, et les a toutes présentées à Aladdin.

Il présenta les six femmes esclaves à sa mère, lui disant qu'elles étaient ses esclaves et que les robes qu'elles avaient apportées étaient pour son usage. Sur les dix bourses, Aladdin en prit quatre, qu'il donna à sa mère, lui disant que c'était pour lui fournir le nécessaire; il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les amenaient, avec ordre de les jeter par poignées parmi le peuple à mesure qu'ils se rendraient au palais du sultan. Les six esclaves qui portaient les bourses, il ordonna également de marcher devant lui, trois à droite et trois à gauche.

Quand Aladdin s'était ainsi préparé pour sa première entrevue avec le sultan, il renvoya le génie, et immédiatement montant sur son destrier, commença sa marche, et bien qu'il n'ait jamais été à cheval auparavant, il apparut avec une grâce que le cavalier le plus expérimenté pourrait envier. L'afflux innombrable de gens qu'il traversait faisait retentir l'air de leurs acclamations, surtout chaque fois que les six esclaves qui portaient les bourses jetaient des poignées d'or parmi la populace.

A l'arrivée d'Aladdin au palais, le sultan fut surpris de le trouver plus richement et magnifiquement vêtu qu'il ne l'avait jamais été lui-même, et fut impressionné par sa beauté et sa dignité de manières, qui étaient si différentes de ce qu'il attendait du fils de quelqu'un d'aussi humble que la mère d'Aladin. Il l'embrassa avec toutes les démonstrations de joie, et quand il voulut tomber à ses pieds, le tint par la main, et le fit asseoir près de son trône. Peu de temps après, il le conduisit, au son des trompettes, des hautbois et de toutes sortes de musiques, à une magnifique fête où le sultan et Aladdin mangèrent seuls,

et les grands seigneurs de la cour, selon leur rang et leur dignité, s'asseyaient à différentes tables. Après la fête, le sultan envoya chercher le cadi en chef et lui ordonna de rédiger un contrat de mariage entre la princesse Buddir al Buddoor et Aladdin. Une fois le contrat rédigé, le sultan demanda à Aladdin s'il voulait rester au palais et terminer les cérémonies du mariage ce jour-là.

« Sire, dit Aladdin, si grande que soit mon impatience d'entrer dans l'honneur que m'accorde Votre Majesté, cependant je vous prie de me permettre de construire d'abord un palais digne de recevoir la princesse votre fille. Je vous prie de m'accorder suffisamment de terrain près de votre palais, et je le ferai terminer avec la plus grande célérité.

Le sultan a accordé sa demande à Aladdin et l'a de nouveau embrassé. Après quoi il prit congé avec autant de politesse que s'il avait été élevé et avait toujours vécu à la cour.

Aladdin rentra chez lui dans l'ordre où il était venu, au milieu des acclamations du peuple, qui lui souhaitait bonheur et prospérité. Aussitôt qu'il fut descendu de cheval, il se retira dans sa propre chambre, prit la lampe et appela comme d'habitude le génie, qui professa son allégeance.

"Génie", dit Aladdin, "construis-moi un palais digne de recevoir la princesse Buddir al Buddoor. Que ses matériaux soient faits de rien de moins que du porphyre, du jaspé, de l'agate, du lapis-lazuli et du marbre le plus fin. Que ses murs soient massifs briques d'or et d'argent posées alternativement. Que chaque façade contienne six fenêtres, et que les treillis de celles-ci (sauf une, qui doit être laissée inachevée) soient enrichis de diamants, de rubis et d'émeraudes, de sorte qu'ils dépasseront tout ce qui est jamais. qu'il y ait une cour intérieure et une cour extérieure devant le palais, et un grand jardin, mais, surtout, aménagez un trésor sûr, et remplissez-le d'or et d'argent. Qu'il y ait aussi des cuisines. et des entrepôts, des écuries pleines des meilleurs chevaux, avec leurs écuyers et leurs palefreniers, et des équipages de chasse, des officiers, des serviteurs et des esclaves, hommes et femmes, pour former une suite pour la princesse et moi-même. Allez exécuter mes volontés.

Quand Aladdin a donné ces commandes au génie, le soleil s'est couché. Le lendemain matin, au point du jour, le génie se présenta, et ayant obtenu l'assentiment d'Aladdin, le transporta en un instant dans le palais qu'il avait fait. Le génie lui fit parcourir tous les appartements, où il trouva des officiers et des esclaves, habités selon leur rang et les services auxquels ils étaient affectés. Le génie lui montra alors le trésor, qui était ouvert par un trésorier, où Aladdin vit de grands vases de différentes tailles, empilés jusqu'en haut avec de l'argent, rangés tout autour de la chambre. Le génie le conduisit de là aux écuries, où se trouvaient quelques-uns des plus beaux chevaux du monde, et les palefreniers occupés à les parer ; de là, ils allaient aux entrepôts, qui étaient remplis de tout ce qui était nécessaire, tant pour la nourriture que pour l'ornement.

Quand Aladdin eut examiné chaque partie du palais, et en particulier la salle aux vingt-quatre fenêtres, et trouva qu'elle dépassait de loin ses attentes les plus chères, il dit : « Génie, il manque une chose : un beau tapis pour la princesse sur laquelle marcher du palais du sultan au mien. Déposez-en un immédiatement.

Le génie a disparu et Aladdin a vu ce qu'il désirait s'exécuter en un instant. Le génie revint alors et le porta chez lui.

Lorsque les portiers du sultan vinrent ouvrir les portes, ils furent étonnés de trouver ce qui avait été un jardin inoccupé rempli d'un magnifique palais et d'un splendide tapis s'étendant jusqu'à lui depuis le palais du sultan. Ils racontèrent l'étrange nouvelle au grand vizir, qui en fit part au sultan, qui s'exclama : "Ce doit être le palais d'Aladin, que je lui ai donné l'autorisation de construire pour ma fille. Il a voulu nous surprendre, et nous faire voir quelles merveilles peuvent se faire en une seule nuit."

Aladdin, après avoir été transporté par le génie dans sa propre maison, a demandé à sa mère d'aller chez la princesse Buddir al Buddoor et de lui dire que le palais serait prêt pour sa réception dans la soirée. Elle s'en alla, accompagnée de ses femmes esclaves, dans le même ordre que la veille. Peu de temps après son arrivée à l'appartement de la princesse, le sultan lui-même entra et fut surpris de la trouver, qu'il connaissait comme sa suppliante à son divan sous une apparence si humble, être maintenant plus richement et somptueusement vêtue que sa propre fille. Cela lui a donné une meilleure opinion d'Aladdin, qui prenait tellement soin de sa mère et lui faisait partager sa richesse et ses honneurs. Peu de temps après son départ, Aladdin, montant sur son cheval et accompagné de sa suite de magnifiques serviteurs, quitta pour toujours la maison paternelle et se rendit au palais dans la même pompe qu'il n'oublia pas non plus d'emporter avec lui la lampe merveilleuse à laquelle il devait toute sa fortune, ni de porter l'anneau qui lui fut donné en talisman. Le sultan reçut Aladdin avec la plus grande magnificence, et la nuit, à la fin des cérémonies de mariage, la princesse prit congé du sultan son père. Des orchestres de musique menaient le cortège, suivis d'une centaine d'huissiers d'état et d'autant de muets noirs, en deux files, avec leurs officiers à leur tête.

Quatre cents des jeunes pages du sultan portaient des flambeaux de chaque côté, ce qui, avec les illuminations des palais du sultan et d'Aladdin, le rendait aussi clair que le jour. Dans cet ordre la princesse, transportée dans sa litière, et accompagnée aussi de la mère d'Aladdin, portée dans une superbe litière et accompagnée de ses femmes esclaves, procéda sur le tapis qui fut étendu du palais du sultan à celui d'Aladdin. A son arrivée, Aladdin était prêt à la recevoir à l'entrée, et la conduisit dans une grande salle, illuminée d'un nombre infini de bougies de cire, où un noble festin était servi. Les plats étaient d'or massif et contenaient les mets les plus délicats. Les vases, les bassins et les gobelets étaient également en or et d'un travail exquis, et tous les autres ornements et embellissements de la salle répondaient à cet étalage. La princesse, éblouie de voir tant de richesses réunies en un seul lieu, dit à Aladdin : « Je pensais, prince, que rien au monde n'était aussi beau que le palais du sultan mon père, mais la vue de cette salle seule suffit à montrer J'ai été trompé."

Le souper terminé, une compagnie de danseuses entra, qui jouèrent, selon la coutume du pays, en chantant en même temps des vers à la louange de la mariée et du marié.

Vers minuit, la mère d'Aladdin a conduit la mariée à l'appartement nuptial, et il s'est retiré peu après.

Le lendemain matin, les serviteurs d'Aladdin se présentèrent pour l'habiller, et lui apportèrent un autre habit, aussi riche et magnifique que celui porté la veille. Il ordonna alors de préparer un des chevaux, le monta, et se rendit au milieu d'une grande troupe d'esclaves au palais du sultan, pour le supplier de prendre un repas dans le palais de la princesse, en présence de son grand vizir et de tous les seigneurs de sa cour. Le sultan y consentit avec plaisir, se leva aussitôt, et, précédé des principaux officiers de son palais, et suivi de tous les grands seigneurs de sa cour, accompagna Aladdin.

Plus le sultan s'approchait du palais d'Aladin, plus il était frappé par sa beauté ; mais lorsqu'il y entra, entra dans la salle et vit les fenêtres enrichies de diamants, de rubis, d'émeraudes, toutes de grosses pierres parfaites, il fut complètement surpris et dit à son gendre : "Ce palais est l'un des les merveilles du monde ; car où dans tout le monde d'ailleurs trouverons-nous des murs construits en masse d'or et d'argent, et des diamants, des rubis et des émeraudes composant les fenêtres ? Mais ce qui me surprend le plus, c'est qu'une salle de cette magnificence soit laissée avec une de ses fenêtres incomplète et inachevée." « Sire, répondit Aladdin, l'omission était intentionnelle, puisque j'ai souhaité que vous ayez la gloire d'achever cette salle. "Je prends votre intention avec bonté", a déclaré le sultan, "et donnerai des ordres à ce sujet immédiatement."

Après que le sultan eut terminé ce magnifique divertissement offert pour lui et pour sa cour par Aladdin, il fut informé que les bijoutiers et les orfèvres étaient présents; sur quoi il retourna dans la salle et leur montra la fenêtre qui n'était pas terminée. « Je vous ai fait venir, dit-il, pour que cette fenêtre soit aussi parfaite que les autres. Examinez-les bien et faites toute la dépêche que vous pourrez.

Les bijoutiers et les orfèvres examinèrent avec une grande attention les vingt-trois fenêtres, et après s'être consultés ensemble, pour savoir ce que chacun pouvait fournir, ils revinrent, et se présentèrent devant le sultan, dont le principal bijoutier, se chargeant de parler pour le reste, dit : « Sire, nous sommes tous disposés à exercer nos plus grands soins et notre plus grande industrie pour vous obéir ; mais entre nous tous, nous ne pouvons pas fournir assez de bijoux pour un si grand travail. « J'ai plus qu'il n'en faut, dit le sultan ; « Viens dans mon palais, et tu choisiras ce qui répondra à ton dessein.

Lorsque le sultan rentra dans son palais, il ordonna de faire sortir ses bijoux, et les joailliers en prirent une grande quantité, surtout ceux dont Aladdin lui avait fait cadeau, dont ils se servirent bientôt, sans faire grand progrès dans leur travail. Ils revinrent plusieurs fois pour en redemander, et en un mois ils n'avaient pas terminé la moitié de leur travail. Bref, ils utilisèrent tous les bijoux que possédait le sultan, et empruntés au vizir, mais pourtant le travail n'était pas à moitié fait.

Aladdin, qui savait que tous les efforts du sultan pour rendre cette fenêtre comme les autres étaient vains, envoya chercher les bijoutiers et les orfèvres, et non seulement leur ordonna de renoncer à leur travail, mais leur ordonna de défaire ce qu'ils avaient commencé, et de rapporter tous leurs bijoux au sultan et au vizir. Ils dénouèrent en quelques heures ce qu'ils avaient fait pendant six semaines et se retirèrent, laissant Aladdin seul dans la salle. Il prit la lampe qu'il portait sur lui, la frotta, et bientôt le génie apparut. "Génie," dit Aladdin, "je t'ai ordonné de

laisse une des vingt-quatre fenêtres de cette salle imparfaite, et tu as exécuté ponctuellement mes ordres ; maintenant je veux que tu fasses comme les autres. » Le génie disparut aussitôt. Aladdin sortit de la salle et, revenant peu après, trouva la fenêtre telle qu'il la voulait, comme les autres.

Pendant ce temps, les bijoutiers et les orfèvres se rendirent au palais et furent introduits en présence du sultan, où le chef bijoutier présenta les pierres précieuses qu'il avait rapportées. Le sultan leur a demandé si Aladdin leur avait donné une raison de le faire, et ils ont répondu qu'il ne leur en avait donné aucune, il a ordonné qu'un cheval soit amené, qu'il a monté, et est monté au palais de son gendre, avec quelques quelques préposés à pied, pour savoir pourquoi il avait ordonné l'arrêt de l'achèvement de la fenêtre. Aladdin l'a rencontré à la porte, et sans donner aucune réponse à ses questions l'a conduit au grand salon, où le sultan, à sa grande surprise, a trouvé la fenêtre qui était restée imparfaite pour correspondre exactement avec les autres. Il crut d'abord qu'il se trompait, et examina les deux fenêtres de chaque côté, et ensuite toutes les quatre et vingt ; mais quand il fut convaincu que la fenêtre à laquelle plusieurs ouvriers avaient si longtemps travaillé était terminée en si peu de temps, il embrassa Aladdin et l'embrassa entre les yeux. « Mon fils, dit-il, quel homme tu es pour faire des choses si étonnantes toujours en un clin d'œil ! Il n'y a pas ton semblable au monde ; plus j'en sais, plus je t'admire.

Le sultan retourna au palais, et après cela se rendit fréquemment à la fenêtre pour contempler et admirer le merveilleux palais de son gendre.

Aladdin ne se confinait pas dans son palais, mais se rendait avec beaucoup d'apparat, tantôt dans une mosquée, tantôt dans une autre, pour des prières, ou pour visiter le grand vizir ou les principaux seigneurs de la cour. Chaque fois qu'il sortait, il obligeait deux esclaves, qui marchaient à côté de son cheval, à jeter des poignées d'argent parmi le peuple lorsqu'il passait dans les rues et sur les places. Cette générosité lui a valu l'amour et les bénédictions du peuple, et il était courant pour eux de jurer par sa tête. Ainsi Aladdin, tout en rendant hommage au sultan, gagna par sa conduite affable et sa libéralité les affections du peuple.

Aladdin s'était conduit de cette manière plusieurs années, lorsque le magicien africain, qui l'avait depuis quelques années renvoyé de son souvenir, résolut de s'informer avec certitude s'il avait péri, comme il le supposait, dans la grotte souterraine ou non. Après avoir recouru à un long cours de cérémonies magiques et formé un horoscope pour déterminer le sort d'Aladdin, quelle ne fut pas sa surprise de trouver les apparences pour déclarer qu'Aladdin, au lieu de mourir dans la grotte, s'était échappé, et vivait dans la splendeur royale, à l'aide du génie de la lampe merveilleuse !

Dès le lendemain, le magicien se mit en route et se rendit en toute hâte dans la capitale de la Chine, où, à son arrivée, il prit son logement dans un khan.

Il a ensuite rapidement appris la richesse, les œuvres caritatives, le bonheur et le splendide palais du prince Aladdin. Dès qu'il a vu le merveilleux tissu, il a su que seuls les génies, les esclaves de la lampe, auraient pu accomplir de telles merveilles ; et piqué au vif par le haut domaine d'Aladin, il retourna vers le khan.

A son retour, il eut recours à une opération de géomancie pour savoir où se trouvait la lampe, si Aladdin l'emportait avec lui ou où il la laissait. Le résultat de sa consultation l'a informé, à sa grande joie, que la lampe était dans le palais. "Eh bien," dit-il en se frottant les mains de joie, "j'aurai la lampe, et je ferai revenir Aladdin à son état mesquin d'origine."

Le lendemain, le magicien apprit, du surintendant en chef du khan où il logeait, qu'Aladdin était parti pour une expédition de chasse, qui devait durer huit jours, dont trois seulement étaient expirés. Le magicien ne voulait rien savoir de plus. Il résolut aussitôt ses plans. Il alla chez un chaudronnier, et demanda une douzaine de lampes de cuivre : le maître de la boutique lui dit qu'il n'en avait pas tant à lui, mais s'il avait de la patience jusqu'au lendemain, il les aurait prêtes. Le magicien fixa son heure et lui ordonna de veiller à ce qu'ils soient beaux et bien polis.

Le lendemain, le magicien réclama les douze lampes, paya à l'homme le prix total, les mit dans un panier suspendu à son bras et se rendit directement au palais d'Aladdin. Alors qu'il s'approchait, il se mit à pleurer : « Qui changera les vieilles lampes pour des neuves ? Sur son chemin, une foule d'enfants se rassembla, qui huèrent, et le crurent, comme tous ceux qui passaient par là, un fou ou un imbécile, pour proposer de changer des lampes neuves pour des vieilles.

Le magicien africain ne tenait pas compte de leurs moqueries, de leurs huées ou de tout ce qu'ils pouvaient lui dire, mais continuait à pleurer : « Qui changera les vieilles lampes pour des neuves ? Il répéta cela si souvent, se promenant de long en large devant le palais, que la princesse, qui se trouvait alors dans la salle aux vingt-quatre fenêtres, entendant un homme crier quelque chose, et voyant une grande foule se presser autour de lui, envoya une de ses esclaves pour savoir ce qu'il criait.

L'esclave revint en riant si fort que la princesse la reprit. - Madame, répondit l'esclave en riant encore, qui peut s'abstenir de rire, de voir un vieillard avec un panier au bras, plein de belles lampes neuves, demander de les changer pour des anciennes ? Les enfants et la foule se pressent autour de lui. de sorte qu'il peut à peine bouger, faire tout le bruit qu'ils peuvent en se moquant de lui."

Une autre esclave, entendant cela, dit: "Maintenant, vous parlez de lampes, je ne sais pas si la princesse l'a peut-être remarqué, mais il y en a une vieille sur une étagère du vestiaire du prince Aladdin, et celui qui la possède ne le fera pas. soyez désolé d'en trouver une nouvelle à sa place. Si la princesse veut, elle peut avoir le plaisir d'essayer si ce vieil homme est assez stupide pour donner une nouvelle lampe pour une vieille, sans rien prendre pour l'échange.

La princesse, qui ne connaissait pas la valeur de cette lampe, et l'intérêt qu'Aladin avait à la conserver, entra dans la plaisanterie, et ordonna à un esclave de la prendre et d'en faire l'échange. L'esclave obéit, sortit de la salle, et à peine arrivé aux portes du palais, il vit le magicien africain, l'appela et, lui montrant la vieille lampe, dit: "Donnez-moi une nouvelle lampe pour cela."

Le magicien n'a jamais douté mais c'était la lampe qu'il voulait. Il ne pouvait y en avoir d'autre dans ce palais où chaque ustensile était en or ou en argent. Il l'arracha avidement de la main de l'esclave, et, l'enfonçant aussi loin qu'il put dans sa poitrine,

lui offrit son panier et lui ordonna de choisir celui qui lui plaisait le plus. L'esclave en choisit un et le porta à la princesse ; mais le changement n'était pas plus tôt fait que la place retentissait des cris des enfants, se moquant de la folie du magicien.

Le magicien africain ne resta plus près du palais, ni ne cria plus : « Des lampes neuves pour les anciennes ! mais a fait le meilleur de son chemin vers son khan. Sa fin a été exaucée; et par son silence il se débarrassa des enfants et de la foule.

Dès qu'il fut hors de vue des deux palais, il se hâta de descendre les rues les moins fréquentées ; et, n'ayant plus besoin de ses lampes ni de sa corbeille, il posa le tout dans un endroit où personne ne le vit. Puis, descendant une rue ou deux, il marcha jusqu'à l'une des portes de la ville, et poursuivant son chemin à travers les faubourgs, qui étaient très étendus, il atteignit enfin un endroit isolé, où il s'arrêta jusqu'à l'obscurité de la nuit, comme le moment le plus approprié pour le design qu'il avait en tête. Lorsqu'il devint tout à fait sombre, il retira la lampe de sa poitrine et la frotta. À cette sommation, le génie apparut et dit : « Que veux-tu ? Je suis prêt à t'obéir comme ton esclave et l'esclave de tous ceux qui ont cette lampe entre les mains, moi et les autres esclaves de la lampe. " "Je t'ordonne," répondit le magicien, "de me transporter immédiatement, ainsi que le palais que toi et les autres esclaves de la lampe avez construit en ce jour, avec tout le peuple qui s'y trouve, en Afrique." Le génie ne fit aucune réponse, mais, avec l'aide des autres génies, les esclaves de la lampe, le transportèrent immédiatement, lui et le palais entier, à l'endroit où il avait été prié de le transporter.

Tôt le lendemain matin, lorsque le sultan, selon la coutume, alla contempler et admirer le palais d'Aladdin, sa stupéfaction fut sans borne de constater qu'on ne le voyait nulle part. Il ne pouvait comprendre qu'un si grand palais, qu'il voyait bien tous les jours depuis quelques années, pût disparaître si tôt et ne pas laisser derrière lui le moindre vestige. Dans sa perplexité, il ordonna de faire venir rapidement le grand vizir.

Le grand vizir, qui en secret n'accordait aucune bonne volonté à Aladdin, laissa entendre qu'il soupçonnait que le palais avait été construit par magie et qu'Aladdin avait fait de son excursion de chasse une excuse pour déplacer son palais avec la même soudaineté avec laquelle il avait été érigé. Il engagea le sultan à envoyer un détachement de ses gardes et à faire arrêter Aladin comme prisonnier d'État. Son gendre étant amené devant lui, il n'entendit pas un mot de lui, mais ordonna qu'il soit mis à mort. Le décret causa tant de mécontentement parmi le peuple, dont Aladdin s'était assuré l'affection par ses largesses et ses charités, que le sultan, craignant une insurrection, fut obligé de lui accorder la vie. Lorsqu'Aladdin se trouva en liberté, il s'adressa de nouveau au sultan : « Sire, je vous prie de me faire connaître le crime par lequel j'ai ainsi perdu la faveur de votre visage. — Votre crime, répondit le sultan, misérable homme ! ne le savez-vous pas ? Suivez-moi, et je vous le montrerai. Le sultan emmena alors Aladdin dans l'appartement d'où il avait l'habitude de regarder et d'admirer son palais, et dit: "Vous devriez savoir où se trouvait votre palais. Regardez! attention, et dites-moi ce qu'il est devenu." Aladdin l'a fait, et, étant tout à fait étonné de la perte de son palais, était sans voix. Enfin, se reprenant, il dit : « C'est vrai, je ne vois pas le palais. Il est disparu ; mais je n'ai eu aucun souci à le faire enlever.

donne-moi quarante jours, et si dans ce temps je ne peux pas le restituer, j'offrirai ma tête pour qu'elle soit disposée à ton gré." "Je te donne le temps que tu demandes, mais à la fin des quarante jours n'oublie pas de toi-même avant moi."

Aladdin est sorti du palais du sultan dans un état d'humiliation extrême.

Les seigneurs qui l'avaient courtoisé au temps de sa splendeur refusèrent désormais d'avoir aucune communication avec lui. Pendant trois jours, il erra dans la ville, excitant l'émerveillement et la compassion de la multitude, en demandant à tous ceux qu'il rencontrait s'ils avaient vu son palais ou s'ils pouvaient lui en dire quelque chose. Le troisième jour, il erra dans la campagne, et, comme il s'approchait d'une rivière, il tomba sur la berge avec tant de violence qu'il frotta l'anneau que le magicien lui avait donné, si fort, en se tenant au rocher pour le sauver. lui-même, qu'immédiatement apparut le même génie qu'il avait vu dans la grotte où le magicien l'avait laissé. « Que veux-tu ? dit le génie. "Je suis prêt à t'obéir comme ton esclave, et l'esclave de tous ceux qui ont cet anneau au doigt, moi et les autres esclaves de l'anneau."

Aladdin, agréablement surpris d'une offre d'aide si peu attendue, répondit: "Génie, montre-moi où se trouve maintenant le palais que j'ai fait construire, ou ramène-le là où il se trouvait d'abord." "Votre ordre," répondit le génie, "n'est pas tout à fait en mon pouvoir; je ne suis que l'esclave de l'anneau, et non de la lampe." "Je t'ordonne donc," répondit Aladdin, "par le pouvoir de l'anneau, de me transporter à l'endroit où se trouve mon palais, dans quelque partie du monde que ce soit." Ces mots ne furent pas plutôt sortis de sa bouche, que le génie le transporta en Afrique, au milieu d'une grande plaine, où se dressait son palais, à peu de distance d'une ville, et, le plaçant exactement sous la fenêtre de la maison de la princesse. appartement, l'a quitté.

Or, il arriva que peu de temps après qu'Aladdin eut été transporté par l'esclave de l'anneau dans le voisinage de son palais, l'un des serviteurs de la princesse Buddir al Buddoor, regardant par la fenêtre, l'aperçut et le dit instantanément à sa maîtresse. La princesse, qui ne pouvait croire à la bonne nouvelle, se hâta vers la fenêtre et, voyant Aladdin, l'ouvrit aussitôt. Le bruit de l'ouverture de la fenêtre fit tourner la tête dans cette direction, et apercevant la princesse, il la salua d'un air qui exprimait sa joie.

« Pour ne pas perdre de temps, lui dit-elle, j'ai envoyé vous faire ouvrir la porte privée. Entrez et montez.

La porte privée, qui se trouvait juste sous l'appartement de la princesse, fut bientôt ouverte et Aladdin conduit dans la chambre. Il est impossible d'exprimer la joie de tous deux de se revoir après une si cruelle séparation. Après s'être embrassés et avoir versé des larmes de joie, ils s'assirent et Aladdin dit: "Je vous prie, princesse, de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe qui se tenait sur une étagère dans ma chambre de robe?"

"Hélas!" répondit la princesse, je craignais que notre malheur ne fût dû à cette lampe, et ce qui me chagrine le plus, c'est d'en avoir été la cause. J'ai eu la folie de changer la vieille lampe pour une nouvelle, et le lendemain matin je me suis retrouvé dans ce pays inconnu, qu'on m'a dit être l'Afrique."

— Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez tout expliqué en me disant que nous sommes en Afrique. Je vous demande seulement de me dire si vous savez où se trouve maintenant la vieille lampe. « Le magicien africain la porte soigneusement enveloppée dans son sein, dit la princesse ; « et ceci je peux vous assurer, parce qu'il l'a sorti avant moi, et me l'a montré dans le triomphe.

« Princesse, dit Aladdin, je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer et de reprendre possession de la lampe, dont dépend toute ma prospérité. Pour exécuter ce dessein, il me faut aller à la ville. Je reviendrai à midi, et je vous dirai alors ce que vous devez faire pour assurer le succès. En attendant, je me déguiserai, et je prie que la porte privée puisse être ouverte au premier coup.

Quand Aladdin fut hors du palais, il regarda autour de lui de tous côtés, et apercevant un paysan entrant dans la campagne, courut après lui ; et quand il l'eut rattrapé, lui fit une proposition de changer de vêtements, ce que l'homme accepta. Quand ils eurent fait l'échange, le paysan vqua à ses occupations, et Aladdin entra dans la ville voisine. Après avoir traversé plusieurs rues, il arriva dans cette partie de la ville où les marchands et les artisans avaient leurs rues particulières selon leurs métiers. Il entra dans celle des droguistes, et entrant dans une des boutiques les plus grandes et les mieux garnies, demanda au droguiste s'il avait une certaine poudre, qu'il nomma.

Le pharmacien, jugeant Aladin par son habitude d'être très pauvre, lui dit qu'il l'avait, mais qu'il était très cher. Sur quoi Aladdin, pénétrant ses pensées, sortit sa bourse et, lui montrant de l'or, demanda un demi-dram de poudre, que le pharmacien pesa et lui donna, lui disant que le prix était une pièce d'or. Aladdin mit l'argent dans sa main, et courut au palais, où il entra aussitôt par la porte privée. Lorsqu'il entra dans l'appartement de la princesse, il lui dit : "Princesse, vous devez prendre votre part dans le plan que je propose pour notre délivrance. Vous devez surmonter votre aversion pour le magicien et adopter une manière très amicale envers lui, et demandez-lui de vous obliger à prendre part à une fête dans vos appartements. Avant qu'il parte, demandez-lui d'échanger avec vous des coupes, ce que lui, content de l'honneur que vous lui faites, fera volontiers, quand vous devrez lui donner la coupe contenant cette poudre. . En le buvant, il s'endormira instantanément et nous obtiendrons la lampe, dont les esclaves exécuteront toutes nos enchères et nous restitueront, ainsi que le palais, à la capitale de la Chine.

La princesse obéit au maximum aux instructions de son mari. Elle prit un air de plaisir lors de la prochaine visite du magicien, et l'invita à un divertissement, qu'il accepta très volontiers. A la fin de la soirée, au cours de laquelle la princesse avait tout essayé pour lui plaire, elle lui demanda d'échanger des coupes avec elle, et, donnant le signal, se fit apporter la coupe droguée, qu'elle donna au magicien. Il l'a bu par compliment à la princesse jusqu'à la toute dernière goutte, lorsqu'il est tombé à la renverse sans vie sur le canapé.

La princesse, en prévision du succès de son projet, avait placé ses femmes de la grande salle jusqu'au pied de l'escalier, que le mot fut à peine donné que le magicien africain était tombé à la renverse, que la porte s'ouvrit et Aladdin admis dans la salle. La princesse se leva de son siège, et

a couru fou de joie pour l'embrasser; mais il l'arrêta et lui dit : « Princesse, retirez-vous dans votre appartement, et laissez-moi seul, pendant que je m'efforce de vous ramener en Chine aussi rapidement que vous en avez été ramenée.

Lorsque la princesse, ses femmes et ses esclaves furent sortis de la salle, Aladdin ferma la porte et, se dirigeant directement vers le cadavre du magicien, ouvrit son gilet, sortit la lampe soigneusement enveloppée et la frotta. , le génie est immédiatement apparu. "Génie," dit Aladdin, "je t'ordonne de transporter ce palais instantanément à l'endroit d'où il a été amené ici."

Le génie baissa la tête en signe d'obéissance et disparut. Immédiatement le palais fut transporté en Chine, et son déplacement ne fut ressenti que par deux petites secousses, l'une lorsqu'il fut soulevé, l'autre lorsqu'il fut déposé, et tous deux dans un très court intervalle de temps.

Au lendemain de la restauration du palais d'Aladdin, le sultan regardait par sa fenêtre et pleurait le sort de sa fille, lorsqu'il crut voir la vacance créée par la disparition du palais se combler à nouveau. En y regardant plus attentivement, il se convainquit hors de tout doute que c'était le palais de son gendre. La joie et l'allégresse ont succédé au chagrin et au chagrin. Il ordonna aussitôt de seller un cheval, qu'il monta à l'instant, pensant qu'il ne pourrait pas se hâter assez.

Aladdin se leva ce matin-là à la pointe du jour, revêtit l'un des plus magnifiques habits que sa garde-robe offrait, et monta dans la salle aux vingt-quatre fenêtres, d'où il aperçut le sultan qui s'approchait, et le reçut au pied du grand escalier, l'aidant à descendre.

Il conduisit le sultan dans l'appartement de la princesse. L'heureux père l'embrassa avec des larmes de joie ; et la princesse, de son côté, donna des témoignages semblables de son extrême plaisir. Après un court intervalle consacré aux explications mutuelles de tout ce qui s'était passé, le sultan rendit Aladdin en sa faveur et exprima ses regrets pour l'apparente dureté avec laquelle il l'avait traité. « Mon fils, dit-il, ne sois pas mécontent de mes démarches contre toi ; elles sont nées de mon amour paternel, et tu dois donc pardonner les excès auxquels il m'a précipité. — Sire, répondit Aladdin, je n'ai pas la moindre raison de me plaindre de votre conduite, puisque vous n'avez fait que ce que votre devoir exigeait. Cet infâme magicien, le plus vil des hommes, a été l'unique cause de mon malheur.

Le magicien africain, qui fut ainsi deux fois déjoué dans sa tentative de ruiner Aladdin, avait un frère cadet, qui était un magicien aussi habile que lui, et le dépassait en méchanceté et en haine de l'humanité. D'un commun accord, ils communiquaient une fois par an, si éloignés que puissent être leurs lieux de résidence. Le jeune frère, n'ayant pas reçu comme d'habitude sa communication annuelle, se prépara à prendre un horoscope et à vérifier les démarches de son frère. Lui, ainsi que son frère, portaient toujours autour de lui un instrument carré de géomancie ; il préparait le sable, coulait les pointes et dessinait les figures. En examinant le cristal planétaire, il découvrit que son frère ne vivait plus, mais avait été empoisonné ; et par une autre observation, qu'il était dans la capitale du royaume de Chine ; aussi que le

celui qui l'avait empoisonné était de basse naissance, quoique marié à une princesse, fille d'un sultan.

Lorsque le magicien se fut informé du sort de son frère, il résolut immédiatement de venger sa mort, et partit aussitôt pour la Chine ; où, après avoir traversé sans retard des plaines, des fleuves, des montagnes, des déserts et une longue campagne, il arriva après d'incroyables fatigues. Lorsqu'il arriva dans la capitale de la Chine, il prit un logement chez un khan. Son art magique lui révéla bientôt qu'Aladdin était la personne qui avait été la cause de la mort de son frère. Il avait entendu aussi toutes les personnes de renom de la ville parler d'une femme appelée Fatima, retirée du monde, et des miracles qu'elle avait opérés. Comme il s'imaginait que cette femme pouvait lui être utile dans le projet qu'il avait conçu, il fit des recherches plus minutieuses, et demanda à savoir plus particulièrement qui était cette sainte femme, et quelles sortes de miracles elle accomplissait.

"Quoi !" dit celui à qui il s'adressait, ne l'avez-vous jamais vue ni entendu parler ? Elle fait l'admiration de toute la ville, pour son jeûne, ses austérités et sa vie exemplaire. cellule ; et les jours où elle entre dans la ville, elle fait un bien infini ; car il n'y a pas une personne qui soit malade sans qu'elle mette la main dessus et la guérisse. »

S'étant assuré de l'endroit où était l'ermitage de la sainte femme, le magicien alla de nuit, et, lui plongeant un poignard dans le cœur, tua cette bonne femme. Au matin, il teint son visage de la même teinte que le sien, et revêtant son habit, prenant son voile, le grand collier qu'elle portait autour de sa taille, et son bâton, alla droit au palais d'Aladin.

Dès que les gens virent la sainte femme, telle qu'ils l'imaginaient, ils se rassemblèrent bientôt autour de lui en une grande foule. Certains imploraient sa bénédiction, certains baisaient sa main, et d'autres, plus réservés, seulement l'ourlet de son vêtement ; tandis que d'autres, souffrant de maladie, se sont baissés pour qu'il leur impose les mains, ce qu'il a fait, murmurant quelques mots en forme de prière, et, en somme, contrefaisant si bien que tout le monde le prenait pour la sainte femme. Il arriva enfin sur la place devant le palais d'Aladdin. La foule et le bruit étaient si grands que la princesse, qui était dans la salle aux vingt-quatre fenêtres, l'entendit et demanda ce qui se passait. Une de ses femmes lui a dit que c'était une grande foule de personnes rassemblées autour de la sainte femme pour être guérie de maladies par l'imposition de ses mains.

La princesse, qui avait depuis longtemps entendu parler de cette sainte femme, mais ne l'avait jamais vue, était très désireuse d'avoir quelque conversation avec elle ; ce que l'officier en chef, s'apercevant, lui dit qu'il était facile de l'amener à elle, si elle le désirait et l'ordonnait ; et la princesse, exprimant ses vœux, il envoya aussitôt quatre esclaves pour la prétendue sainte femme.

Dès que la foule a vu les serviteurs du palais, ils ont fait place ; et le magicien, s'apercevant aussi qu'ils venaient le chercher, s'avança à leur rencontre, ravi de voir son complot réussir si bien. "Sainte femme", dit l'un des esclaves, "la princesse veut vous voir et nous a envoyés vous chercher." "La princesse

me fait un trop grand honneur, répondit la fausse Fatima ; je suis prête à obéir à son ordre, et en même temps suivit les esclaves au palais.

Quand la prétendue Fatima eut fait ses révérences, la princesse dit : « Ma bonne mère, j'ai une chose à te demander, qu'il ne faut pas me refuser : c'est de rester avec moi, afin que tu m'édifies par ta façon de vivre. , et que je puisse apprendre de votre bon exemple." "Princesse," dit la fausse Fatima, "je vous prie de ne pas demander ce à quoi je ne puis consentir sans négliger mes prières et mon dévouement." – Cela ne vous gênera pas, répondit la princesse ; "J'ai un grand nombre d'appartements inoccupés; vous choisirez celui qui vous plaira le plus, et vous aurez autant de liberté pour faire vos dévotions que si vous étiez dans votre propre cellule."

Le magicien, qui ne désirait vraiment rien de plus que de s'introduire dans le palais, où il lui serait beaucoup plus facile d'exécuter ses desseins, ne s'excusa pas longtemps d'accepter l'obligeante offre que lui fit la princesse. « Princesse, dit-il, quelle que soit la résolution qu'une pauvre misérable comme moi ait prise de renoncer à la pompe et à la grandeur de ce monde, je n'ose pas m'opposer à la volonté et aux ordres d'une princesse aussi pieuse et charitable.

Là-dessus, la princesse se levant dit : « Viens avec moi ; je vais te montrer les appartements vacants que j'ai, afin que tu puisses choisir celui que tu préfères. Le magicien suivit la princesse, et de tous les appartements qu'elle lui montra, il choisit celui qui était le plus mauvais, disant qu'il était trop beau pour lui, et qu'il ne l'acceptait que pour lui plaire.

Ensuite, la princesse l'aurait ramené dans la grande salle pour le faire dîner avec elle ; mais lui, estimant qu'il serait alors obligé de montrer son visage, qu'il avait toujours pris soin de cacher avec le voile de Fatima, et craignant que la princesse ne découvre qu'il n'était pas Fatima, la pria instamment de l'excuser, disant lui disant qu'il ne mangeait jamais que du pain et des fruits secs, et désirant manger ce léger repas dans son propre appartement. La princesse accéda à sa demande en disant : « Vous pouvez être aussi libre ici, bonne mère, que si vous étiez dans votre propre cellule : je vous commanderai un dîner, mais souvenez-vous que je vous attends dès que vous aurez terminé votre repas.

Après que la princesse eut dîné, et que la fausse Fatima eut été envoyée chercher par l'un des serviteurs, il la servit de nouveau.

«Ma bonne mère, dit la princesse, je suis ravie de voir une femme aussi sainte que vous, qui conférera une bénédiction à ce palais. Je vous montre tout, dites-moi d'abord ce que vous pensez de cette salle."

Sur cette question, la fausse Fatima inspecta la salle d'un bout à l'autre. Quand il l'eut bien examinée, il dit à la princesse : « Autant qu'un être aussi solitaire que moi, qui ne connaît pas ce que le monde appelle beau, peut en juger, cette salle est vraiment admirable ; il n'y manque qu'une chose. " "Qu'est-ce que c'est, bonne mère?" demanda la princesse ; dis-moi, je t'en conjure. Pour ma part, j'ai toujours cru, et j'ai entendu dire qu'il ne manquait de rien ; mais s'il veut, il sera pourvu.

"Princesse," dit la fausse Fatima avec une grande dissimulation, "pardonnez-moi la liberté que j'ai prise; mais mon opinion est, si elle peut avoir quelque importance, que si un œuf de roc était suspendu au milieu du dôme, cette salle n'aurait pas d'équivalent aux quatre coins du monde, et votre palais serait la merveille de l'univers."

« Ma bonne mère, dit la princesse, qu'est-ce qu'un roc, et où peut-on trouver un œuf ? — Princesse, répondit la prétendue Fatima, c'est un oiseau d'une taille prodigieuse qui habite le sommet du mont Caucase ; l'architecte qui a construit votre palais pourra vous en procurer un.

Après que la princesse eut remercié la fausse Fatima de ce qu'elle croyait de ses bons conseils, elle s'entretint avec elle d'autres sujets ; mais ne pouvait pas oublier l'œuf de roc, qu'elle résolut de demander à Aladdin lors de sa prochaine visite dans ses appartements. Il le fit dans le courant de cette soirée, et peu après son entrée, la princesse s'adressa ainsi à lui : « J'ai toujours cru que notre palais était le plus superbe, le plus magnifique et le plus complet du monde : mais je vais vous dire maintenant ce qu'il veut, et c'est un œuf de roc accroché au milieu du dôme."

"Princesse," répondit Aladdin, "il suffit que vous pensiez qu'il veut un tel ornement; vous verrez par la diligence que j'emploie à l'obtenir, qu'il n'y a rien que je ne ferais pas pour vous."

Aladdin quitta à ce moment la princesse Buddir al Buddoor, et monta dans la salle aux vingt-quatre fenêtres, où, tirant de son sein la lampe qu'après le danger auquel il avait été exposé, il portait toujours sur lui, il frotté; sur lequel le génie est immédiatement apparu. "Génie," dit Aladin, "je t'ordonne au nom de cette lampe, apporte un œuf de roc pour qu'il soit suspendu au milieu du dôme de la salle du palais."

Aladdin n'eut pas plus tôt prononcé ces mots que la salle trembla comme si elle était prête à tomber ; et le génie dit d'une voix forte et terrible : « Ne suffit-il pas que moi et les autres esclaves de la lampe ayez tout fait pour vous, mais vous, par une ingratitude inouïe, devez m'ordonner d'amener mon maître, et de le pendre au milieu de ce dôme ? Cette tentative mérite que vous, la princesse, et le palais, soyez immédiatement réduits en cendres ; mais vous êtes épargné car cette demande ne vient pas de vous-même. Son véritable auteur est le frère du Magicien africain, votre ennemi, que vous avez détruit. Il est maintenant dans votre palais, déguisé en l'habit de la sainte femme Fatima, qu'il a assassinée ; sur sa suggestion, votre femme fait cette demande pernicieuse. Son dessein est de vous tuer, alors prends soin de toi." Après ces mots, le génie disparut.

Aladdin résolu immédiatement quoi faire. Il retourna à l'appartement de la princesse, et, sans dire un mot de ce qui s'était passé, s'assit, et se plaignit d'une grande douleur qui lui avait subitement saisi la tête. En entendant cela, la princesse lui raconta comment elle avait invité la sainte Fatima à rester avec elle, et qu'elle était maintenant dans le palais ; et à la demande du prince, ordonna qu'on la fit appeler sur-le-champ.

Lorsque la prétendue Fatima arriva, Aladdin dit : « Viens ici, bonne mère ; je suis heureux de te voir ici à un moment si heureux. Je suis tourmenté d'un violent

douleur dans ma tête, et demande votre aide, et j'espère que vous ne me refuserez pas cette guérison que vous donnez aux personnes affligées.

Ce disant, il se leva, mais baissa la tête. La fausse Fatima s'avavançait vers lui, la main toujours sur un poignard caché dans sa ceinture sous sa robe ; qu'Aladdin observant, il lui arracha l'arme de la main, le perça au cœur avec son propre poignard, puis le poussa sur le sol.

« Mon cher prince, qu'avez-vous fait ? s'écria la princesse surprise. « Vous avez tué la sainte femme ! » Non, ma princesse, répondit Aladin avec émotion, je n'ai pas tué Fatima, mais un méchant, qui m'aurait assassiné si je ne l'en avais empêché. Ce méchant homme, ajouta-t-il en découvrant son visage, est le frère du magicien qui a tenté notre ruine. Il a étranglé la vraie Fatima et s'est déguisé dans ses vêtements avec l'intention de m'assassiner.

Aladdin l'a alors informée comment le génie lui avait dit ces faits, et à quel point elle et le palais avaient échappé de justesse à la destruction grâce à sa suggestion perfide qui avait conduit à sa demande.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères, qui étaient magiciens. Quelques années plus tard, le sultan mourut dans une bonne vieillesse, et comme il ne laissa pas d'enfants mâles, la princesse Buddir al Buddoor lui succéda, et elle et Aladdin régnèrent ensemble de nombreuses années, et laissèrent une postérité nombreuse et illustre.

SINDBAD LE MARIN

Sous le règne du même calife, Haroun-al-Raschid, dont nous avons déjà entendu parler, vivait à Bagdad un pauvre portier appelé Hindbad. Un jour, alors qu'il faisait excessivement chaud, on l'employa à porter un lourd fardeau d'un bout à l'autre de la ville. Étant très fatigué, il ôta son fardeau et s'assit dessus, près d'un grand manoir.

Il était bien content de s'être arrêté à cet endroit; car l'agréable odeur de bois d'aloès et de pastils qui venait de la maison, mêlée à l'odeur de l'eau de rose, parfumait et embaumait complètement l'air. En outre, il entendait de l'intérieur un concert de musique instrumentale, accompagné des notes harmonieuses des rossignols et autres oiseaux. Cette mélodie charmante et l'odeur de plusieurs sortes de mets salés firent conclure au portier qu'il y avait un festin avec de grandes réjouissances à l'intérieur. Il alla trouver quelques serviteurs qu'il vit debout à la porte dans des vêtements magnifiques, et demanda le nom du propriétaire. "Comment," répondit l'un d'eux, "habitez-vous à Bagdad, et ne savez-vous pas que c'est la maison de Sindbad le marin, ce célèbre voyageur qui a navigué autour du monde?"

Le portier leva les yeux au ciel et dit assez fort pour être entendu : « Tout-Puissant Créateur de toutes choses, considère la différence entre Sindbad et moi ! pain pour moi et ma famille, tandis que l'heureux Sindbad dépense d'immenses richesses et mène une vie de plaisir continu.

obtenir de toi un sort si agréable ? Et qu'ai-je fait pour mériter un si misérable ?"

Pendant que le portier se livrait ainsi à sa mélancolie, un domestique sortit de la maison, et le prenant par le bras, lui ordonna de le suivre, car Sindbad, son maître, voulait lui parler. Les serviteurs l'amènèrent dans une grande salle, où un certain nombre de personnes étaient assises autour d'une table, couverte de toutes sortes de mets savoureux. À l'extrémité supérieure était assis un gentilhomme avenant et vénérable, avec une longue barbe blanche, et derrière lui se tenaient un certain nombre d'officiers et de domestiques, tous prêts à assister à son plaisir. Cette personne était Sindbad. Hindbad, dont la frayeur s'était accrue à la vue de tant de monde et d'un banquet si somptueux, salua la compagnie en tremblant. Sindbad l'invita à s'approcher, et l'assit à sa droite, le servit lui-même et lui donna un excellent vin, dont il y avait abondance sur le buffet.

Or, Sindbad avait entendu le portier se plaindre à travers la fenêtre, et c'est ce qui l'avait poussé à le faire entrer. Lorsque le repas fut terminé, Sindbad adressa sa conversation à Hindbad, lui demanda son nom et son emploi, et dit : souhaite entendre de ta propre bouche ce que tu as dit dernièrement dans la rue."

A cette demande, Hindbad baissa la tête, confus, et répondit : « Monseigneur, j'avoue que ma fatigue m'a mis hors d'humeur et m'a donné l'occasion de prononcer quelques paroles indiscrètes, dont je vous prie de m'excuser. « Ne croyez pas que je sois assez injuste, reprit Sindbad, pour m'indigner d'une telle plainte. Mais je dois corriger votre erreur sur moi-même. mais ne vous y trompez pas, je ne suis pas parvenu à cet heureux état sans endurer pendant plusieurs années plus de troubles de corps et d'esprit qu'on ne peut bien imaginer. Oui, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, que mes souffrances ont été d'une nature si extraordinaire qu'elles priveraient le plus grand avare de son amour des richesses ; et comme l'occasion s'en présente maintenant, je vais, avec votre permission, raconter les dangers que j'ai rencontrés et qui, je pense, ne seront pas sans intérêt pour vous."

LE PREMIER VOYAGE

Mon père était un riche marchand. Il m'a légué un grand domaine, que j'ai gaspillé en vivant dans la débauche. J'ai vite compris que je gaspillais mon temps, qui est de toutes choses le plus précieux. Je me souvenais de la parole du grand Salomon, que j'avais souvent entendue de mon père : « Une bonne réputation vaut mieux qu'un parfum précieux » ; et encore, "La sagesse est bonne avec un héritage." Je résolus de marcher dans les voies de mon père, et je passai un contrat avec des marchands, et m'embarquai avec eux à bord d'un navire que nous avions armé en société.

Nous mîmes à la voile et dirigeâmes notre route vers les Indes, à travers le golfe Persique. Au début, j'ai été troublé par le mal de mer, mais j'ai rapidement recouvré la santé. Dans notre voyage nous avons touché à plusieurs îles, où nous avons vendu ou échangé nos marchandises. Un jour nous fûmes calmés près d'une petite île, mais peu élevée au-dessus du niveau de l'eau, et ressemblant à une verte prairie. Le capitaine ordonna à son

voiles à enrouler, et permis aux personnes qui étaient si enclines à débarquer. Pendant que nous nous amusions à manger et à boire, et que nous nous remettions des fatigues de la mer, l'île tout à coup trembla et nous ébranla terriblement.

Le tremblement de l'île fut remarqué à bord du navire, et nous fûmes sommés de nous rembarquer rapidement, de peur que nous ne soyons tous perdus ; car ce que nous prenions pour une île s'avéra être le dos d'un monstre marin.

Les plus agiles montaient dans le sloop, d'autres se livraient à la nage ; mais quant à moi, j'étais encore sur l'île quand elle disparut dans la mer, et je n'eus que le temps de saisir un morceau de bois que nous avions sorti du navire pour faire du feu. Pendant ce temps, le capitaine, ayant reçu à bord ceux qui étaient dans le sloop, et pris quelques-uns de ceux qui nageaient, résolut de profiter du coup de vent favorable qui venait de se lever, et, hissant ses voiles, poursuivit son voyage.

Ainsi fus-je exposé à la merci des vagues le reste de la journée et la nuit suivante. À ce moment-là, je trouvai mes forces épuisées et désespérai de sauver ma vie, quand heureusement une vague me jeta sur une île. La rive était haute et escarpée, de sorte que je n'aurais guère pu me lever sans quelques racines d'arbres que je trouvais à portée de main. Quand le soleil s'est levé, j'étais très faible. J'y trouvai des herbes bonnes à manger et j'eus le bonheur de découvrir une source d'eau excellente. Après cela, je m'avançai plus avant dans l'île, et j'atteignis enfin une belle plaine, où j'aperçus des chevaux en train de paître. En chemin vers eux, j'ai entendu la voix d'un homme qui m'a demandé qui j'étais. Je lui racontai mon aventure, après quoi, me prenant par la main, il me conduisit dans une grotte, où se trouvaient plusieurs autres personnes, non moins étonnées de me voir que je ne l'étais de les voir.

Je pris part à quelques provisions qu'ils m'offraient, et leur demandai ce qu'ils faisaient dans un lieu aussi désert ; à quoi ils répondirent qu'ils étaient palefreniers du souverain de l'île, et qu'ils y amenaient tous les ans les chevaux du roi pour paître. Ils devaient rentrer chez eux le lendemain, et si j'avais été un jour plus tard, j'aurais dû périr, car la partie habitée de l'île était à une grande distance, et il m'aurait été impossible d'y arriver sans guide.

Le lendemain matin, ils retournèrent à la capitale de l'île, m'emmenèrent avec eux et me présentèrent à leur roi. Il me demanda qui j'étais et par quelle aventure j'étais entré dans ses États. Après que je l'eus satisfait, il ordonna que je ne manquât de rien.

Étant marchand, je fréquentais des hommes de ma propre profession, et je me renseignais particulièrement pour ceux qui étaient étrangers, afin d'avoir peut-être des nouvelles de Bagdad ou de trouver l'occasion de revenir. Car la capitale du Maharaja est située sur la côte de la mer et possède un beau port où arrivent chaque jour des navires des différentes parties du monde. Je fréquentais aussi la société des Indiens savants, et prenais plaisir à les entendre converser ; mais en même temps, j'avais soin de faire régulièrement ma cour au maharaja, et de m'entretenir avec les gouverneurs et les petits rois, ses tributaires, qui l'entouraient. Ils ont posé mille questions sur mon pays ; et moi, voulant m'informer de leurs lois et de leurs coutumes, je les interrogeai sur tout ce que je jugeais digne d'être connu.

Il appartient à ce roi une île nommée Cassel.

On m'assura qu'on y entendait chaque nuit un bruit de tambours, d'où les matelots croyaient que c'était la demeure de Degial. J'ai décidé de visiter cet endroit merveilleux, et sur mon chemin j'ai vu des poissons de 100 et 200 coudées de long qui occasionnaient plus de peur que de mal ; car ils sont si timorés qu'ils voleront sur le cliquetis de deux bâtons ou planches. J'ai vu aussi d'autres poissons d'environ une coudée de longueur, qui avaient des têtes comme des hiboux.

Comme j'étais un jour au port après mon retour, le navire dans lequel j'avais embarqué arriva à Bussorah. J'ai tout de suite connu le capitaine, et je suis allé lui demander mes balles. "Je suis Sindbad," dis-je, "et ces balles marquées de son nom sont à moi."

Quand le capitaine m'a entendu parler ainsi, « Ciel ! s'écria-t-il, à qui pouvons-nous faire confiance en ces temps ? J'ai vu Sindbad périr de mes propres yeux, ainsi que les passagers à bord, et pourtant vous me dites que vous êtes ce Sindbad. dis, pour t'emparer de ce qui ne t'appartient pas !" – Ayez de la patience, lui répondis-je ; "faites-moi la faveur d'entendre ce que j'ai à dire." Le capitaine fut longuement persuadé que je n'étais pas un tricheur ; car il venait de son navire des gens qui me connaissaient, me faisaient de grands compliments et exprimaient beaucoup de joie de me voir vivant. Enfin il se souvint de moi lui-même et m'embrassant : « Dieu soit loué, dit-il, pour votre heureuse évasion ! Je ne puis exprimer la joie qu'elle me procure. Voilà vos biens ; prenez-en et faites-en ce qu'il vous plaira.

J'ai sorti ce qu'il y avait de plus précieux dans mes balles et je les ai présentées au Maharaja, qui, connaissant mon malheur, m'a demandé comment j'avais obtenu de telles raretés. Je lui fis part des circonstances de leur guérison. Il fut content de ma chance, accepta mon cadeau, et m'en donna en retour un bien plus considérable. Sur ce, je pris congé de lui, et montai à bord du même navire, après avoir échangé mes biens contre les marchandises de ce pays. J'emportais avec moi du bois d'aloès, des sandales, du camphre, des noix de muscade, des clous de girofle, du poivre et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs îles, et arrivâmes enfin à Bussorah, d'où je suis venu dans cette ville, avec la valeur de 100 000 sequins.

Sindbad s'arrêta ici, et ordonna aux musiciens de continuer leur concert, que l'histoire avait interrompu. Quand c'était le soir, Sindbad envoya chercher une bourse de 100 sequins, et la remettant au portier, dit: "Prenez ceci, Hindbad, rentrez chez vous et revenez demain pour entendre plus de mes aventures." Le portier s'en alla, étonné de l'honneur qui lui était fait et du présent qui lui était fait.

Le récit de cette aventure parut fort agréable à sa femme et à ses enfants, qui ne manquèrent pas de rendre grâce de ce que la Providence leur avait envoyé par la main de Sindbad.

Hindbad mit sa plus belle robe le lendemain et retourna vers le généreux voyageur, qui le reçut d'un air agréable et lui fit bon accueil. Quand tous les convives furent arrivés, le dîner fut servi et dura longtemps. Lorsqu'il fut terminé, Sindbad, s'adressant à la compagnie, dit : « Messieurs, soyez heureux d'écouter les aventures de mon second voyage. Elles méritent encore plus votre attention que celles du premier. Sur quoi chacun garda le silence, et Sindbad continua.

LE DEUXIÈME VOYAGE

Je comptais, après mon premier voyage, passer le reste de mes jours à Bagdad, mais je ne tardai pas à me lasser d'une vie indolente, et je pris la mer une seconde fois, avec des marchands d'une probité connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire, et, après nous être recommandés à Dieu, nous mîmes à la voile. Nous avons fait du commerce d'île en île et échangé des marchandises avec beaucoup de profit. Un jour nous avons débarqué sur une île couverte de plusieurs espèces d'arbres fruitiers, mais nous n'avons pu voir ni homme ni animal. Nous nous sommes promenés dans les prés, le long des ruisseaux qui les arrosaient. Tandis que les uns s'amusaient à cueillir des fleurs, et d'autres des fruits, je pris mon vin et mes provisions, et m'assis près d'un ruisseau entre deux grands arbres, qui formaient une ombre épaisse. J'ai fait un bon repas et après je me suis endormi. Je ne peux pas dire combien de temps j'ai dormi, mais quand je me suis réveillé, le navire avait disparu.

Dans cette triste condition, j'étais prêt à mourir de chagrin.

Je criai d'agonie, me frappai la tête et la poitrine, et me jetai à terre, où je restai quelque temps désespéré. Je me suis reproché cent fois de ne pas m'être contenté du produit de mon premier voyage, qui aurait pu me suffire toute ma vie. Mais tout cela a été vain, et mon repentir est venu trop tard. Enfin je me suis résigné à la volonté de Dieu. Ne sachant que faire, je grimpai au sommet d'un arbre élevé, d'où je regardai de tous côtés, pour voir si je pouvais découvrir quelque chose qui pût me donner de l'espoir. Quand je regardais vers la mer, je ne pouvais voir que le ciel et l'eau ; mais regardant au-dessus de la terre j'ai vu quelque chose de blanc ; et en descendant, je pris ce qui me restait de provisions, et m'avançai vers elle, la distance étant si grande que je ne pus distinguer ce que c'était.

En m'approchant, je crus que c'était un dôme blanc, d'une hauteur et d'une étendue prodigieuses ; et quand je m'en suis approché, je l'ai touché, et je l'ai trouvé très lisse. J'ai fait le tour pour voir s'il était ouvert de n'importe quel côté, mais j'ai vu que ce n'était pas le cas et qu'il n'y avait pas de montée jusqu'au sommet, car c'était si lisse. Il faisait au moins cinquante pas à la ronde.

À ce moment-là, le soleil était sur le point de se coucher et, tout à coup, le ciel devint aussi sombre que s'il avait été recouvert d'un épais nuage. Je fus bien étonné de cette obscurité soudaine, mais encore plus quand je la trouvai occasionnée par un oiseau d'une taille monstrueuse, qui volait vers moi. Je me souvins que j'avais souvent entendu des marins parler d'un oiseau miraculeux appelé le roc, et conçu que le grand dôme que j'admirais tant devait en être l'œuf. En bref, l'oiseau s'est posé et s'est assis sur l'œuf. En la voyant venir, je m'approchai de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi une des pattes de l'oiseau, qui était aussi grosse que le tronc d'un arbre.

Je m'y attachai fortement avec mon turban, dans l'espoir que la roche du lendemain matin m'emporterait avec elle hors de cette île déserte. Après avoir passé la nuit dans cet état, l'oiseau s'envola dès qu'il fit jour, et m'emporta si haut que je ne pus discerner la terre ; elle descendit ensuite avec tant de rapidité que je perdais mes sens. Mais quand je me trouvai à terre, je dénouai promptement le nœud, et à peine l'avais-je fait, que le roc, ayant pris dans son bec un serpent d'une longueur monstrueuse, s'envola.

L'endroit où il m'a laissé était entouré de tous côtés par des montagnes, qui semblaient s'élever au-dessus des nuages, et si escarpées qu'il n'y avait aucune possibilité de

sortir de la vallée. C'était une nouvelle perplexité ; de sorte que lorsque j'ai comparé cet endroit avec l'île déserte d'où le roc m'avait amené, j'ai trouvé que je n'avais rien gagné à ce changement.

En parcourant cette vallée, je m'aperçus qu'elle était parsemée de diamants, dont quelques-uns étaient d'une grosseur surprenante. J'ai pris plaisir à les regarder; mais je vis bientôt à distance des objets qui diminuaient beaucoup ma satisfaction, et que je ne pouvais voir sans terreur, savoir un grand nombre de serpents si monstrueux que le moindre d'entre eux était capable d'avalier un éléphant. Ils se retiraient le jour dans leurs tanières, où ils se cachaient du roc, leur ennemi, et ne sortaient que la nuit.

Je passai la journée à me promener dans la vallée, me reposant parfois dans les endroits que je jugeais les plus commodes. La nuit venue, j'entrai dans une grotte où je crus pouvoir me reposer en toute sécurité. J'ai sécurisé l'entrée, qui était basse et étroite, avec une grosse pierre, pour me préserver des serpents, mais pas jusqu'à exclure la lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, mais les serpents, qui se mirent à siffler autour de moi, m'inspirèrent une peur si extrême que je ne dormis pas. Quand le jour parut, les serpents se retirèrent, et je sortis de la grotte en tremblant. Je peux dire avec raison que j'ai marché sur des diamants, sans ressentir aucune envie de les toucher. Enfin je m'assis, et malgré mes appréhensions, n'ayant pas fermé les yeux pendant la nuit, je m'endormis, après avoir mangé un peu plus de mes provisions. Mais j'avais à peine fermé les yeux que quelque chose qui tomba près de moi avec un grand bruit me réveilla. C'était un gros morceau de viande crue; et en même temps j'en vis plusieurs autres tomber des rochers en différents endroits. J'avais toujours considéré comme fabuleux ce que j'avais entendu raconter par des marins et d'autres de la vallée des diamants et des stratagèmes employés par les marchands pour en obtenir des bijoux; mais maintenant j'ai découvert qu'ils n'avaient dit que la vérité. Car le fait est que les marchands viennent aux environs de cette vallée, quand les aigles ont des jeunes, et jetant de gros morceaux de viande dans la vallée, les diamants, sur les pointes desquels ils tombent, s'y collent ; les aigles, qui sont plus forts dans ce pays que partout ailleurs, fondent avec une grande force sur ces morceaux de viande et les portent à leurs nids sur les précipices des rochers pour nourrir leurs petits : les marchands à cette époque courent à leurs nids, dérangent et chassent les aigles par leurs cris, et ôtent les diamants qui collent à la viande.

J'apercevais dans cet appareil le moyen de ma délivrance.

Après avoir rassemblé les plus gros diamants que j'ai pu trouver et les avoir mis dans le sac de cuir dans lequel j'avais l'habitude de transporter mes provisions, j'ai pris le plus gros des morceaux de viande, je l'ai attaché étroitement autour de moi avec le tissu de mon turban, puis je me couchai sur le sol, le visage baissé, le sac de diamants attaché à ma ceinture.

A peine m'étais-je mis dans cette posture qu'un des aigles, m'ayant pris avec le morceau de viande auquel j'étais attaché, me porta jusqu'à son nid au sommet de la montagne. Les marchands se mirent aussitôt à crier pour effrayer les aigles ; et quand ils les eurent obligés de quitter leur proie, l'un d'eux vint au nid où j'étais. Il fut très alarmé en me voyant ; mais

se remettant, au lieu de s'enquérir comment j'étais venu là, a commencé à se quereller avec moi, et a demandé pourquoi j'ai volé ses biens. « Vous me traiterez, lui répondis-je, avec plus de civilité, quand vous me connaîtrez mieux. Ne vous inquiétez pas, j'ai assez de diamants pour vous et moi, plus que tous les autres marchands réunis.

Tout ce qu'ils ont, ils le doivent au hasard ; mais j'ai choisi moi-même, au fond de la vallée, ceux que vous voyez dans ce sac. » J'avais à peine fini de parler, que les autres marchands vinrent se presser autour de nous, bien étonnés de me voir ; mais ils furent bien plus surpris quand Je leur ai raconté mon histoire.

Ils m'ont conduit à leur campement; et là, ayant ouvert mon sac, ils ont été surpris de la grosseur de mes diamants, et ont avoué qu'ils n'en avaient jamais vu d'une telle taille et d'une telle perfection. Je priai le marchand qui possédait le nid où j'avais été transporté (car chaque marchand avait le sien) d'en prendre autant pour sa part qu'il lui plairait. Il se contenta d'un seul, et celui-là aussi, le moindre d'entre eux ; et quand je le pressai d'en prendre davantage, sans crainte de me faire du tort, " Non, dit-il, je suis très bien content de cela, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire d'autres voyages, et amasser autant de fortune que je le désire."

Je passai la nuit chez les marchands, auxquels je racontai une seconde fois mon histoire, pour la satisfaction de ceux qui ne l'avaient pas entendue. Je n'ai pu modérer ma joie lorsque je me suis trouvé délivré du danger dont j'ai parlé. Je me croyais dans un rêve, et pouvais à peine me croire hors de danger.

Les marchands avaient jeté leurs morceaux de viande dans la vallée pendant plusieurs jours ; et chacun d'eux étant satisfait des diamants qui lui étaient tombés en partage, nous quittâmes les lieux le lendemain matin, et voyageâmes près de hautes montagnes, où il y avait des serpents d'une longueur prodigieuse, auxquels nous eûmes le bonheur d'échapper.

Nous avons embarqué au premier port que nous avons atteint, et nous avons touché à l'île de Roha, où poussent les arbres qui donnent le camphre. Cet arbre est si grand et ses branches si épaisses, qu'une centaine d'hommes peuvent facilement s'asseoir à son ombre. Le jus dont le camphre est fait exsude d'un trou percé dans la partie supérieure de l'arbre, est reçu dans un vase, où il s'épaissit jusqu'à une consistance, et devient ce que nous appelons camphre. Une fois le jus extrait, l'arbre se dessèche et meurt.

Dans cette île se trouve aussi le rhinocéros, un animal moins que l'éléphant, mais plus grand que le buffle.

Il a une corne sur le nez, d'environ une coudée de longueur ; cette corne est solide et fendue par le milieu. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, lui enfonce sa corne dans le ventre et l'emporte sur sa tête ; mais le sang et la graisse de l'éléphant coulant dans ses yeux et le rendant aveugle, il tombe à terre ; et puis, chose étrange à raconter, le roc arrive et les emporte tous les deux dans ses griffes pour nourrir ses petits.

Je passe sur beaucoup d'autres choses particulières à cette île, de peur de vous fatiguer. Ici, j'ai échangé certains de mes diamants contre des marchandises.

De là, nous allâmes vers d'autres îles, et enfin, ayant touché plusieurs villes commerçantes du continent, nous débarquâmes à Bussorah, d'où je procédai.

à Bagdad. Là, je fis aussitôt de gros présents aux pauvres, et vécus honorablement des immenses richesses que j'avais achetées et acquises avec tant de fatigue.

Ainsi Sindbad termina la relation du second voyage, donna à Hindbad encore cent sequins, et l'invita à venir le lendemain pour entendre le récit du troisième.

LE TROISIÈME VOYAGE

Bientôt je me lassai de nouveau de vivre une vie d'oisiveté, et m'endurcissant contre la pensée de tout danger, je m'embarquai avec quelques marchands pour un autre long voyage. Nous avons touché à plusieurs ports, où nous avons fait du commerce. Un jour, nous fûmes surpris par une tempête épouvantable qui nous détourna de notre route.

La tempête dura plusieurs jours, et nous amena devant le port d'une île, dans laquelle le capitaine ne voulut pas entrer ; mais nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Quand nous eûmes enroulé nos voiles, le capitaine nous dit que cette île et quelques autres îles voisines étaient habitées par des sauvages poilus, qui nous attaqueraient rapidement ; et bien qu'ils n'aient été que des nains, nous ne devons cependant pas faire de résistance, car ils étaient plus nombreux que les sauterelles ; et s'il nous arrivait d'en tuer un, ils tomberaient tous sur nous et nous détruiraient.

Nous avons vite constaté que ce que le capitaine nous avait dit n'était que trop vrai. Une multitude innombrable d'affreux sauvages, hauts d'environ deux pieds, tout couverts de cheveux roux, vinrent à la nage vers nous et encerclèrent notre navire. Ils bavardaient en s'approchant, mais nous ne comprenions pas leur langage. Ils escaladèrent les flancs du navire avec une agilité qui nous surprit. Ils démontèrent nos voiles, coupèrent le câble, et, tirant à terre, nous firent descendre tous, et emmenèrent ensuite le navire dans une autre île, d'où ils étaient venus. A mesure que nous avançons, nous aperçûmes de loin un vaste amoncellement de bâtiments, et nous nous dirigeâmes vers lui.

Nous trouvâmes que c'était un palais élégamment construit et très élevé, avec une porte d'ébène à deux vantaux, que nous ouvrîmes. Nous vîmes devant nous un grand appartement, avec un porche, ayant d'un côté un monceau d'ossements humains, et de l'autre un grand nombre de rôtissoires. Nous tremblâmes à ce spectacle, et nous fûmes saisis d'une appréhension mortelle, lorsque tout à coup la porte de l'appartement s'ouvrit avec un grand fracas, et en sortit l'horrible silhouette d'un homme noir, aussi grand qu'un palmier élevé. Il n'avait qu'un œil, et celui au milieu de son front, où il brillait comme un charbon ardent. Ses dents de devant étaient très longues et pointues, et sortaient de sa bouche, qui était aussi profonde que celle d'un cheval. Sa lèvre supérieure pendait sur sa poitrine. Ses oreilles ressemblaient à celles d'un éléphant et couvraient ses épaules ; et ses ongles étaient aussi longs et tordus que les serres des plus grands oiseaux.

A la vue d'un si affreux génie, nous devînmes insensibles et restâmes comme des morts.

Enfin nous revînmes à nous et le vîmes assis sous le porche nous regardant.

Quand il nous eut bien considéré, il s'avança vers nous, et posant sa main sur moi, me prit par la nuque, et me retourna, comme un boucher ferait une tête de mouton. Après m'avoir examiné et s'apercevant que j'étais si maigre que je n'avais que la peau et les os, il me laissa partir. Il a pris tout le reste

un par un, et les regarda de la même manière. Le capitaine étant le plus gros, il le tenait d'une main, comme je ferais un moineau, et lui enfonçait une broche ; il alluma alors un grand feu, le rôti et le mangea dans son appartement pour son souper. Ayant fini son repas, il retourna sous son porche, où il se coucha et s'endormit en ronflant plus fort que le tonnerre. Il dormit ainsi jusqu'au matin. Quant à nous, il ne nous était pas possible de jouir d'aucun repos, de sorte que nous passâmes la nuit dans l'appréhension la plus douloureuse qu'on puisse imaginer. Quand le jour parut, le géant se réveilla, se leva, sortit et nous laissa dans le palais.

La nuit suivante, nous avons décidé de nous venger du géant brutal, et nous l'avons fait de la manière suivante. Après avoir de nouveau fini son souper inhumain sur un autre de nos matelots, il se coucha sur le dos et s'endormit. Dès que nous l'avons entendu ronfler selon sa coutume, neuf des plus audacieux d'entre nous, et moi-même, avons pris chacun de nous une broche, et en mettant les pointes dans son feu jusqu'à ce qu'elles soient brûlantes, nous les avons enfoncées dans son œil. tout à coup, et l'aveugla. La douleur le fit éclater en un cri affreux : il se leva, et étendit les mains, pour sacrifier quelques-uns de nous à sa rage ; mais nous avons couru vers des endroits qu'il ne pouvait pas atteindre; et après nous avoir cherchés en vain, il chercha la porte à tâtons, et sortit en hurlant de douleur.

Nous quittâmes aussitôt le palais et arrivâmes au rivage, où nous fîmes des radeaux, chacun assez grand pour porter trois hommes, avec du bois qui traînait en grande quantité. Nous avons attendu jusqu'au jour pour monter sur eux, car nous espérions que si le géant n'apparaissait pas au lever du soleil et ne rendait pas son hurlement, que nous entendions encore, qu'il serait mort; et s'il en était ainsi, nous décidâmes de rester dans cette île et de ne pas risquer notre vie sur les radeaux. Mais le jour était à peine paru que nous aperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux autres, presque de la même taille, le conduisant ; et un grand nombre d'autres venant devant lui à un rythme rapide.

Nous n'avons pas hésité à prendre nos radeaux et à prendre la mer avec toute la vitesse que nous pouvions. Les géants, qui s'en aperçurent, prirent de grosses pierres, et, courant vers le rivage, entrèrent dans l'eau jusqu'au milieu, et jetèrent si exactement qu'ils coulèrent tous les radeaux sauf sur lesquels j'étais ; et tous mes compagnons, sauf les deux qui m'accompagnaient, se sont noyés. Nous avons ramé de toutes nos forces et nous sommes sortis de la portée des géants. Mais quand nous avons pris la mer, nous avons été exposés à la merci des vagues et des vents, et avons passé ce jour et la nuit suivante dans la plus douloureuse incertitude quant à notre sort ; mais le lendemain matin nous eûmes le bonheur d'être jetés sur une île, où nous débarquâmes avec beaucoup de joie. Nous trouvâmes d'excellents fruits qui nous procurèrent un grand soulagement et recrutèrent nos forces.

La nuit, nous allions dormir au bord de la mer ; mais ils furent réveillés par le bruit d'un serpent d'une longueur et d'une épaisseur surprenantes, dont les écailles faisaient un bruissement en s'enroulant. Elle engloutit un de mes camarades, malgré ses grands cris et les efforts qu'il fit pour s'en dégager ; le frappant plusieurs fois contre le sol, elle l'écrasa, et nous l'entendîmes ronger et déchirer les os du pauvre garçon, bien que nous eussions fui à une distance considérable. Le lendemain, à notre grande terreur, nous revoyions le serpent, quand je m'écriai : « Ô Ciel, à quels dangers sommes-nous exposés ! Nous nous sommes réjouis hier d'avoir

échappés à la cruauté d'un géant et à la rage des flots, voilà que nous sommes tombés dans un autre danger tout aussi redoutable."

Pendant que nous nous promenions, nous avons vu un grand et grand arbre sur lequel nous avions prévu de passer la nuit suivante pour notre sécurité ; et ayant satisfait notre faim avec des fruits, nous l'avons monté en conséquence. Peu de temps après, le serpent vint en sifflant au pied de l'arbre ; se souleva contre le tronc de celui-ci, et rencontrant mon camarade, qui était assis plus bas que moi, l'avalait aussitôt et s'en alla.

Je suis resté sur l'arbre jusqu'au jour, puis je suis descendu, plus comme un mort que comme un vivant, m'attendant au même sort avec mes deux compagnons. Cela me remplit d'horreur, et j'avançai quelques pas pour me jeter à la mer ; mais j'ai résisté à ce diktat du désespoir, et je me suis soumis à la volonté de Dieu, qui dispose de notre vie à son gré.

Dans l'intervalle, je rassemblai une grande quantité de petit bois, de ronces et d'épines sèches, et en faisant des fagots, j'en fis un large cercle autour de l'arbre, et j'en attachai aussi quelques-uns aux branches au-dessus de ma tête. Cela fait, le soir venu, je m'enfermai dans ce cercle, avec la triste satisfaction de n'avoir rien négligé qui pût me préserver du cruel destin dont j'étais menacé. Le serpent ne vint pas à l'heure habituelle, et fit le tour de l'arbre cherchant une occasion de me dévorer, mais en fut empêché par le rempart que j'avais fait ; de sorte qu'il resta jusqu'au jour, comme un chat qui guette en vain une souris qui a heureusement atteint un lieu sûr.

Quand le jour parut, il se retira, mais je n'osai quitter mon fort qu'au lever du soleil.

Dieu a eu pitié de mon état désespéré ; car au moment où j'allais, dans un accès de désespoir, me jeter à la mer, j'aperçus au loin un navire. J'appelai aussi fort que je pus, et, dépliant le linge de mon turban, le montrai pour qu'ils puissent m'observer. Cela a eu l'effet désiré ; l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya sa barque. Dès que je suis monté à bord, les marchands et les marins se sont précipités autour de moi pour savoir comment j'étais venu dans cette île déserte ; et après que je leur eus raconté tout ce qui m'était arrivé, les plus âgés d'entre eux dirent qu'ils avaient plusieurs fois entendu parler des géants qui habitaient cette île, qu'ils étaient cannibales ; et quant aux serpents, ils ajoutèrent qu'il y en avait en abondance dans l'île ; qu'ils se cachaient le jour et sortaient la nuit. Après m'avoir témoigné leur joie de m'avoir échappé à tant de dangers, ils m'ont apporté le meilleur de leurs provisions ; et me conduisit devant le capitaine, qui, voyant que j'étais en guenilles, me donna un de ses habits. Le regardant fixement, je reconnus que c'était lui qui, lors de mon second voyage, m'avait laissé dans l'île où je m'étais endormi, et avait navigué sans moi, ou m'avait envoyé chercher.

Je ne fus pas surpris que lui, me croyant mort, ne me reconnaisse pas.

"Capitaine," dis-je, "regardez-moi, et vous saurez peut-être que je suis Sindbad, que vous avez laissé dans cette île déserte."

Le capitaine m'ayant considéré attentivement m'a reconnu.

"Dieu soit loué !" dit-il en m'embrassant ; "Je me réjouis que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos biens, que j'ai toujours eu soin de conserver."

Je les lui pris, et lui fis mes remerciements pour le soin qu'il en avait.

Nous continuâmes quelque temps en mer, touchâmes à plusieurs îles, et débarquâmes enfin à celle de Salabat, d'où l'on tire le bois de santal, très utilisé en médecine.

De l'île de Salabat, nous allâmes dans une autre, où je me fournissais de clous de girofle, de cannelle et d'autres épices. En quittant cette île, nous avons vu une tortue de vingt coudées de long et de large. Nous avons observé aussi un animal amphibie comme une vache, qui donnait du lait ; sa peau est si dure qu'ils en font généralement des boucliers. J'en ai vu un autre, qui avait la forme et la couleur d'un chameau.

Bref, après un long voyage, j'arrivai à Bussorah, et de là retournai à Bagdad avec tant de richesses que je n'en connaissais pas l'étendue. J'ai donné beaucoup aux pauvres et j'ai acheté un autre domaine considérable en plus de ce que j'avais déjà.

Ainsi Sindbad termina le récit de son troisième voyage. Il donna cent autres paillettes à Hindbad et l'invita à dîner le lendemain pour l'entendre.

LE QUATRIÈME VOYAGE

Après m'être reposé des dangers de mon troisième voyage, ma passion du commerce et mon amour de la nouveauté l'emportèrent bientôt de nouveau. Je réglai donc mes affaires, et pourvus d'un stock de marchandises propres au trafic que je me proposais de faire. Je pris la route de la Perse, traversai plusieurs provinces, puis arrivai à un port, où je m'embarquai. En prenant la mer, nous fûmes surpris par un coup de vent si soudain qu'il obligea le capitaine à baisser ses vergues et à prendre toutes autres précautions nécessaires pour prévenir le danger qui nous menaçait. Mais tout était en vain ; nos efforts n'ont eu aucun effet ; les voiles se fendirent en mille morceaux, et le navire s'échoua ; plusieurs marchands et marins se sont noyés et la cargaison a été perdue.

J'eus le bonheur, avec plusieurs marchands et marins, de monter sur des planches, et nous fûmes emportés par le courant jusqu'à une île qui s'étendait devant nous. Nous y avons trouvé des fruits et de l'eau de source, qui ont préservé nos vies. Nous restâmes toute la nuit près de l'endroit où nous avons été jetés à terre.

Le lendemain matin, dès que le soleil s'est levé, nous avons exploré l'île et avons vu des maisons dont nous nous sommes approchés. Dès que nous nous approchâmes, nous fûmes entourés d'un grand nombre de nègres, qui nous saisirent, nous partagèrent entre eux et nous emmenèrent dans leurs habitations respectives.

Moi et cinq de mes camarades avons été portés à un endroit ; là, ils nous firent asseoir et nous donnèrent une certaine herbe, qu'ils nous firent signe de manger. Mes camarades ne s'apercevant pas que les noirs n'en mangeaient pas eux-mêmes, ne pensaient qu'à satisfaire leur faim, et mangeaient avec gourmandise. Mais moi, soupçonnant quelque ruse, je ne voulus même pas y goûter, ce qui m'arriva bien ; car peu de temps après, je m'aperçus que mes compagnons avaient perdu la raison, et que lorsqu'ils me parlaient, ils ne savaient pas ce qu'ils disaient.

Les nègres nous nourrissaient ensuite de riz préparé avec de l'huile de noix de coco ; et mes camarades, qui avaient perdu la raison, en mangèrent avidement. J'y ai aussi participé, mais

très parcimonieusement. Ils nous ont d'abord donné cette herbe exprès pour nous priver de nos sens, afin que nous ne soyons pas conscients du triste destin qui nous était préparé ; et ils nous ont fourni du riz pour nous engraisser ; car, étant cannibales, leur dessein était de nous manger dès que nous grossissions. Cela arriva donc, car ils dévorèrent mes camarades, qui ne se rendaient pas compte de leur état ; mais mes sens étant entiers, vous pouvez facilement deviner qu'au lieu de grossir comme les autres, je maigrissais chaque jour. La peur de la mort sous laquelle je travaillais a transformé toute ma nourriture en poison. Je tombai dans une maladie de Carré languissante, qui prouva ma sécurité ; car les nègres, ayant tué et mangé mes compagnons, me voyant flétri, maigre et malade, différèrent ma mort.

En attendant, j'avais beaucoup de liberté, de sorte qu'on ne faisait guère attention à ce que je faisais, et cela me donna l'occasion un jour de m'éloigner des maisons et de m'évader. Un vieillard qui m'a vu, et soupçonné mon dessein, m'a crié aussi fort qu'il a pu de revenir ; mais au lieu de lui obéir, je redoublai de vitesse et m'échappai rapidement. A cette époque, il n'y avait que le vieil homme autour des maisons, les autres étant à l'étranger, et ne rentrant qu'au soir, ce qui leur était habituel. Par conséquent, étant sûr qu'ils ne pourraient pas arriver à temps pour me poursuivre, j'ai continué jusqu'à la nuit, quand je me suis arrêté pour me reposer un peu et pour manger quelques-unes des provisions que j'avais obtenues ; mais je repartis promptement, et voyageai sept jours, évitant les lieux qui semblaient être habités, et me nourrissais le plus souvent de noix de coco, qui me servaient à la fois de viande et de boisson. Le huitième jour, j'arrivai près de la mer, et je vis des Blancs comme moi cueillir du poivre, dont il y avait une grande abondance dans cet endroit. J'ai pris cela pour un bon présage et je suis allé vers eux sans aucun scrupule.

Les gens qui cueillaient le poivre sont venus à ma rencontre dès qu'ils m'ont vu et m'ont demandé en arabe qui j'étais et d'où je venais. J'étais ravi de les entendre parler dans ma propre langue, et j'ai satisfait leur curiosité en leur racontant mon naufrage et comment je suis tombé entre les mains des nègres. « Ces nègres, répondirent-ils, mangent des hommes ; et par quel miracle avez-vous échappé à leur cruauté ? Je leur racontai les circonstances dont je viens de parler, dont ils furent merveilleusement surpris.

Je suis resté avec eux jusqu'à ce qu'ils aient ramassé leur quantité de poivre, puis j'ai navigué avec eux vers l'île d'où ils étaient venus. Ils m'ont présenté à leur roi, qui était un bon prince. Il eut la patience d'entendre le récit de mes aventures, ce qui le surprit, et il me donna ensuite des vêtements, et ordonna qu'on s'occupât de moi.

L'île était très peuplée, abondante en tout, et la capitale un lieu de grand commerce. Cette retraite agréable m'a été très confortable après mes malheurs, et les bontés de ce prince généreux ont complété ma satisfaction.

En un mot, il n'y avait pas une personne plus en faveur auprès de lui que moi, et par conséquent tous les hommes de la cour et de la ville cherchaient à m'obliger, de sorte qu'en très peu de temps je fus plutôt considéré comme un indigène que comme un étranger.

J'ai observé une chose qui m'a paru très extraordinaire. Tout le peuple, le roi lui-même non excepté, montait ses chevaux sans bride ni étriers. J'allai un jour chez un ouvrier, et lui donnai un modèle pour faire la crosse d'une selle.

Cela fait, je l'ai couvert moi-même de velours et de cuir, et je l'ai brodé d'or. J'allai ensuite chez un forgeron, qui me fit un mors, selon le modèle que je lui avais montré, et aussi des étriers. Quand j'eus tout achevé, je les présentai au roi, et les mis sur un de ses chevaux. Sa Majesté monta aussitôt à cheval, et en fut si contente qu'elle témoigna sa satisfaction par de gros présents.

J'en ai fait plusieurs autres pour les ministres et les principaux officiers de sa maison, ce qui m'a valu une grande réputation et une grande estime.

Comme je faisais très constamment ma cour au roi, il me dit un jour : « Sindbad, je t'aime, j'ai une chose à te demander, que tu dois accorder. reste dans mes États et ne pense plus à ta patrie. » Je n'osai résister à la volonté du prince, et il me donna une des dames de sa cour, noble, belle et riche. Les cérémonies du mariage étant terminées, j'allai habiter chez ma femme et nous vécurent quelque temps ensemble en parfaite harmonie. Je n'étais cependant pas satisfait de mon bannissement ; donc destiné à faire de mon évasion la première occasion, et de retourner à Bagdad, que mon établissement actuel, si avantageux soit-il, ne pouvait me faire oublier.

A cette époque, la femme d'un de mes voisins, avec qui j'avais contracté une amitié très étroite, tomba malade et mourut. J'allai le voir et le consoler dans son affliction, et, le trouvant absorbé dans la douleur, je lui dis dès que je le vis : « Dieu te garde et te donne longue vie. "Hélas!" répondit-il, comment pensez-vous que je devrais obtenir la faveur que vous me souhaitez? Je n'ai pas plus d'une heure à vivre, car je dois être enterré aujourd'hui avec ma femme. C'est une loi dans cette île. Le mari vivant est enterré avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. »

Pendant qu'il rendait compte de cette coutume barbare, dont le rapport même me glaçait le sang, ses parents, ses amis et ses voisins vinrent assister aux funérailles. Ils ont habillé le cadavre de la femme de ses vêtements les plus riches et de tous ses bijoux comme si c'était le jour de son mariage; puis ils l'ont placée sur une bière ouverte et ont commencé leur marche vers le lieu de l'enterrement. Le mari a marché le premier, à côté du cadavre. Ils se dirigèrent vers une haute montagne, et lorsqu'ils eurent atteint le lieu de leur destination, ils prirent une grosse pierre qui formait l'embouchure d'une fosse profonde, et y laissèrent tomber le corps avec tous ses vêtements et bijoux. Alors le mari, embrassant ses parents et ses amis, se laissa poser sur une autre bière sans résistance, avec un pot d'eau et sept petits pains, et fut descendu de la même manière. La cérémonie étant terminée, l'embouchure de la fosse fut de nouveau recouverte de pierre, et la compagnie revint.

Je mentionne cette cérémonie d'autant plus que je devais être dans quelques semaines l'acteur principal d'une pareille occasion. Hélas! ma propre femme est tombée malade et est morte. J'ai fait toutes les remontrances que j'ai pu au roi pour ne pas m'exposer, moi étranger, à cette loi inhumaine. J'ai fait appel en vain. Le roi et toute sa cour, avec les personnes les plus considérables de la ville, cherchèrent à adoucir ma douleur en honorant de leur présence la cérémonie funèbre ; et, à la fin de la cérémonie, je fus descendu dans la fosse, avec un vase plein d'eau et sept

pains. En m'approchant du fond, je découvris, à l'aide du peu de lumière qui venait d'en haut, la nature de ce lieu souterrain. Cela ressemblait à une caverne sans fin, et pouvait avoir une profondeur d'environ cinquante toises. J'y vivais quelque temps de mon pain et de mon eau, lorsqu'un jour, alors qu'elle était sur le point d'épuiser, j'entendis quelque chose marcher, et respirer ou haleter en se déplaçant. J'ai suivi le son. L'animal semblait s'arrêter parfois, mais s'enfuyait toujours et respirait fort à mon approche. Je l'ai poursuivi pendant un temps considérable, jusqu'à ce que j'aperçoive enfin une lumière ressemblant à une étoile. J'ai continué, parfois je l'ai perdu de vue, mais toujours je l'ai retrouvé, et j'ai enfin découvert qu'il passait par un trou dans le rocher, que j'ai traversé, et que je me suis retrouvé sur le bord de la mer, ce dont j'ai ressenti une joie extrême. Je me suis prosterné sur le rivage pour remercier Dieu de cette miséricorde, et peu de temps après j'ai aperçu un navire qui se dirigeait vers l'endroit où j'étais. Je fis un signe avec le linge de mon turban, et appelai l'équipage aussi fort que je pus. Ils m'entendirent et envoyèrent un bateau pour m'amener à bord. J'ai eu de la chance que ces gens n'inspectent pas l'endroit où ils m'ont trouvé, mais sans hésitation ils m'ont embarqué.

Nous passâmes par plusieurs îles, et, entre autres, celle appelée l'île de Bells, à environ dix journées de navigation de Serendib avec un vent régulier, et à six de celle de Kela, où nous débarquâmes. Des mines de plomb se trouvent dans l'île; aussi des cannes indiennes et un excellent camphre.

Le roi de l'île de Kela est très riche et puissant, et l'île de Bells, qui s'étend sur environ deux journées de voyage, lui est également soumise.

Les habitants sont si barbares qu'ils mangent encore de la chair humaine. Après que nous ayons fini notre trafic dans cette île, nous reprenons la mer et touchons à plusieurs autres ports ; enfin j'arrivai heureusement à Bagdad. Par gratitude envers Dieu pour sa miséricorde, j'ai contribué généreusement au soutien de plusieurs mosquées et à la subsistance des pauvres, et je me suis amusé avec des amis dans des festivités et amusements.

Ici, Sindbad fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, à qui il demanda de revenir avec les autres le lendemain à la même heure, pour dîner avec lui et entendre le récit de son cinquième voyage.

LE CINQUIEME VOYAGE

Tous les ennuis et les calamités que j'avais subis ne pouvaient me guérir de mon inclination à faire de nouveaux voyages. J'achetai donc des marchandises, partis avec elles pour le meilleur port de mer ; et là, afin de ne pas être obligé de dépendre d'un capitaine, mais d'avoir un navire à mes propres ordres, je suis resté jusqu'à ce qu'un soit construit exprès, à mes propres frais. Quand le navire fut prêt, je montai à bord avec mes marchandises ; mais n'ayant pas de quoi la charger, je convins d'emmener avec moi plusieurs marchands de différentes nations, avec leurs marchandises.

Nous avons navigué avec le premier bon vent, et, après une longue navigation, le premier endroit que nous avons touché était une île déserte, où nous avons trouvé un œuf de roche, de taille égale à celle que j'ai mentionnée précédemment. Il y avait un jeune roc dedans, prêt à éclore, et son bec avait commencé à casser l'œuf. Les marchands qui ont débarqué avec moi

cassa l'œuf avec des hachettes, et y fit un trou, en retira le jeune roc, par morceaux, et le fit rôtir. Je les avais en vain suppliés de ne pas se mêler de l'œuf.

A peine avaient-ils fini leur repas, qu'il apparut dans l'air, à une distance considérable, deux gros nuages. Le capitaine de mon navire, sachant par expérience ce qu'ils voulaient dire, dit qu'ils étaient les parents mâles et femelles du roc, et nous pressa de nous rembarquer au plus vite, pour éviter que le malheur qu'il voyait nous arriverait autrement.

Les deux rocs s'approchèrent avec un bruit affreux, qu'ils redoublèrent lorsqu'ils virent l'œuf cassé et leur petit parti. Ils revinrent dans la direction où ils étaient venus, et disparurent quelque temps, tandis que nous faisons tout notre possible pour tenter d'empêcher ce qui nous arrivait malheureusement.

Ils revinrent bientôt, et nous remarquâmes que chacun d'eux portait entre ses serres un énorme rocher. Lorsqu'ils sont arrivés directement au-dessus de mon navire, ils ont plané, et l'un d'eux a lâché son rocher; mais par la dextérité du timonier, il nous manqua et tomba à la mer. L'autre frappa si exactement le milieu du navire qu'il le fendit en morceaux. Les marins et les passagers ont tous été écrasés à mort ou sont tombés à la mer. J'étais moi-même du nombre de ces derniers ; mais, en remontant, j'attrapai heureusement un morceau de l'épave, et nageant, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, mais tenant toujours la planche, le vent et la marée me favorisant, j'arrivai à une île, et débarqua sain et sauf.

Je m'assis sur l'herbe pour me remettre de ma fatigue, après quoi j'entrai dans l'île pour l'explorer. Cela semblait être un jardin délicieux. J'ai trouvé des arbres partout, certains portant des fruits verts et d'autres des fruits mûrs, et des ruisseaux d'eau fraîche et pure. J'ai mangé des fruits, que j'ai trouvés excellents; et bu de l'eau, qui était très légère et bonne.

Quand j'étais un peu avancé dans l'île, j'ai vu un vieillard, qui paraissait très faible et infirme. Il était assis au bord d'un ruisseau, et je le pris d'abord pour un naufragé comme moi. Je m'avançai vers lui et le saluai, mais il n'inclina que légèrement la tête. Je lui ai demandé pourquoi il restait si immobile ; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le prendre sur mon dos et de le porter par-dessus le ruisseau.

Je crus qu'il avait vraiment besoin de mon aide, je le pris sur mon dos, et l'ayant porté, je lui ordonnai de descendre, et pour cela je me penchai, afin qu'il puisse descendre facilement ; mais au lieu de le faire (ce dont je ris chaque fois que j'y pense), le vieil homme, qui me paraissait tout décrépit, jeta prestement ses jambes autour de mon cou. Il s'assit à califourchon sur mes épaules et me serra si fort la gorge que je crus qu'il m'aurait étranglé, et je m'évanouis.

Malgré mon évanouissement, le vieil homme méchant tenait toujours son siège sur mon cou. Quand j'eus repris mon souffle, il appuya un de ses pieds contre mon flanc, et me frappa si rudement de l'autre qu'il me força à me lever contre mon gré. S'étant levé, il me fit le porter sous les arbres, et me força de temps en temps à m'arrêter, afin qu'il puisse cueillir et manger des fruits. Il n'a jamais quitté son siège toute la journée; et quand je me suis couché pour me reposer la nuit, il s'est couché avec moi, tenant

toujours attaché à mon cou. Chaque matin, il me pinçait pour me réveiller, puis m'obligeait à me lever et à marcher, et me poussait avec ses pieds.

Un jour, j'ai trouvé plusieurs calebasses sèches tombées d'un arbre. J'en pris un gros, et, après l'avoir nettoyé, j'y pressai du jus de raisin, qui abondait dans l'île ; ayant rempli la calebasse, je l'ai mise de côté dans un endroit convenable, et y retournant quelques jours après, j'y ai goûté, et j'ai trouvé le vin si bon qu'il m'a donné une nouvelle vigueur, et a tellement exalté mes esprits que j'ai commencé à chanter et danser pendant que je portais mon fardeau.

Le vieillard, s'apercevant de l'effet que cela me faisait, et que je le portais avec plus de facilité qu'auparavant, me fit signe de lui en donner. Je lui ai tendu la calebasse, et la liqueur qui plaisait à son palais, il l'a bue.

Comme il y en avait une quantité considérable, il se mit bientôt à chanter et à se déplacer d'un côté à l'autre de son siège sur mes épaules, et peu à peu à desserrer ses jambes autour de moi. Constatant qu'il ne me pressait pas comme auparavant, je le jetai par terre, où il resta immobile ; J'ai alors pris une grosse pierre et je l'ai tué.

J'étais extrêmement heureux d'être ainsi délivré à jamais de cet ennuyeux. Je me dirigeai maintenant vers la plage, où je rencontrai l'équipage d'un navire qui avait jeté l'ancre pour prendre de l'eau ; ils ont été surpris de me voir, mais plus encore d'entendre les détails de mes aventures. « Tu es tombé, dirent-ils, entre les mains du vieil homme de la mer, et tu es le premier qui ait jamais échappé à l'étranglement de ses étreintes malveillantes. et il a rendu cette île célèbre par le nombre d'hommes qu'il a tués." Ils m'ont porté avec eux au capitaine, qui m'a reçu avec beaucoup de bonté. Il reprit la mer, et, après quelques jours de navigation, nous arrivâmes au port d'une grande ville dont les maisons surplombaient la mer.

Un des marchands qui m'avait pris dans son amitié m'invita à l'accompagner. Il me donna un grand sac, et m'ayant recommandé à quelques gens de la ville, qui ramassaient des noix de coco, les pria de m'emmener avec eux. "Allez," dit-il, "suivez-les, et agissez comme vous les voyez faire; mais ne vous en séparez pas, sinon vous risquez de mettre votre vie en danger." Ayant ainsi parlé, il me donna des provisions pour le voyage, et je partis avec eux.

Nous arrivâmes à une épaisse forêt de cacaoyers, très haute, aux troncs si lisses qu'il n'était pas possible de grimper jusqu'aux branches qui portaient les fruits. Lorsque nous entrâmes dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de singes de plusieurs tailles, qui s'enfuirent dès qu'ils nous aperçurent, et grimpèrent à la cime des arbres avec une rapidité étonnante.

Les marchands avec qui j'étais ramassaient des pierres et les lançaient aux singes sur les arbres. J'ai fait la même chose; et les singes, par vengeance, nous lançaient des noix de coco si vite et avec des gestes tels qu'ils témoignaient suffisamment de leur colère et de leur ressentiment. Nous ramassions les noix de coco et lançions de temps en temps des pierres pour provoquer les singes ; de sorte que par ce stratagème nous remplissions nos sacs de noix de coco. Je rassemblai ainsi peu à peu autant de noix de coco que me produisit une somme considérable.

Ayant chargé notre navire de noix de coco, nous mîmes à la voile et passâmes par les îles où le poivre pousse en abondance. De là nous sommes allés à l'île de Comari,

où poussent les meilleures essences de bois d'aloès. J'échangeais mon cacao dans ces deux îles contre du poivre et du bois d'aloès, et allais avec d'autres marchands à la pêche aux perles, j'engageais des plongeurs, qui m'en rapportaient de très grosses et très pures. Je m'embarquai dans un vaisseau qui arriva heureusement à Bussorah ; de là je retournai à Bagdad, où je tirai de vastes sommes de mon poivre, de mon bois d'aloès et de mes perles. Je donnai le dixième de mes gains en aumônes, comme je l'avais fait au retour de mes autres voyages, et me reposai de mes fatigues.

Sindbad ordonna ici de donner cent paillettes à Hindbad, et le pria, ainsi que les autres invités, de dîner avec lui le lendemain, pour entendre le récit de son sixième voyage.

LE SIXIÈME VOYAGE

Je sais, mes amis, que vous voudrez savoir comment, après avoir fait cinq naufrages et échappé à tant de dangers, j'ai pu me résoudre de nouveau à tenter la fortune et m'exposer à de nouvelles épreuves. Je suis moi-même étonné de ma conduite quand j'y réfléchis, et j'ai dû certainement être mû par ma destinée, à laquelle personne ne peut échapper. Quoiqu'il en soit, après un an de repos, je me préparai pour un sixième voyage, malgré les supplications de mes parents et amis, qui firent tout ce qui était en leur pouvoir pour m'en dissuader.

Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je parcourus encore une fois plusieurs provinces de la Perse et des Indes, et j'arrivai à un port de mer, où je m'embarquai sur un navire dont le capitaine devait faire un long voyage, dans lequel il et le pilote a perdu son cap. Tout à coup nous vîmes le capitaine lâcher son gouvernail en poussant de fortes lamentations. Il a jeté son turban, s'est tiré la barbe et s'est cogné la tête comme un fou. Nous lui avons demandé la raison; et il répondit que nous étions à l'endroit le plus dangereux de tout l'océan. « Un courant rapide entraîne le navire avec lui, et nous périrons tous en moins d'un quart d'heure. Priez Dieu de nous délivrer de ce péril ; nous ne pouvons nous échapper s'il n'a pas pitié de nous. A ces mots, il ordonna d'affaler les voiles ; mais toutes les cordes se rompirent, et le navire fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible, où il heurta et se brisa ; pourtant de telle manière que nous avons sauvé nos vies, nos provisions et le meilleur de nos biens.

La montagne au pied de laquelle nous étions était couverte d'épaves, d'un grand nombre d'ossements humains et d'une quantité incroyable de biens et de richesses de toutes sortes. Ces objets ne servaient qu'à augmenter notre désespoir. Dans tous les autres endroits, il est d'usage que les rivières coulent de leurs canaux dans la mer ; mais ici un fleuve d'eau douce coule de la mer dans une caverne sombre, dont l'entrée est très haute et spacieuse. Ce qu'il y a de plus remarquable en ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont en cristal, rubis ou autres pierres précieuses. Voici aussi une sorte de fontaine de poix ou de bitume, qui coule dans la mer, que les poissons avalent, et évacuent peu après, changés en ambre gris ; et ce que les vagues rejettent sur la plage en grande quantité. Des arbres y poussent également, dont la plupart sont en bois d'aloès, d'une qualité égale à ceux de Comari.

Pour terminer la description de cet endroit, il n'est pas possible pour les navires d'en débarquer dès qu'ils s'approchent à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent

de la mer, le vent et le courant les poussent ; et s'ils y entrent quand un vent de terre souffle, ce qui pourrait sembler favoriser leur sortie, la hauteur de la montagne arrête le vent, et occasionne un calme, de sorte que la force du courant les emporte à terre : et ce qui complète le malheur est qu'il n'y a aucune possibilité de gravir la montagne, ni de s'échapper par la mer.

Nous continuâmes sur le rivage, au pied de la montagne, dans un état de désespoir, et nous attendions chaque jour la mort. A notre premier débarquement, nous avons réparti nos provisions aussi équitablement que possible, et ainsi chacun vivait plus ou moins longtemps, selon sa tempérance et l'usage qu'il faisait de ses provisions.

J'ai survécu à tous mes compagnons ; et quand j'enfouis la dernière, il me restait si peu de provisions que je crus ne pouvoir survivre longtemps, et je creusai une tombe, résolu à m'y coucher, parce qu'il n'y avait plus personne pour me rendre les derniers offices de respect. Mais il plut à Dieu d'avoir une fois de plus pitié de moi et de me mettre dans l'esprit d'aller au bord du fleuve qui coulait dans la grande caverne.

Considérant avec une grande attention son cours probable, je me dis : « Ce fleuve, qui coule ainsi sous terre, doit avoir quelque part une issue. Si je fais un radeau, et que je m'abandonne au courant, il me conduira dans quelque pays habité, ou je périrai. Si je me noie, je ne perds rien, mais je change seulement un genre de mort pour un autre.

Je me suis immédiatement mis au travail sur de gros morceaux de bois et des câbles, car j'en avais choisi parmi les épaves, et je les ai attachés si fortement que j'ai bientôt fait un radeau très solide. Quand j'eus fini, je le chargeai de quelques coffres de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche et de ballots d'étoffes riches. Après avoir parfaitement équilibré ma cargaison et l'avoir bien attachée au radeau, je montai à bord avec deux rames que j'avais fabriquées, et la laissant suivre le cours du fleuve, me résignai à la volonté de Dieu.

Dès que j'entrai dans la caverne, je perdis toute lumière, et le courant m'emporta je ne savais où. Ainsi, je flottais dans une obscurité parfaite, et une fois, je trouvai l'arche si basse qu'elle toucha presque ma tête, ce qui me fit prendre garde par la suite d'éviter le même danger. Pendant tout ce temps, je ne mangeais que ce qui était juste nécessaire pour soutenir la nature ; pourtant, malgré ma frugalité, toutes mes provisions étaient dépensées. Puis je suis devenu insensible. Je ne peux pas dire combien de temps j'ai continué ainsi ; mais quand je revins, je fus surpris de me trouver dans une vaste plaine au bord d'une rivière, où mon radeau était amarré, parmi un grand nombre de nègres. Dès que je les ai vus, je me suis levé et je les ai salués. Ils m'ont parlé, mais je ne comprenais pas leur langue.

J'étais si transporté de joie que je ne savais si j'étais endormi ou éveillé ; mais étant persuadé que je ne dormais pas, je récitai à haute voix les paroles suivantes en arabe :

"Invoque le Tout-Puissant, il t'aidera ; tu n'as pas besoin de t'embarrasser de quoi que ce soit d'autre : ferme les yeux, et pendant que tu dors, Dieu changera ta mauvaise fortune en bonne."

Un des nègres, qui comprenait l'arabe, m'entendant parler ainsi, s'avança vers moi et me dit : « Frère, ne sois pas surpris de nous voir ; nous sommes des habitants de

ce pays, et arrosez nos champs de cette rivière, qui sort de la montagne voisine. Nous avons vu votre radeau, et l'un de nous a nagé dans la rivière et l'a amené ici, où nous l'avons attaché, comme vous le voyez, jusqu'à ce que vous vous réveilliez. Racontez-nous votre histoire. D'où viens-tu ?"

Je les priai d'abord de me donner à manger, puis je satisferais leur curiosité. Ils me donnèrent plusieurs sortes de nourriture, et quand j'eus satisfait ma faim, je racontai tout ce qui m'était arrivé, qu'ils écoutèrent avec une surprise attentive. Dès que j'eus fini, ils m'ont dit, par la personne qui parlait arabe et leur interprétait ce que je disais, que je devais les accompagner et raconter moi-même mon histoire à leur roi ; c'était trop extraordinaire pour être raconté par quelqu'un d'autre que la personne à qui les événements étaient arrivés.

Ils m'ont immédiatement envoyé chercher un cheval, et m'ayant aidé à monter, certains d'entre eux ont marché avant pour montrer le chemin, tandis que les autres ont pris mon radeau et ma cargaison et ont suivi.

Nous avons marché jusqu'à ce que nous arrivions à la capitale de Serendib, car c'était dans cette île que j'avais débarqué. Les nègres me présentèrent à leur roi ; Je m'approchai de son trône, et le saluai comme je faisais autrefois les rois des Indes ; c'est-à-dire que je me suis prosterné à ses pieds. Le prince m'ordonna de me lever, me reçut d'un air obligeant et me fit asseoir près de lui.

Je n'ai rien caché au roi; mais rapportez-lui tout ce que je vous ai dit. Enfin mon radeau fut amené, et les ballots s'ouvrirent en sa présence : il admira la quantité de bois d'aloès et d'ambre gris ; mais surtout les rubis et les émeraudes, car il n'en avait pas dans son trésor qui les égalât.

Voyant qu'il regardait mes bijoux avec plaisir, et voyait les plus remarquables d'entre eux, l'un après l'autre, je me prosternais à ses pieds, et pris la liberté de lui dire : " Sire, non seulement ma personne est au service de Votre Majesté , mais la cargaison du radeau, et je vous supplie d'en disposer comme à vous.

Il me répondit avec un sourire : « Sindbad, je ne prendrai rien de toi ; loin de diminuer ta richesse, je projette de l'augmenter, et ne te laisserai pas quitter mes domaines sans marques de ma libéralité.

Il chargea alors un de ses officiers de s'occuper de moi, et ordonna aux gens de me servir à ses frais. L'officier fut très fidèle dans l'exécution de sa commission, et fit porter tous les biens dans le logement qui m'était destiné.

J'allais tous les jours, à heure fixe, faire ma cour au roi, et je passais le reste de mon temps à visiter la ville et ce qu'il y avait de plus digne d'attention.

La capitale de Serendib se dresse au fond d'une belle vallée, au milieu de l'île, entourée de hautes montagnes. On les voit à trois jours de navigation en mer.

Les rubis et plusieurs sortes de minéraux abondent. Toutes sortes de plantes et d'arbres rares y poussent, notamment des cèdres et des cocotiers. Il y a aussi une pêcherie de perles à l'embouchure de son fleuve principal ; et dans certaines de ses vallées se trouvent des diamants. J'ai fait, en guise de dévotion, un pèlerinage au lieu où Adam fut enfermé après son bannissement du Paradis, et j'eus la curiosité d'aller au sommet de la montagne.

Quand je revins en ville, je priai le roi de me permettre de retourner dans mon pays, et il m'accorda la permission de la manière la plus obligeante et la plus honorable. Il m'imposerait un riche cadeau ; et en même temps me chargea d'une lettre pour le Commandeur des Croyants, notre souverain, me disant : "Je vous prie de remettre ce présent de ma part, et cette lettre, au Calife Haroun-al Raschid, et de l'assurer de mon amitié."

La lettre du roi de Serendib était écrite sur la peau d'un certain animal de grande valeur, très rare et de couleur jaunâtre. Les caractères de cette lettre étaient d'azur, et le contenu comme suit : « Le roi des Indes, devant lequel

marchent cent éléphants, qui habite un palais qui brille de cent mille rubis, et qui a dans son trésor vingt mille couronnes enrichies de diamants, au Calife Haroun-al Raschid.

« Quoique le présent que nous vous envoyons soit peu considérable, recevez-le cependant en frère et en ami, en considération de la cordiale amitié que nous vous portons et dont nous voulons vous donner la preuve. Nous désirons la même part. dans votre amitié, considérant que nous croyons que c'est notre mérite, puisque nous sommes tous les deux rois. Nous vous envoyons cette lettre comme d'un frère à l'autre. Adieu.

Le cadeau consistait, premièrement, en un seul rubis taillé dans une coupe, d'environ un demi-pied de haut, d'un pouce d'épaisseur, et rempli de perles rondes d'un demi-drachme chacune. 2. La peau d'un serpent, dont les écailles étaient aussi brillantes qu'une pièce d'or ordinaire, et avait la vertu de préserver de la maladie ceux qui gisaient dessus. 3. Cinquante mille drachmes du meilleur bois d'aloès, avec trente grains de camphre gros comme des pistaches. Et 4. Une esclave féminine d'une grande beauté, dont la robe était couverte de bijoux.

Le navire a mis à la voile, et après une navigation très réussie, nous avons débarqué à Bussorah, et de là je suis allé à la ville de Bagdad, où la première chose que j'ai faite a été de m'acquitter de ma commission.

Je pris la lettre du roi de Serendib, et allai me présenter à la porte du commandeur des fidèles, et fus immédiatement conduit au trône du calife. J'ai fait mes révérences et j'ai présenté la lettre et le cadeau. Quand il eut lu ce que lui écrivait le roi de Serendib, il me demanda si ce prince était vraiment aussi riche et aussi puissant qu'il se présentait dans sa lettre. Je me prosternai une seconde fois, et, me relevant de nouveau, je dis : "Commandeur des Croyants, je puis assurer Votre Majesté qu'il n'excède pas la vérité. J'en rends témoignage. Rien n'est plus digne d'admiration que la magnificence de son palais. Lorsque le prince apparaît en public, il a un trône fixé sur le dos d'un éléphant, et chevauche entre deux rangs de ses ministres, favoris et autres personnes de sa cour.

Devant lui, sur le même éléphant, un officier porte une lance d'or à la main ; et derrière lui il y en a un autre, qui se tient avec une verge d'or, au sommet de laquelle est une émeraude, longue d'un demi-pied et épaisse d'un pouce. Il est accompagné d'une garde de mille hommes, vêtus de draps d'or et de soie, et montés sur des éléphants richement caparaçonnés. L'officier qui est devant lui sur le même éléphant crie de temps en temps, d'une voix forte : "Voici le grand monarque,

le puissant et redoutable sultan des Indes, le monarque plus grand que Salomon et le puissant Maharaja.

« Après avoir prononcé ces paroles, l'officier derrière le trône s'écrie à son tour : « Ce monarque si grand et si puissant doit mourir, doit mourir, doit mourir ! Et l'officier qui précède répond : 'Loué soit seul celui qui vit aux siècles des siècles.' »

Le calife fut très satisfait de mon récit et me renvoya chez moi avec un riche présent.

Ici, Sindbad ordonna que cent autres sequins soient payés à Hindbad, et demanda son retour le lendemain pour entendre son septième et dernier voyage.

LE SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

A mon retour de mon sixième voyage, j'avais entièrement renoncé à reprendre la mer ; car, outre que mon âge exigeait maintenant du repos, j'étais résolu à ne plus m'exposer aux risques que j'avais rencontrés, de sorte que je ne songeais qu'à passer le reste de mes jours dans la tranquillité. Un jour, cependant, un officier du calife s'enquit pour moi. "Le calife," dit-il, "m'a envoyé pour vous dire qu'il doit vous parler." Je suivis l'officier au palais, où, étant présenté au calife, je le saluai en me prosternant à ses pieds.

« Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vos services ; vous devez porter ma réponse et la présenter au roi de Serendib.

Cet ordre du calife fut pour moi comme un coup de tonnerre. "Commandeur des Croyants," répondis-je, "je suis prêt à faire tout ce que Votre Majesté jugera bon d'ordonner, mais je vous supplie très humblement de considérer ce que j'ai subi. J'ai aussi fait le vœu de ne jamais quitter Bagdad."

Percevant que le calife insistait pour que je me soumette, je me soumit et lui dis que j'étais prêt à obéir. Il en fut très content, et me commanda mille sequins pour les frais de mon voyage.

Je préparais mon départ dans quelques jours. Dès que la lettre et le cadeau du calife m'ont été remis, je suis allé à Bussorah, où je me suis embarqué, et j'ai fait un voyage très prospère. Arrivé à l'île de Serendib, je fus conduit au palais en grande pompe, où je me prosternai à terre devant le roi. "Sindbad," dit le roi, "tu es le bienvenu; j'ai pensé à toi plusieurs fois; je bénis le jour où je te revois." Je lui fis mes compliments, le remerciai de sa bonté, et lui remis les cadeaux de mon auguste

maître.

La lettre du calife était la suivante :

"Salutation, au nom du Souverain Guide du Droit Chemin, de la part du serviteur de Dieu, Haroun-al-Raschid, que Dieu a placé à la place de vice-gérant de Son Prophète, après ses ancêtres d'heureuse mémoire, au puissant et estimé Raja de Serendib.

"Nous recevons votre lettre avec joie et vous envoyons de notre résidence impériale, le jardin des esprits supérieurs. Nous espérons que lorsque vous la regarderez, vous percevrez notre bonne intention et en serez satisfait. Adieu."

Le cadeau du calife était un costume complet de drap d'or, évalué à mille sequins; cinquante robes d'étoffe riche; une centaine d'étoffes blanches, les plus belles du Caire, de Suez et d'Alexandrie ; un vase d'agate, plus large que profond, d'un pouce d'épaisseur et d'un demi-pied de large, dont le fond représentait en bas-relief un homme un genou à terre, qui tenait un arc et une flèche, prêt à tirer à un lion. Il lui envoya aussi une riche tablette qui, selon la tradition, appartenait au grand Salomon.

Le roi de Serendib était très satisfait de la reconnaissance de son amitié par le calife. Peu de temps après cette audience, je sollicitai la permission de partir, et je l'obtins à grand-peine. Le roi, en me congédiant, m'a fait un présent très considérable. Je m'embarquai aussitôt pour retourner à Bagdad, mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver aussi vite que je l'avais espéré. Dieu en a ordonné autrement.

Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des pirates, qui s'emparèrent facilement de notre navire, car ce n'était pas un vaisseau de guerre. Certains membres de l'équipage ont offert une résistance, ce qui leur a coûté la vie. Mais pour moi et les autres, qui n'étaient pas si imprudents, les pirates nous ont sauvés et nous ont emmenés dans une île éloignée, où ils nous ont vendus.

Je tombai entre les mains d'un riche marchand qui, dès qu'il m'acheta, me conduisit chez lui, me traita bien et me vêtit élégamment comme un esclave. Quelques jours après, il m'a demandé si je comprenais un métier. Je répondis que je n'étais pas un mécanicien, mais un marchand, et que les pirates qui m'avaient vendu m'avaient volé tout ce que je possédais. « Dites-moi, répondit-il, pouvez-vous tirer avec un arc ? J'ai répondu que l'arc était un de mes exercices dans ma jeunesse. Il me donna un arc et des flèches, et, me prenant derrière lui sur un éléphant, me porta dans une épaisse forêt à quelques lieues de la ville. Nous avons pénétré un grand chemin dans le bois, et quand il a jugé bon de s'arrêter, il m'a fait descendre ; puis me montrant un grand arbre : « Monte là-haut, dit-il, et tire sur les éléphants en les voyant passer, car il y en a un nombre prodigieux dans cette forêt, et si l'un d'eux tombe, viens et donnez-moi un préavis." Après avoir parlé ainsi, il me laissa des vivres et retourna à la ville, et je restai sur l'arbre toute la nuit.

Je n'ai vu aucun éléphant pendant la nuit, mais le lendemain matin, au point du jour, j'en ai aperçu un grand nombre. J'ai tiré plusieurs flèches parmi eux, et enfin l'un des éléphants est tombé, quand les autres se sont retirés immédiatement, et m'ont laissé libre d'aller informer mon patron de mon succès. Quand je l'eus informé, il loua ma dextérité et me caressa vivement. Nous allâmes ensuite ensemble dans la forêt, où nous creusâmes un trou pour l'éléphant ; mon patron avait l'intention de revenir quand il était pourri, et de prendre ses dents pour faire du commerce.

J'ai continué cet emploi pendant deux mois. Un matin, alors que je cherchais les éléphants, je m'aperçus avec un extrême étonnement qu'au lieu de passer à côté de moi à travers la forêt comme d'habitude, ils s'arrêtèrent et vinrent à moi avec un bruit horrible, en si grand nombre que la plaine était couverte et secouée. sous eux. Ils entourèrent l'arbre dans lequel j'étais caché, le tronc levé, et tous fixèrent leurs yeux sur moi. A ce spectacle effrayant, je restai immobile, et fus tellement effrayé que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

Mes craintes n'étaient pas sans cause ; car après que les éléphants m'eurent regardé quelque temps, l'un des plus grands d'entre eux passa sa trompe au pied de l'arbre, l'arracha et le jeta par terre. Je tombai avec l'arbre, et l'éléphant, me prenant avec sa trompe, me coucha sur son dos, où j'étais assis plus comme un mort que vivant, avec mon carquois sur mon épaule. Il se mit à la tête des autres, qui le suivirent en ligne, l'un après l'autre, me portèrent un chemin considérable, puis me couchèrent à terre, et se retirèrent avec tous ses compagnons.

Après m'être couché quelque temps et avoir vu les éléphants partis, je me suis levé et j'ai trouvé que j'étais sur une longue et large colline, presque couverte d'os et de dents d'éléphants. Je ne doutais pas que ce fût le lieu de sépulture des éléphants, et qu'ils m'y aient amené exprès pour me dire que je devais m'abstenir de les tuer, car je savais maintenant où obtenir leurs dents sans leur infliger de blessure. Je ne suis pas resté sur la colline, mais tourné vers la ville ; et après avoir voyagé un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron.

Dès que mon patron m'a vu, "Ah, pauvre Sindbad!" s'écria-t-il, j'ai eu bien du mal à savoir ce que tu étais devenu. . Je vous prie de me dire ce qui vous est arrivé. Je satisfais sa curiosité et nous partîmes tous les deux le lendemain matin pour la colline. Nous avons chargé l'éléphant qui nous avait portés d'autant de dents qu'il pouvait en supporter ; et quand nous fûmes revenus, mon maître m'adressa ainsi la parole : « Écoutez maintenant ce que je vais vous dire.

Les éléphants de notre forêt nous ont tué chaque année un grand nombre d'esclaves, que nous envoyions chercher de l'ivoire. Malgré toutes les précautions que nous pouvions leur donner, ces animaux rusés les ont détruits à un moment ou à un autre. Dieu vous a délivré de leur fureur, et n'a accordé cette faveur qu'à vous seul. C'est un signe qu'il vous aime et qu'il a une certaine utilité pour votre service dans le monde. Vous m'avez procuré une richesse incroyable ; et maintenant toute notre ville s'enrichit par vos moyens, sans plus exposer la vie de nos esclaves. Après une telle découverte, je ne peux plus te traiter en esclave, mais en frère. Que Dieu vous bénisse avec tout le bonheur et la prospérité. Je vous donne désormais votre liberté ; Je te donnerai aussi des richesses."

A quoi je répondis : "Maître, que Dieu vous garde. Je ne désire d'autre récompense pour le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre, à vous et à votre ville, que de partir pour retourner dans ma patrie." "Très bien", dit-il, "la mousson amènera dans peu de temps des navires pour l'ivoire. Je vous renverrai alors chez vous." Je suis resté avec lui en attendant la mousson ; et pendant ce temps nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplissâmes tous nos entrepôts d'ivoire. Les autres marchands qui en faisaient le commerce faisaient de même, car mon maître les faisait participer à son bonheur.

Les navires arrivèrent enfin, et mon maître lui-même ayant choisi le navire où je devais m'embarquer, en chargea la moitié d'ivoire à mon compte, fit des provisions en abondance pour mon passage, et m'obligea en outre à accepter un présent de quelques curiosités du pays de grande valeur. Après lui avoir rendu mille remerciements pour toutes ses faveurs, je montai à bord. Nous nous arrêtâmes dans quelques îles pour prendre des provisions fraîches. Notre vaisseau étant arrivé à un port sur le continent des Indes, nous y touchâmes, et, ne voulant pas m'aventurer par mer jusqu'à Bussorah, je débarquai ma part d'ivoire, résolu à poursuivre mon voyage par terre. J'ai réalisé d'énormes sommes par mon ivoire, acheté plusieurs raretés, qui

je me destinais aux cadeaux, et quand mon équipage fut prêt, je partis en compagnie avec une grande caravane de marchands. J'ai été longtemps en voyage, et beaucoup souffert, mais j'étais heureux de penser que je n'avais rien à craindre de la mer, des pirates, des serpents, ou des autres périls auxquels j'avais été exposé.

Je suis enfin arrivé sain et sauf à Bagdad, et j'ai immédiatement attendu le calife, pour lui donner lui un compte rendu de mon ambassade. Il m'a comblé d'honneurs et de riches présents, et je me suis depuis consacré à ma famille, ma famille et mes amis.

Sindbad termina ici le récit de son septième et dernier voyage, puis s'adressant à Hindbad : « Eh bien, mon ami, dit-il, avez-vous jamais entendu parler d'un personne qui a autant souffert que moi ? N'est-il pas raisonnable qu'après tout cela, je devrais jouir d'une vie tranquille et agréable ?" En prononçant ces mots, Hindbad lui baisa la main et lui dit : « Seigneur, mes afflictions ne sont pas comparables aux vôtres. Non seulement tu mérites une vie tranquille, mais tu es digne de toutes les richesses que tu possèdes, puisque vous en faites un si bon usage. Puissiez-vous vivre heureux longtemps." Sindbad lui ordonna de payer cent autres sequins et lui dit de donner porter des fardeaux comme porteur, et de manger désormais à sa table, car il voulait qu'il ait toute sa vie des raisons de se souvenir qu'il avait désormais un ami à Sindbad le marin.

LA FIN

À propos des livres gratuits pour enfants

Ce livre classique a été compilé par Free Kids Books,

<http://www.freekidsbooks.org>

Free Kids Books propose une multitude de nouveaux contenus originaux, créatifs et classiques livres pour enfants - à télécharger gratuitement et à lire en ligne, pour le plaisir de lire et de promouvoir

l'alphabétisation.

Fournir simplement de superbes livres gratuits pour enfants que tout le monde peut partager et apprécier - sans aucune condition.

Le matériel contenu dans le livre est dans le domaine public, et en tant que tel, il n'est pas soumis à droits d'auteur.

Vous êtes invités à partager ce matériel - veuillez lier et renvoyer les gens au message original sur notre site Web.